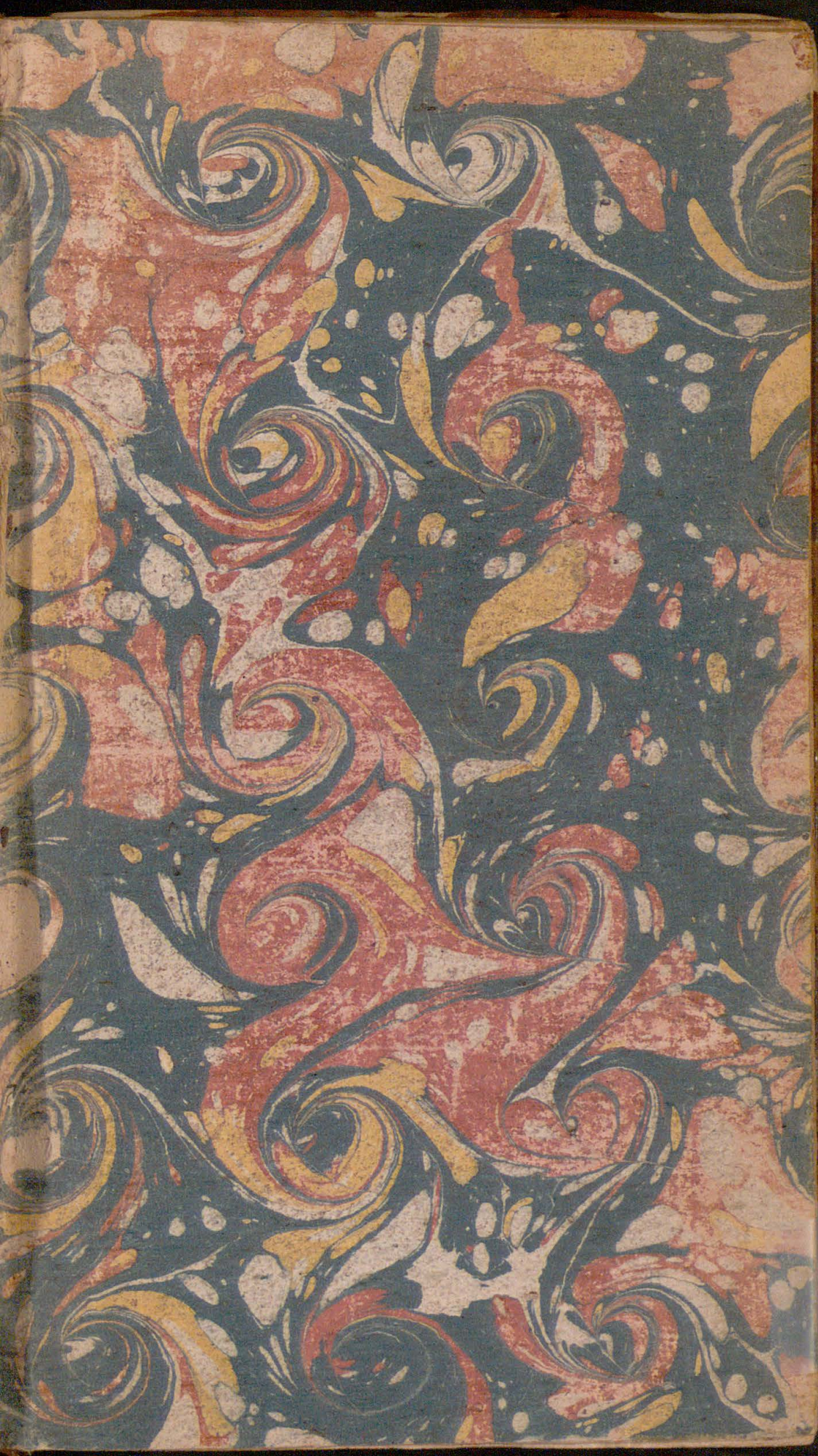
USAGE
DES
ROMANS

TOM. I

72.837

BIBLIOTHÈQUE
DE
M. DELASIZE.



980/2

cet ouvrage
est de Lenglet-Dufresnoy

verf. Jay-Lemonnier
I 813/4

15

72837

R. 402.821

DE L'USAGE DES ROMANS.

DE

L'USAGE

DES

ROMANS

DE L'USAGE DES ROMANS,

Où l'on fait voir leur utilité & leurs differens caracteres :

AVEC UNE BIBLIOTHEQUE des Romans,

Accompagnée de Remarques critiques sur leur choix & leurs Editions.

Par M. le C. GORDON DE PERCEL.

TOME I.

A AMSTERDAM,
Chez la Veuve DE POILRAS,
à la Vérité sans fard.

MDCCXXXIV.

DE L'USAGE DES ROMANS,

Où l'on fait voir leur utilité & leurs differens caracteres :

AVEC UNE BIBLIOTHEQUE des Romans,

Accompagnée de Remarques critiques sur leur choix & leurs Editions.

Par M. le C. GORDON DE PERCEL.

TOME I.

A AMSTERDAM,

Chez la Veuve DE POILRAS,
à la Vérité sans fard.

MDCCXXXIV.

DE

L'USAGE

DES

ROMANS,

Où l'on fait voir leur utilité & leurs différens caractères :

AVEC UNE BIBLIOTHÈQUE

des Romans,

Ancien & moderne de Romans critiques,

Par leur choix & leurs Editions.

Par M. le C. G. D. B. DE P. R. C. E. L.

TOME I.

A AMSTERDAM,

Chez la Veuve D. P. COLLINAS,

à la Vérité sous le Mail.

M. DCC. XX. IV.

PREFACE.

UN Voyage de long cours, que je fis il y a quelque tems à deux mille pas du lieu de ma naissance, m'ayant procuré quelques mois de loisir, je me suis apliqué à diverses choses ; mais sur-tout à cet Ouvrage. Je me disois à moi-même, assez d'autres feront la relation de notre équipée ; pour nous travaillons tout à neuf, & cherchons à ne nous rencontrer avec personne en matiere usée. Ils auront soin de marquer : em-

barqué le 24 Mars 1724. tems triſte : le lendemain 25. pluye & grands vents, avec inquiétude de pis : le 26. & quatre jours ſuivans grand ſilence & menace d'un ouragan. Le ſoleil clair, mais la lune brouillée, nous ne ſavons ſi nous marchons. Le premier Avril petit orage ; nous ne ſçavons où nous allons, peut-être reculons-nous. C'eſt ainſi que ſe font les Journaux, les Routiers & quelquefois même les Voyages.

Dès que je fus embarqué j'arrangeai mon tems, je ne rendois pas de viſite, & j'en recevois très-peu. Quand le

Ca-

Capitaine & le Lieutenant de notre Vaiſſeau auroient été Prieurs de Chartreux, ils n'auroient pas fait plus régulierement obſerver le ſilence. Je me dis à moi-même, ceci peut durer; taillons-nous de l'ouvrage pour du tems, ſix mois, un an, qu'importe. Je fis une choſe, puis une autre; enfin je m'engageai à cet Ouvrage. S'il eſt bon, tant pis; ce ſeroit une preuve que les Voyages de longs cours me ſeroient utiles. S'il eſt mauvais, j'en ſuis ravi, d'autres chercheront à mieux faire. En ce cas, je leur abandonne ce qui peut être de mon

fond, remarques, penſées, obſervations : qu'ils en faſſent comme de leur propre bien, ſans me citer ; car ce n'eſt pas mon régal. Si quelque bonne ame, ſi quelque Auteur charitable me vouloit faire la grace de me critiquer, il eſt bon de l'avertir qu'il y a pluſieurs contradictions dans mon Ouvrage, même dès le premier Chapitre. J'ai hazardé certaines choſes, mais non pas des faits. Je me ſuis laiſſé aller à quelques bizarreries ; peut-être un jour les regardera-t'on comme des choſes bien raiſonnables, ſi l'on n'a ſoin de les reprendre de bon-

bonne-heure : enfin j'ai fait fleche de tout bois. C'en ſeroit aſſez pour me deſoler ſi j'ambitionnois la gloire d'être Auteur dans les formes.

Je ſçai bien cependant à quoi tiennent mes contradictions : je n'ai pas fait mon Ouvrage en un jour ; & comme heureuſement mon eſprit n'eſt pas tous les jours monté ſur le même ton, je travaillois au jour la journée, ſans trop m'embaraſſer le matin de ce que j'avois écrit la veille : & je crois que c'eſt-là comme on doit faire ces ſortes d'ouvrages, ſans quoi ils ne valent rien. Tous les gens tirez & em-

pesez sont d'ennuyeux personnages : c'est ce que j'ai évité. J'ai encore à dire que je n'ai travaillé que de memoire : je n'ai vérifié mes citations qu'au retour de mon Voyage, qui a fini le 20 Juin 1726. C'est encore-là matiere pour la critique. Je dis tout ce que je puis contre moi-même : mais je serai content, pourvû qu'on approuve ma franchise, c'est peut-être la meilleure de mes Pieces. J'abandonne tout le reste.

A force d'écrire j'ai remarqué que cet Ouvrage s'est mis sur le ton serieux, & qu'il devient Livre dans les formes,

mes, avec Préface, Table des Chapitres, Table d'Auteurs, Table des Matieres, Citations marginales qui tirent au Sçavant, preuves trop recherchées, envie de montrer de l'eſprit, raiſonnemens faux, endroits ennuyeux, d'autres trop joyeux & même hors de propos : quelques bonnes choſes cependant, & ſur-tout certains faits qui ne ſont pas indifferens; c'eſt-là tout mon Livre. Il ne faudroit plus qu'une Epitre Dédicatoire pour le rendre complet de tout point.

Mais afin que les honnêtes gens qui voudront bien

me critiquer ne m'en conſiderent pas moins, je veux leur marquer que s'ils trouvent quelque choſe à redire dans mon Livre, je ſuis de leur avis. S'ils croyent que j'ai porté trop loin ce que j'ai dit en faveur des Romans, je le penſe comme eux : s'ils ne m'approuvent pas, j'y conſens. Peut-être même en pourrois-je dire beaucoup plus qu'ils n'en écriront contre moi : mais du moins qu'ils me faſſent la grace de m'eſtimer : c'eſt tout ce que je leur demande. C'eſt le moins qu'on puiſſe faire pour un Auteur ſi peu entêté de lui-même : car tous

ces

ces faiſeurs de Livres ont toujours ample proviſion d'amour-propre. C'eſt dequoi ils ne manquent jamais; ainſi je ne me regarde pas tout à fait comme Auteur, puiſque je ne ſuis pas encore à leur niveau de ce côté-là.

Cela ne m'empêche pas néanmoins d'être auſſi du ſentiment de ceux qui penſeront bien de mon Livre, qui le croiront bon, bien fait, raiſonnable, ſinon en tout au moins en partie. Hé pourquoi ne me ſera-t-il pas permis de prendre le parti de ceux qui m'aprouvent, qui me louent, qui me liſent

ſent avec plaiſir, puiſque je me prête ſi volontiers à ceux qui ne penſent pas comme je parle dans mon Ouvrage.

Vous auriez pû, me dira-t-on, vous occuper de choſes plus ſérieuſes; qui en doute? Mais elles m'auroient ennuyé, & j'avois beſoin de m'égayer; n'eſt-on pas heureux quand on le peut faire tout ſeul, & ſe tenir lieu par-là d'une bonne compagnie? Alors on n'a rien à craindre; c'eſt le temperament qu'il me faloit prendre, & c'eſt auſſi ce que j'ai trouvé de plus utile dans mon travail. Qu'on ne s'aviſe donc point de s'en

ſcan-

ſcandaliſer ; car ſi je prenois un ton plus ſérieux, je dirois avec un bel eſprit * qui s'eſt trouvé dans un cas pareil. " Qui ne ſçait que des » raiſons très-ſolides nous at- » tachent quelquefois à des » ouvrages qui ſemblent ne » l'être pas, & qu'un de- » voir caché & obſcur l'em- » porte ſouvent ſans injuſ- » tice ſur cet autre devoir » public & éclatant ? Cet » homme que vous blamez a » trouvé peut-être que pour » rétablir ſa ſanté qui eſt » ruinée pour ſe défendre de » la

* Diſcours ſur les Oeuvres de Sarraſin, par M. Peliſſon qui a été deux ans à la Baſtille pour l'affaire de l'Infortuné M. Fouquet.

» la mauvaiſe fortune, pour
» le bien d'une famille, dont
» il eſt l'apui, il lui eſt
» plus utile de travailler à
» des Chanſons, qu'à des
» traits de morale & de po-
» litique. Si cela eſt, je le
» dirai hardiment; la morale
» & la politique elle-même
» lui ordonneront de faire
» des Chanſons, & c'eſt une
» injuſtice ſans exemple de
» condamner les occupations
» d'autruy, dont on ne ſçait
» ni les motifs, ni les cir-
» conſtances.

Mais comme on eſt dans le goût des Bibliotheques, c'eſt-à-dire, que l'on deſire de connoitre les titres de

tous

tous les Livres, ſans néanmoins s'embarquer dans de grandes lectures, j'ai cru bien faire de joindre à mon Ouvrage une Liſte des Romans qui ſont venus à ma connoiſſance. On verra combien il y a de variété dans ce genre de littérature, & combien il eſt peu connu. Je donne ceci comme un eſſai, un jour quelque autre fera mieux, & je le ſouhaite.

J'ai donné à cet eſſai l'ordre que j'ai crû le plus naturel, par les diviſions que j'y ai miſes ; j'aurois peut-être pû le diviſer autrement. Mais chacun ſera maître de le faire

re à ſa maniere ; en tout cas une Table alphabétique que je joins à la fin, fera trouver facilement les Livres, ſoit par les titres, ſoit par le nom des Auteurs.

Je me ſuis quelquefois aviſé de porter quelques jugemens ; quelques-uns viennent de moi, d'autres viennent des critiques, d'autres enfin ſont des perſonnes de goût qui les ont lûs. Mais il eſt permis de penſer autrement que je n'ai fait ſans faire tort à la République.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

ON a parlé contre les Romans & pourquoi : leur paralelle avec les Poëmes héroïques ; ceux qui les blament conseillent Homere, Virgile & Ovide. pag. 1

CHAPITRE II.

L'imperfection de l'Histoire doit faire estimer les Romans. Les femmes, quoique mobiles essentiels des grandes affaires, paroissent à peine dans l'Histoire. 53

CHAPITRE III.

Des conditions d'un Roman destiné pour plaire & pour instruire. 134

CHAPITRE IV.

L'Amour, Caractere essentiel d'un Roman ; comme il est en tout, il est nécessaire de le traiter. 221

CHA-

CHAPITRE V.

Utilité des Romans pour amuſer l'âge, & donner le goût des lectures. 266

CHAPITRE VI.

Utilité des Romans pour inſpirer des mœurs, réprimer les paſſions, en éviter les pieges : & pour connoître les uſages du monde. 282

CHAPITRE VII.

Uſage & Effets des Romans dans les differens Païs, dans les differens ſiecles & dans les divers âges de la vie. Caracteres d'eſprits auſquels ils peuvent convenir. 299

Avertiſſement ſur les Pieces ſuivantes.

PIECES CURIEUSES
ſur le Poëte Rouſſeau.

Epître dédicatoire de la nouvelle Edition des Poëſies de Regnier, mais ſuprimée en Hollande. 1

Lettre à S. E. M. le Marquis de Fenelon, Ambaſſadeur de S. M. T. C. auprès des Etats Generaux des Provinces-Unies. 43

DE L'USAGE

DE L'USAGE DES ROMANS.

CHAPITRE I.

On a parlé contre les Romans, & pourquoi : Leur Parallele avec les Poëmes heroïques : Ceux qui les blâment conſeillent Homere, Virgile & Ovide.

UN Savant, que ſon mérite a depuis élevé à l'Epiſcopat, a traité la Queſtion *de l'origine des Romans.* Il y auroit de la temerité à retoucher cette matiere après M. *Huet.* Je

ne dis pas néanmoins qu'on ne puisse faire de nouvelles observations sur l'origine de ceux dont il n'a point parlé. Comme il y en a un grand nombre, qui par la nature des faits qu'ils racontent, n'ont aucun raport entr'eux, il ne faut pas croire, qu'en découvrant la source des uns, on fasse aussi-tôt connoître celle des autres. L'Ouvrage que je donne aujourd'hui pouroit passer pour la suite du premier ; & je crois même qu'on ne me blâmeroit pas quand je le dirois : ainsi je ne perdrai pas l'occasion de marquer ce que j'ai pu découvrir de l'origine de ceux dont il ne dit rien.

Il est surprenant de voir avec quelle vivacité on s'est déchainé contre les Romans ; il semble que la plûpart des hommes se soient entendus pour les décrier. Cependant ils n'en sont pas moins lûs, toutes ces déclamations leur servent

vent de relief. Il faut qu'on y trouve bien de l'agrément, puiſqu'on a fait tout ce qu'on a pû pour les interdire : car c'eſt un régal pour certains Bigots de proſcrire tout ce qui peut ſatisfaire l'eſprit & l'imagination ; & c'eſt auſſi le régal de la plupart des hommes de ne rien faire de tout ce que ceux-là preſcrivent. Je me fais un plaiſir pour augmenter celui qu'on peut prendre dans la lecture de ces agréables Livres, de raporter ce ce qu'on a dit de plus fort contre leur Lecture. Peut-être après cela trouvera-t-on admirables ceux qui ſont ſimplement bons, & ceux qui ne ſont que médiocres paſſeront du moins pour bons. Je ſerois fâché cependant de donner quelque mérite à ceux qui ſont abſolument mauvais ; ce n'eſt pas mon intention.

Ainſi ſe conduiſent les hommes; ſi l'on veut leur donner du goût

pour une chose, il n'y a qu'à leur en défendre l'usage ; quelque méprisable qu'elle soit, la défense la rend chere & précieuse.

La Fontaine dans les Filles de Minée.

La défense est un charme, on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs, & sur tout ceux que l'amour nous donne.

C'est ce qui m'est arrivé à moi-même, si l'on ne m'avoit point averti qu'il ne faut pas lire de Romans, que rien n'étoit si pernicieux que ces inventions diaboliques, je n'y aurois pas pensé ; mais j'ai voulu voir ce que c'étoit que ces ouvrages si contraires à la pureté du cœur, si fatales à l'esprit de vérité, si dangereux pour les mœurs ; & je ne les ai pas trouvés à beaucoup près si mauvais qu'on me l'avoit dit, peut-être parce que je suis bien tombé. Ceux que j'ai lus ont réjoüi mon imagination, ils m'ont diverti sans risque & sans péril. Ce n'est pas peu ;

peu ; & comme j'aime assez mon imagination pour lui rendre tous les services qui sont en mon pouvoir, j'ai continué à les lire, j'ai continué à les goûter, & j'en suis toujours agréablement sorti. Ainsi pour vous donner le même goût, je vais vous raporter ce qui s'est dit de plus considérable contre ce genre de lectures.

Je ne puis vous exprimer avec quelle force le celebre *Gerson* s'est élevé contre le *Roman de la Rose*, dans un Traité particulier qu'il fit en Latin & en François, il y parle même contre tous les Romans ; ils étoient fort en vogue de son tems. La vérité qui s'y trouve alterée, & l'amour profane qu'on y traite d'une maniere à le faire un peu trop goûter, étoient d'assez puissans motifs pour détourner de leur lecture tous les Chrétiens sages & raisonnables. Cependant ce fut alors qu'ils reprirent quel-

que faveur, peut-être parce que les Théologiens s'attachoient à les proſcrire ; ſi on les avoit traités de choſes indifferentes, je m'imagine qu'on les auroit entierement négligés.

On cite, je le ſçai, de plus anciennes autorités que celle de Gerſon contre les Romans. *L'Abbé Faydit* nous a fait la grace de raporter à ce ſujet dans ſa *Telemacomanie* un Canon du IV. Concile de Carthage, où l'on interdit tout homme d'Egliſe qui s'émancipera dans ſes diſcours, juſqu'à proferer des turpitudes, ou des railleries indécentes (*Clericum ſcurrillem & verbis turpibus joculatorem ab officio retrahendum cenſemus.*) Ce Canon eſt cité dans le Decret de Gratien. *Cap. Clericum diſtinct.* 46. Mais il eſt fâcheux que cette regle de l'Egliſe d'Afrique n'ait pas une juſte aplication à la matiere des Romans, & qu'elle ne convienne

vienne tout au plus qu'aux contes gras & ſales, qui ſont indignes non-ſeulement de tout Eccleſiaſtique, mais encore de tout homme d'honneur ; à peine les peut-on ſuporter dans *Rabelais* & dans ſes Confreres, ſur leſquels les bonnes Ames n'oſent jetter les yeux, & que les gens même les plus habiles ne liſent qu'en tremblant. Diſons-en autant de tous ces Livres viſiblement obſcenes ou impurs, proſcrits non-ſeulement par les anciens Auteurs Eccleſiaſtiques, mais encore par d'illuſtres Prophanes, comme *Platon*, *Ariſtote* & beaucoup d'autres, au ſentiment deſquels je ne crois pas qu'on faſſe difficulté de ſe ranger.

Ainſi notre queſtion ne regarde pas ces ſortes d'ouvrages ; parlons ſeulement de ceux qui traitent d'un amour ſage & moderé, conduit avec toutes les bienſeances qu'éxige la politeſſe des mœurs, &

qui n'ont contr'eux que de representer sous des Images feintes le cours ordinaire de la vie humaine, & d'en tirer même des instructions salutaires.

On ne laisse pas néanmoins de les vouloir proscrire de la societé, comme ennemis de la vérité qui s'y trouve altérée, & comme autant d'aiguillons qui servent à nous inspirer des sentimens trop vifs & trop marquez. C'est, dit-on, le sentiment des anciens Théologiens, dont on peut voir quelques autorités dans le Pere *Theophile Rainauld.* (*Erotemata de bonis ac malis Libris in 4°. Lugduni 1653. Pag. 46. & 69. &c.*)

Mais le dirai-je à l'avantage de ces sortes d'ouvrages ? On n'a pas été dans ces derniers tems plus indulgent pour cette lecture, que l'ont été nos Peres : Voici ce qu'en dit *M. Nicole*, c'est dans la premiere Lettre des *Visionnaires*. « Un faiseur

» faiſeur de Roman, dit-il, & un » Poëte de theatre eſt un empoi- » ſonneur public, non des corps, » mais des ames fideles, qui ſe doit » regarder comme coupable d'une » infinité d'homicides ſpirituels, » ou qu'il a cauſé en effet, ou qu'il » peut cauſer par ſes Ecrits perni- » cieux. » Je trouve cette déciſion bien dure, mais les Romans ne s'en trouveront que mieux. M. *Arnauld d'Andilly* n'en a pas moins dit en Vers ; c'eſt dans la 82e. de ſes *Stances Chrétiennes.*

Enchanteurs des eſprits, qui par les fauſſes peines
Que ſouffrent ſans ſouffrir, ces malheureux amans,
Qui ne furent jamais que dedans vos Romans,
Allumez un vrai feu dans le fond de nos veines.
Plus vos diſcours trompeurs paroiſſent innocens,
Plus leur poiſon penetre & leurs traits ſont perçans,
Et moins l'eſprit réſiſte à l'effort de leurs charmes.

Vous troublez la raison par de mortels plaisirs,
Vous flâtez notre erreur & lui donnez des armes,
Pour combattre en nos cœurs les plus chastes desirs.

Mais ce qui va étonner tout le monde, c'est de voir les J..... décider là-dessus comme les Jansenistes ; c'est dans leur *Journal de Trevoux* qu'ils s'expliquent ainsi : » Quant avec l'agrément que la » passion fait trouver dans les Ro- » mans ils auroient encore tout ce » qui peut contenter un esprit ju- » ste, ils n'en seroient que plus » dangereux, & la lecture n'en se- » roit que plus défenduë, non-seu- » lement aux personnes soigneuses » de leur salut, mais à tous ceux » qui craignent avec raison les sui- » tes toujours criminelles & tou- » jours funestes d'un engagement. » Le soin qu'on y prend d'ôter à » l'amour tout ce qui le feroit pa- » roitre une passion honteuse & grossiere

Journal de Trevoux Février 1703. page 311.

» groſſiere, le rend plus propre à » s'inſinuer dans les ames bien éle- » vées ; la morale corrompuë, » dont ces Livres ſont pleins, ſou- » tenuë d'exemples illuſtres, laiſſe » une impreſſion de tendreſſe, un » panchant pour la galanterie, un » goût pour l'intrigue, qui dans » les jeunes perſonnes étouffe tous » ſentimens de pieté & de pudeur » auſtere.

Dieu ſoit loüé, voilà les J..... & les Janſeniſtes d'accord ſur un point de morale ; mais par malheur ils ont mal choiſi leur champ de bataille. Car heureuſement ils ne ſont ſuivis ni les uns ni les autres ; leur union ne laiſſera pas néanmoins d'être favorable aux Romans, puiſque les deux Partis conviennent de les proſcrire, ſans doute que les deux Partis les ont trouvé ingenieux, agréables, flâteurs, diſons même, ſéduiſans : c'eſt où j'en veux venir.

Ainſi vrai-ſemblablement leur lecture cauſera du plaiſir aux amis des J..... & à ceux des Janſeniſtes, qui vont ſavourer dans cette lecture toute la douceur que la proſcription y ſçait ordinairement répandre ; & ce n'en ſera pas le moins bon. S'il n'y avoit que les chefs ſpirituels du Janſeniſme qui les défendiſſent, leurs Diſciples ſeuls goûteroient le plaiſir de la défenſe ; à peine les amis des J..... voudroient y mettre le nez. Mais à preſent les voilà de niveau, le plaiſir ſera general, ils vont tous également ſe ſatisfaire. Auſſi faut-il avoüer, que depuis ce concert mutuel, ces ſortes de Livres ſont en grande réputation, il s'en eſt vendu beaucoup plus qu'auparavant. Il ne faudroit maintenant que la défenſe d'un Concile pour les faire préferer aux meilleurs Livres de Theologie.

Mais je viens d'imaginer un expedient

pedient qui va leur faire trouver bons les Romans aux uns & aux autres. Je suis dans une maison de campagne, fort desœuvré, je ne sçais pas joüer, je ne sçais pas foüiller la terre, & je n'y vais ni pour l'un ni pour l'autre; cependant le tems est mauvais, ainsi point de promenades, & moins encore de conversations, pas même la compagnie d'un malheureux Jardinier; il y pleut plus d'ennuis que d'eau; je n'ai de ressource pour passer ce double orage que trois ou quatre Livres que j'y trouve, l'un est la Réponse si polie aux *Lettres Provinciales par le P. Daniel*, le second est l'Histoire si sagement écrite des Cinq Propositions par *M. Dumas* ou le *P. le Tellier* ?..... comme il vous plaira, car elle est autant de l'un que de l'autre. Ces deux Livres sont accompagnés de la *Zaïde* de *M. de Segrais* & de la *Princesse de Cleves*. Ce sont deux

Romans

Romans ; mais qu'y faire, il n'y a que cela ? Si je conſulte un Janſeniſte, il me conſeillera plutôt les deux Romans que les deux autres Livres ; Ecrits, me dira-t-on, contre la vérité des faits, contre la bonne foi ; enfin, contre la vraye & pure Theologie, & ſur tout contre la Doctrine de S. Auguſtin & des Saints Peres. Encore pour ces deux Romans ils ſont ſages, on y voit des mœurs, l'un ne prêche qu'une tendre amitié, & tout au plus un amour réſervé, un amour vertueux. *La Princeſſe de Cleves* n'aboutit qu'à un fort beau principe de mœurs, qui eſt de faire voir que tout amour, qui attaque le devoir, ne rend jamais heureux. Allez, allez, me dira mon Janſeniſte, vous avez bien fait de lire ces Romans préferablement à ces autres mauvais Livres, plus Romans que les Romans même. Oh ! je parie le triple contre le ſimple, qu'il

qu'il n'y a pas de bon Janseniſte, qui ne décide comme je fais ici pour lui ; autrement ce ſeroit un ignorant, un ſot, ou même un faux Frere & un Apoſtat. Voilà qui va bien, le Janseniſte me permet déja le Roman ſage, bien écrit & qui eſt fait pour inſpirer des mœurs & des régles de conduite.

Une autrefois je me trouve encore à la campagne ; mais chez un ami d'une eſpece toute differente. Pareil inconvenient m'y arrive, j'y rencontre auſſi quelques Livres ; ce ſont les *Lettres Provinciales de M. Paſcal*, *la Morale Pratique des J.*..... par M. *de Pont-Château* & M. *Arnauld*, en huit beaux volumes, bien & ſuffiſanment étoffés. J'y trouve encore *le Phantôme du Janſeniſme*, & un certain Livre latin nommé *Artes Jeſuiticæ* ; ils ſont mêlangez ou ſuivis, n'importe, du *Roman Comique* de *Scarron*, de *Roland le Furieux*,

Furieux, de la *Pſiché de la Fontaine*. Je me jette ſur ces trois derniers ; deux me divertiſſent par leurs ſaillies & leurs imaginations, que l'un a tiré ſur le naturel des hommes de la Province, & que l'autre, c'eſt-à-dire, *l'Arioſte*, ne peut avoir copié que ſur un genre de fous & d'extravagans, qui peut être n'ont jamais exiſté que dans ſon idée : *La Fontaine*, en m'amuſant par de vives & d'agréables images, m'a peint ces deux vices, la ſource de beaucoup d'autres dans les femmes même les plus ſages, la jalouſie & la curioſité. Je conſulte un J..... & lui dis ce qui m'eſt arrivé. Y a-t-il là dequoi douter, me dira ce Pere, vous avez bien fait de lire les Romans & de ne pas même jetter les yeux ſur les titres des autres Livres ? Ce ſont des abominations, écrites pour pervertir l'eſprit, l'imagination & le cœur. ; pures calomnies ;

que

que l'esprit d'erreur a inventées pour séduire les ames simples, & pour aveugler de plus en plus ceux qui ne veulent pas suivre la voye droite. Encore les autres sont des Livres amusans faits pour délasser l'esprit ; car enfin l'arc ne sçauroit être toujours tendu. Mais je compte, reprend ce sage Religieux, qu'ils n'ont produit en vous aucunes mauvaises pensées, rien qui vous ait inspiré le vice. Oh ! point du tout, lui dis-je, ils m'ont réjoüi l'imagination, ils m'ont desennuyé, & rien plus. C'est tout ce que j'en attendois ; ainsi ils ont produit leur effet. Je vous louë, me repliquera-t-il, vous êtes sage & vertueux. Depuis le Pere General jusqu'au Frere Portier du moindre College des J..... tous décideront ainsi. Ils sont trop rusés pour faire autrement. Bon, dirai-je, voilà miantenant les J..... qui me permettent les Romans.

Je

Je ne croyois pas rencontrer si juste quand je me mis à écrire ce qu'on vient de lire ; en voici la preuve que je viens de voir dans *la Telemacomanie* de l'Abbé *de Faydit*. " Un Religieux, dit-il, d'une " Compagnie qui passe pour fort " sçavante dans l'Eglise, faisant la " visite dans un Couvent de Reli- " gieuses au nom de l'Evêque du " lieu, & en qualité de Superieur " de ces Filles, trouva dans la " chambre de quelques-unes d'el- " les quelques Livres de Port- " Royal, & entr'autres *L'Imita- " tion de Notre-Seigneur*, traduite " par feu M. *de Sacy*, *les Médita- " tations de M. Fedeau*, *le Carême " Chrétien de M. le Tourneux* & " *les Sermons de feu M. l'Abbé de " Bourzeis*. Il ordonna que tous " ces Livres seroient jettés au feu, " & que les Religieuses, dans la " chambre desquelles ces Livres " s'étoient trouvés & qui auroient

Telemacomanie pag. 10.

pu

» pu les avoir lûs, seroient mises
» en penitence & privées de voix
» active & passive dans l'élection
» de la Superieure qu'on devoit
» faire, & interdites des Sacremens
» pendant un certain tems. Il n'en
» usa pas de même à l'égard de
» quelques autres Religieuses du
» même Couvent, dont les cellu-
» les furent trouvées toutes rem-
» plies de Romans & de Livres
» d'amourettes; on les loüa au con-
» traire publiquement de ce qu'el-
» les n'étoient point Jansenistes
» comme leurs Sœurs; on leur
» conserva tous leurs Livres sans
» leur en ôter un seul. Le R. P.
» Visiteur même emprunta d'une
» d'elles quelques nouveaux tomes
» des Contes des Fées, qui lui
» manquoient & qu'il n'avoit pas
» encore lûs; & comme les Reli-
» gieuses Jansenistes, qui avoient
» été mises en penitence voulurent
» se plaindre d'une pareille con-

« duite

» duite, on leur répondit que les
» Romans étoient des Livres très-
» innocens & même très-utiles
» pour former l'esprit... Ce que je
» viens de vous raconter n'est point
» un Roman, c'est un fait certain,
» continuë le même Abbé de *Fay-*
» *dit*, je vous le ferai certifier
» quand vous le voudrez par les
» Religieuses mêmes à qui cela est
» arrivé.

Examinons encore la chose d'un peu plus près. Je prétens aller plus loin, & faire voir que la séduction des Romans est plus grande qu'on ne s'imagine, & qu'il est même difficile d'y résister. Les Peres de l'Eglise ont proscrit les Romans, & je suis de leur avis. Cependant S. *Jean Damascene*, un des plus illustres Theologiens de l'Eglise Greque a fait celui *de Barlaam* & de *Josaphat* sans qu'on l'en ait repris. Ce Roman n'a-t'il pas été traduit en François par *Jean*

de

de Billi Chartreux & par le Pere *Antoine Girard* de la Compagnie de Jesus, non pas le Pere *Girard* de Toulon ; ce dernier s'est contenté de mettre grossierement en pratique les Romans les plus grossiers, & ne s'est gueres embarassé d'en traduire ou d'en faire d'ingénieux & de spirituels.

Les J..... proscrivent les Romans, c'est très-bien fait ; cependant le Pere André *Pinto Ramirez* J..... Portugais, & le Pere *Adam Kontsen* J..... Allemand en ont eux-mêmes publié. Oh ce sont, dit-on, des Romans de Morale & de Politique ; mais ce sont toujours des Romans où la vérité des faits se trouve altérée, & dans lesquels, quoiqu'on fasse, on est toujours obligé de mettre quelques intrigues amoureuses, non pour corrompre, mais pour instruire ?

Les Jansenistes ont imité les J.....

en

en voulant exterminer entierement ces ſortes de Livres. Leurs vûës ſont loüables, & je ne puis m'empêcher de les aprouver. Cependant on eſt redevable de la belle Traduction du Roman de *Don Quixot* à M. de *S. Martin*, qui tenoit fortement au Janſeniſme par ſes relations d'eſtime & de ſentimens avec les Chefs de ce Parti: Oh ! dans ce cas

Autant vaut l'avoir fait que de l'avoir traduit.

On n'ignore pas que l'on a ſemé même dans ce nouveau *Don Quixot* de M. de S. Martin quelques ſituations amoureuſes aſſez vives & aſſez touchantes ; & qui plus eſt, on ſçait encore que M. *Arnauld*, c'eſt-à-dire, le celebre *Antoine Arnauld*, la baſe & le ſoutien du Janſeniſme, ſe délaſſoit quelquefois du ſérieux de ſes études par la lecture de Don Quixot ; & pour

pour le dire en un mot, j'aimerois mieux avoir travaillé à quelques Chapitres d'un joli Roman; tel seroit celui de la *Zaïde*, que d'avoir fait toutes ces nouvelles Ecclesiastiques où l'on prêche, à ce qu'on dit, éternellement la vérité, mais toujours cependant aux dépens de la charité, & même de la prudence.

Enfin un fait encore plus curieux est de voir *l'Abbé de Villiers*, homme certainement de vertu & de mérite, déclamer contre les Romans *dans ses réflexions sur les défauts d'autrui.* (Tome 1. Page 276.) » Rien, dit-il, ne gâte » plus l'esprit que de lire des mau» vais ouvrages; tous les petits » Romans & toutes les petites his» toriettes ne sont pas seulement » contraires à la pureté des senti» mens & des mœurs; ces sortes » de Livres gâtent encore plus l'es» prit que le cœur. Et à la page » 318.

» 318. ne dit-il pas que tous les
» Romans n'ont été entrepris qu'à
» la gloire de l'amour ; mais que
» dans le fond il n'y a pas de Li-
» vres où l'amour soit representé
» d'une maniere plus mépriſable.
» Je ne voudrois, pour guérir un
» homme de bon sens de cette paſ-
» ſion, que lui mettre devant les
» yeux les ridicules perſonnages
» qu'elle fait faire dans les Romans
» aux Heros de l'antiquité. Je ne
» puis retenir mon indignation
» quand je vois un Héros comme
» Orondate ou Pharamond : Il
» faut que le goût de notre ſiecle
» ait été bien dépravé pour avoir
» pû ſe plaire à ces ſortes d'ouvra-
« ges, où l'on entend un Conqué-
» rant qui dit des douceurs à ſa
» maîtreſſe, pendant qu'il faut
» combattre ; ou un Roi barbare
» qui s'amuſe à queſtionner une
» fille, dont il eſt jaloux, pen-
» dant qu'il voit les ennemis à ſes
» trouſſes.

» trouſſes. La vanité des femmes » & la complaiſance des hommes » ont donné lieu à tous les Ro- » mans.

» La plupart des Faiſeurs de Ro- » mans veulent nous repreſenter » une grande vertu jointe à une » grande paſſion (c'eſt toujours M. *l'Abbé de Villiers* qui parle) » mais de la maniere dont ils s'y » prennent, ils ne connoiſſent ni » la paſſion, ni la vertu ; ils ou- » trent l'une & l'autre pour avoir » lieu de dire de jolies choſes, & » de feindre des avantures ſurpre- » nantes ; ils font faire à des fem- » mes toutes mondaines des ac- » tions plus héroïques que n'en » ont fait les plus grands Saints. » Enfin le même Auteur ne s'ex- plique pas avec moins de force au Tome 3. Page 46.

Croiroit-on après ces belles déclamations que M. *l'Abbé de Villiers* lui-même a non-ſeulement lu

beaucoup de Romans, mais même qu'il en a fait un très-estimé ; c'est néanmoins ce qui lui est arrivé, on le connoît sous le Titre de *Memoires du Comte de.... rédigez par M. de S. Evremont* en quatre beaux volumes in 12. en quoi l'on doit remarquer la séduction qui se trouve dans ce genre de littérature, qui sert d'amusement à un homme dont l'esprit est fécond, l'imagination vive & variée, & le cœur rempli de sentimens tendres & délicats. Ainsi proscrivez les Romans tant qu'il vous plaira, tonnez sur eux, lancez pour les exterminer tous les foudres de l'Univers, on y reviendra toujours ; & plus vous cherchez à les décrier, plus on s'obstine à les imprimer, à les lire & à les goûter ; ne dites rien, & ils tomberont d'eux-mêmes.

De grands Evêques mêmes, qui auroient été bien fâchez de faire un

un Mandement pour permettre la lecture des Romans, n'ont pas laissé d'en faire, les uns très-beaux & d'autres assez passables. M. *Camus* Evêque du Belley est de ces derniers. Cependant c'étoit un homme grave, dogmatique & sentencieux, & qui n'a pas craint d'y representer quelquefois des situations amoureuses, trop sensibles pour être exposées au grand jour; c'étoit à la vérité pour empêcher que l'on n'y succombe; je le sçais: c'est aussi ce que font nos plus illustres Romanciens. M. *de Fenelon*, l'un des plus vertueux Prélats de l'Eglise, n'a-t-il pas réussi à faire lire & même à faire admirer de tout l'Univers son incomparable *Telemaque*, dans lequel il expose Ulysse à des tentations extrêmement délicates de la part de Calipso; peut-être auroit-il été fâché de s'y trouver lui-même: Et le savant Evêque d'Avranches,

Pierre-Daniel Huet, qui prenoit tant de plaisir à faire lire dans ses Conferences son Roman *du Faux Inca*, ne l'a-t-il pas remis avant sa mort entre les mains d'un de ses amis pour le faire imprimer quand il ne seroit plus ? Et nous l'avons vu paroître sous le titre de *Diane de Castro*.

Je suis persuadé que si dans la direction l'on avoit consulté ces illustres Prelats sur la lecture des Romans, ils n'auroient pas manqué de prendre un air severe & de dire, qu'ils doivent être tous proscrits & défendus ; que telle est la maxime des plus illustres Theologiens & des Canonistes les plus exacts.

Mais à bon compte tenons-nous-en là, ne pressons pas trop cet article, peut-être se raviseroient-ils les uns & les autres, & diroient que les Romans sont permis. Rien alors ne pouroit leur

être

être plus nuisible ; on ne les voudroit plus lire ; on n'y trouveroit ni ce goût, ni ce sel que leur défense y fait remarquer aujourd'hui.

Mais pourquoi donc a-t-on crié autrefois contre les Romans ? Est-ce à raison de l'invention qui en est ordinairement fabuleuse, controuvée, éloignée des vérités historiques ? Rien moins que cela. Car combien de choses fausses, opposées non-seulement au vrai, mais encore au vrai-semblable, ne presente-t-on pas tous les jours comme des moyens d'instruction ? Tels sont les Apologues, où l'on fait parler des animaux aquatiques, volatiles, terrestres, tout jusqu'aux arbres & aux plantes y est doüé de la parole & de la raison, & même quelque chose de moins que cela ; deux malheureux pots, pot de terre & pot de fer, n'entrent-ils pas en traité pour aller *clopin, clopant*, faire un tour par le monde.

De tout cela néanmoins on en fait sortir d'admirables instructions. Hé nos vieilles Legendes sont-elles beaucoup plus véritables que nos Romans? Non, sans doute. Cependant quelle morale exacte n'y voit-on pas? Plus la vérité historique y est alterée, plus le fond des mœurs en est excellent: cela est naturel, dès qu'on se rend maître de l'Histoire on la raproche bien mieux du devoir, alors on écarte tout ce qu'il y a d'humain dans les hommes, pour n'y laisser apercevoir que l'amour de l'ordre & de la sagesse chrétienne, & ce n'est pas mal-fait.

Hé que m'importe à moi, que l'Histoire soit fausse & imaginée, pourvu que l'instruction soit véritable; je n'y cherche & n'y dois chercher que cela, je l'y trouve & je suis content.

Voici donc la raison qui a décrié les anciens Romans. La premiere

miere entrevuë ne se passoit pas sans quelqu'un de ces baisers savoureux, dont un Poëte a dit :

Tu fais venir un desir soucieux de mieux avoir. Marot Epigr. 168.

A peine alloit-on à la quatriéme entrevûë sans qu'une ingenieuse & prudente *Dariolette* ne procura cet unique, mais trop court bonheur de la vie, cette joye sensible, ce bien des biens, dont on desespere quelquefois dans nos Romans modernes après des années de soupirs. L'on avoit raison de crier contre un si dangereux usage ; il faut que les bonnes choses, pour valoir leur prix, se fassent un peu desirer. C'est la conduite qu'on tient aujourd'hui dans ce genre de composition, & cela est bien plus voisin de la bien-séance & de la vérité de nos mœurs ; mais après tout, cela doit faire conclurre que nos anciens étoient d'un caractere

bien conjonctif pour être prêts dès la deuxiéme ou la troiſiéme converſation. On va bien plus loin dans quelques-uns des nouveaux Romans, tant nous ſommes devenus ſages ; nous avons eu le talent de faire enlever moitié de gré, moitié de force, une vingtaine de fois nos Heroïnes par les plus aimables de tous leurs Galans ; cependant elles reviennent beaucoup plus vierges qu'elles n'étoient parties. Il ſemble que les enlevemens n'ayent fait que renforcer leur vertu ; ainſi la raiſon qui les a fait décrier ne ſubſiſtant plus, il ſemble qu'on devroit changer de langage à leur égard, comme ils ont eux-mêmes changé de conduite ; mais point du tout : Un de nos premiers Théologiens aura ſçu peut-être de quelque petit Frere, gai & gaillard d'ailleurs, qu'un tel Roman l'a porté à la luxure ; parce qu'il y a lû, parce qu'il y a vû, hé-

hélas ! ce qu'il n'oſe dire tant il en eſt encore touché. Sur le champ ce Théologien a condamné le Roman, non-ſeulement le Roman dangereux, qui a fait faire au petit Moine le ſaut périlleux de l'humanité, qu'il auroit bien fait ſans cela ; mais il a condamné de plus tous les autres Romans, même juſqu'aux plus ſages & aux plus modeſtes. Vient après cela un Théologien beat de l'étroite Obſervance de quelque ignare Communauté, qui aura lû dans un vieux Théologien la condamnation de ces pauvres Romans, il décide ſelon ce qu'il voit ; ainſi les voilà condamnez encore une fois, ſans que ni l'un ni l'autre les ayent lûs, ni que ce beat & ignare Directeur daigne faire attention que ce qu'il condamne aujourd'hui, ne reſſemble point à ce qui a donné lieu aux anciens de former leurs déciſions contre les Romans. C'eſt

ainsi que cela se passe ; il suffit en Théologie qu'un mot soit une fois lâché, pour que chacun s'empresse à le copier ; car ne croyez pas qu'ils examinent si ce Roman moderne n'est dans le fond qu'un Apologue ou une Fable plus étenduë, ornée d'Episodes, qui portent chacune leur instruction particuliere, ou qui tendent toutes à l'instruction principale, qui est le but de cet Apologue orné & amplifié : Et vous le sçavez.

La Fontaine, Epitre à Mad. de Montespan.

L'Apologue est un don qui vient des immortels,
Ou si c'est un present des hommes,
Quiconque nous l'a fait, merite des Autels;
Nous devons tous tant que nous sommes
Eriger en divinité
Le Sage par qui fut ce bel Art inventé :
C'est proprement un charme, il rend l'ame attentive
Ou plutôt il la tient captive,
Nous attachant à des recits,
Qui meinent à son gré, les cœurs & les esprits.

Ho ! tout cet éloge doit un peu réflêchir sur le Roman, qui n'est autre

autre chose qu'un Apologue un peu plus étendu.

Mais allons plus avant, ne lit-on pas *Homere*; ne lit-on pas *Virgile* & la Métamorphose d'*Ovide*; & qu'est-ce, je vous prie, que cette sorte de Livres? Ce sont au moins, quant aux deux premiers, des Poëmes épiques, où l'on voit paroître des Heros & des Heroïnes qui s'y distinguent par de belles & quelquefois par de mauvaises actions, ou qui racontent ce qui leur est arrivé à eux ou à leurs amis. He bien! nos premiers Romans étoient aussi en vers, & nous regardons les Romans modernes comme autant de Poëmes en prose; il ne manque à ces derniers que la mesure du vers pour en faire des Poëmes heroïques, dont les mœurs sont plus sages, les caracteres mieux suivis & mieux soutenus, les Heros plus grands & plus nobles que dans ces deux Ora-

cles de l'Antiquité. Cependant on fait lire Homere & Virgile aux enfans, & on leur défend aussi-bien qu'à nous *la Cleopatre & le Pharamond ;* ainsi on leur represente ce pere des Dieux, ce Jupiter, ce modele de la vie joyeuse, qui s'en donne de toutes parts, & qui pis est, de toutes manieres. On y voit une Junon, qui ne laisse pas, malgré sa gravité & sa prud'hommie, de se divertir comme les autres. Pour Venus, cela va sans dire, c'étoit son métier, & l'on ne veut pas que cette même jeunesse remarque dans nos Livres françois d'honnêtes gens, qui résistent à la violence des passions, & qui n'en font paroître que ce qu'il est inévitable à des gens sages d'en montrer dans le cours ordinaire de la vie. Mais on a soin, dit-on, de les avertir que tout ce qu'on débite dans Homere, Virgile & Ovide sont des fables & doit être réprou-

réprouvé comme une invention de Satan. Oüi, je le ſçais, tout ce qui eſt narration eſt fabuleux ; mais les actions morales ne ſont que trop réelles ; & leur dire de les haïr, c'eſt faire ce qui ſe pratique à l'égard du Roman en general. On leur fait lire ; on leur explique même dans un grand détail toutes les gaillardiſes de ces antiques Divinités, dont les plus ſages ne ſeroient pas ſorties ſaines & ſauves des mains du plus indulgent de nos Lieutenans Criminels : Lui auroient-ils donné plus d'argent qu'*Arnauld de Bouex* en a reçu des Cartouchiens pour leur donner le tems de reſpirer ?

Mais au-moins, dit-on, à cette innocente & ſimple jeuneſſe, ne faites point attention à tout cela, n'en retenez que le bon, & ſurtout évitez le mauvais. C'eſt juſtement les avertir de faire tout le contraire ; pour un qui obéira, cinq

cinq cens s'efforceront de pratiquer le mauvais & d'oublier le bon.

Je sçais cependant ce qu'on dit contre nos Romans, & j'avouë qu'on a raison de leur reprocher que le fond de leurs intrigues ne roule que sur l'amour ; que les Episodes n'y representent que des situations quelquefois si sensibles & si délicatement imaginées, qu'elles inspirent aux ames les plus rebelles une passion à laquelle on n'est déja que trop enclin par le panchant de la nature : au lieu que ces venerables & antiques Romans des Grecs & des Latins ne sont apuyés que sur de grandes actions ; c'est-à-dire, sur des guerres, des batailles, des sieges, des meurtres & des carnages. Oh ! tout cela est bien plus beau & plus noble que ces embrions de passions humaines, qui ne vont qu'à perpetuer l'espece & à la rendre immortelle, sinon dans chaque particulier, au-moins

dans

dans la totalité ou dans le general.

Qu'ils vivent donc, je ne m'y opoſe point, & qu'ils vivent avec gloire dans nos eſprits & dans notre imagination ces braves gens, ces Heros immortaliſés, qui n'ont travaillé qu'à la deſtruction de l'humanité. Et puiſque je m'en ſouviens, je mettrai ici ce que j'ai lû autrefois dans un grave Philoſophe, homme d'une morale renforcée, s'il en fut jamais; il confirme par ſa penſée la grande & magnifique idée que l'on a dans le monde de ces deſtructeurs de notre nature, il prouve par belles & bonnes raiſons combien il eſt glorieux de défaire & de tuer les hommes; & combien au contraire il eſt honteux de les faire. Quand on va défaire des hommes, dit-il, ſi c'eſt en guerre, quelle dépenſe, quel apareil, quel fracas pour s'y préparer; & quand cela eſt fait, quel honneur ne rend-on

La Sageſſe de Pierre Charron.

point

point à celui, ou à ceux qui ont eu le talent d'en détruire plus que les autres ? Quelle joye ne ressent-il pas par lui-même d'une si belle operation ? Si c'est par autorité publique qu'on les défait & qu'on les détruit, quel concours de peuple, quelle nombreuse assemblée, les Magistrats mêmes s'y trouvent, tant on le croit glorieux ; cela se fait en plein jour & dans les plus beaux endroits de la Ville, dans les places publiques. Se défait-il de lui-même dans son lit, la famille s'assemble, les amis s'y rendent, on aporte force lumieres, tout y est employé jusqu'au cierge benit, afin qu'il ne se détruise pas dans l'obscurité. Mais veut-on faire un homme, on se cache, on se tapit, on se fourre dans un coin, on ne croit pas trouver de lieux trop secrets, ni trop écartez pour exercer ce vilain métier ; & pour observer encore un plus grand se-

cret

cret, pour faire même sentir la honte qu'on y trouve, on ne s'y aplique le plus souvent que de nuit. Peut-être paraphrasai-je un peu le passage de mon Auteur, mais je n'y fais point de tort. J'admirois cette pensée lorsque j'étois jeune, car je la lûs de bonne-heure, & je la montrois à mes amis, comme une confirmation des sentimens qu'on a soin de nous inspirer. Mais la réflexion me vint avec l'âge, & peu à peu je vis dissiper tout le merveilleux que j'avois cru apercevoir dans cette morale. Enfin je me dis aujourd'hui à moi-même ; mais ne punit-on pas de mort celui qui défait un autre homme ? Et l'on ne punit pas de même pour en faire : il y a donc un crime dans l'un, qui n'est pas dans l'autre. On regarde même dans la Religion comme un homicide celui qui se met en disposition d'en faire, & qui au point d'y réüssir, esquive subtilement

tilement le coup. Il est donc loüable de faire un homme, me dis-je à moi-même, & dangereux d'y manquer ; ainsi on devroit regarder comme un Heros, un Heros même digne d'une triple immortalité, celui qui auroit la force de faire quarante mille hommes depuis quinze jusqu'à soixante-cinq ou soixante-dix ans ; ce seroit environ deux hommes par jour, ce n'est pas trop ; on ne peut pas dire que je porte les choses à l'excès, & dans mon esprit je prefere ce Heros à tous ces destructeurs de l'humanité qui se croyent de grands hommes, parce qu'ils ont le talent d'en faire perir quinze ou seize cens mille, comme ont fait Alexandre & Cesar ; c'est où j'en suis dans un âge plus meur & plus avancé.

Je pousse ma réflexion plus loin, celui qui fait vingt ou trente hommes, il les fait lui-même, tout cela

cela vient de ſon propre fond : c'eſt ce qu'il faudroit penſer auſſi de celui qui en feroit quarante mille en cinquante ans ; il pouroit dire, en les voyant, ce ſont-là mes œuvres. Mais ce prétendu Héros, ce *Mahomet II.* ce *Scanderbeg*, ce *Charles-Quint*, ce *Prince de Condé*, eſt-ce lui-même qui tuë ces trois ou quatre mille hommes, plus ou moins, qui périſſent dans une bataille ? Non, mais ce ſont ſoixante ou quatre-vingt mille hommes qu'il commet pour en tuer quatre ou cinq mille. Oh, la belle choſe ! Et cela s'apelle une action de Charles-Quint, une action du grand Condé. J'aimerois beaucoup mieux dire que c'eſt l'operation d'une telle Brigade d'Infanterie, & quelquefois même de cinq ou ſix pieces de canon bien placées. Mais celui qui feroit ces quarante mille hommes, il s'en donneroit la peine lui-même, il n'en donneroit

roit pas la commission à d'autres, autrement il n'y auroit rien de fort merveilleux, ni de bien héroïque; il faut que l'Heroïsme vienne du fond même de celui qu'on qualifie Heros, & par-là il y en a beaucoup moins qu'on ne pense.

Hé bien voilà ce qui se passe dans nos Romans, on instruit les hommes à faire agréablement & sagement de nombreuses peuplades, en leur montrant ce qu'ont fait les Heros sur le modele desquels on veut les former & les façonner. Et c'est-là ce qui me fait préferer nos Romans à ces Poëmes antiques si pernicieux par les mauvais exemples qu'ils donnent aux ames sauvages & barbares pour la destruction du genre humain.

Examinons cependant si ces antiques Romans ne contiennent point d'amours, & quelles sortes d'amours on y remarque.

Croyez-vous qu'ils eussent quelques

ques notions de cette tendre délicateſſe, qui fait aujourd'hui l'occupation des belles ames, qu'ils employaſſent ces devoirs aſſidus & reſpectueux, ces termes ſéducteurs, cette ingénieuſe réſiſtance ſi ſagement employée pour animer les deſirs, cette aimable & douce violence pratiquée pour enflamer les cœurs ? Penſez-vous que la poſſeſſion leur fit redoubler ces ſoins obligeans, ces ménagemens, ces attentions qui n'échapent jamais parmi nous aux ames vrayement touchées ? Croyez-vous qu'ils connuſſent ces innocens plaiſirs de la converſation, & que ces ſentimens ſi vifs, ſi ſenſibles, ſi délicats que la preſence de l'objet deſiré eſt capable d'inſpirer dans les cœurs, les ſoutinſſent dans les triſtes, mais inévitables momens de l'abſence. Hé, les ruſtes ne permettoient pas même à l'eſprit & au cœur de s'occuper de ce qu'ils aimoient,

aimoient, à peine accordoient-ils à l'imagination quelques saillies grossieres. Ils ne connoissoient en amour qu'une maniere d'operer, & n'étoient touchez que dans cet instant. Cet instant passé, il leur faloit penser à de nouvelles souplesses, pour faire tomber quelque nouvel objet dans leurs pieges; ils n'avoient pas d'autres ressources pour réveiller leur feu. Un agréable Cynique a singulierement representé cet amour après Homere, qu'il glose un peu trop sans le connoître. Mais qu'importe, il a raison pour le fond, quoiqu'il amplifie les circonstances. Voici donc ce qu'il en dit; mais au moins, je ne prens point sur mon compte la qualité des termes qu'il employe.

Montaigne Essais Livre 1. chap. 29.

» Jupiter fit à sa femme une si chaleureuse charge un jour, que ne » pouvant avoir patience, qu'elle » eût gagné son lit, il la versa sur un » plancher; & par la vehemence

« du

» du plaisir, oublia les résolutions » grandes & importantes, qu'il » venoit de prendre avec les au- » tres Dieux en sa Cour celeste, se » vantant qu'il avoit trouvé aussi » bon ce coup-là, que lorsque pre- » mierement il la dépucela à ca- » chette de leurs parens. » Cependant il faut avoüer qu'Homere a donné au moins une fois un sentiment de tendresse à ce brave Achille la terreur du nom Troyen; car Sarrazin le dit,

Achille beau comme le jour
Et vaillant comme son épée,
Pleura neuf ans pour son amour,
Comme un enfant pour sa poupée.

Il ne faut pas croire que ce soient fadaises, cela est apuyé sur de beaux & bons endroits d'Homere, que je citerois bien si je voulois. Mais je n'aime pas tous ces Auteurs, qui dans un Livre François aportent force Grec & Latin: cela sent trop son Savant, & oncques je ne le fûs. Vir-

Virgile le chaſte & retenu Virgile, a-t-il mieux traité l'Amour dans les regrets qu'il fait faire à à Didon, qui ne peut ſe conſoler de ce qu'Enée avant que de partir ne lui a pas au moins laiſſé un Poupon né ou à naître.

Scarron Virgile traveſti.

S'il reſtoit encore avec moi
Un fils qui fut ſemblable à toi,
Non pas d'humeur homme volage,
Mais bien de corps & de viſage,
J'aurois dans mon affliction.
Mais de toi tout ce qui me reſte
N'eſt qu'un deſeſpoir bien funeſte,
Qui devroit bien cauſer le tien
Si tu n'étois pire qu'un chien.

Il avouë même, pour ôter toute ambiguité, qu'il ne s'agiſſoit point entr'eux des liens de l'himenée, ils ne s'en tenoient pas ſervilement à des devoirs auſſi ſérieux; ils vouloient quelque choſe de plus ſéduiſant que le mariage. Oh! nos Romans modernes n'ont pas tant d'eſprit, ni d'induſtrie; ils ſont plus prudes & plus réſervez; ils

ils veulent toujours qu'on en vienne à l'himenée ; & pour y parvenir, il faut soupirer long-tems ; on est soumis à de rudes épreuves de constance, le Noviciat y est bien plus severe que chez les Capucins ; il n'y a point de quartier pour la moindre faute, pas même pour la plus legere négligence : il feroit beau voir que deux amans fussent assez hardis pour se marier au milieu du Roman, le mariage seroit cassé sur le champ, & les parties déclarées incapables de participer aux biens d'amour. Ne croyez pas qu'on y souffre un Roi, & moins encore un autre amant courir de belle en belle, ou faire les doux yeux à quelques-unes de ses parentes, comme ce Jupiter qui ne respectoit ni filles, ni sœurs, ni tantes.

En vérité un habile homme a pensé sagement lorsqu'il a dit : » Les Auteurs mithologiques, » c'est- Bayle Diction. p. 1477. Edition de 1720.

» c'est-à-dire, ceux qui racontent
» l'histoire des faux Dieux, & les
» Ecrivains des Romans modernes
» ont tenu des routes bien diffe-
» rentes; ceux-là s'aprochent trop
» de l'histoire, ceux-ci s'en éloi-
» gnent trop: je ne considere que
» la description des mœurs, ou
» que le Portrait qu'ils nous don-
» nent d'un Heros. Dans la mitho-
» logie les Héroïnes sont non-seu-
» lement trop amoureuses, mais
» aussi trop prodigues de leurs fa-
» veurs: Les Heros ne sont pas
» constans; ils engrossent les Hé-
» roïnes, ou font ce qu'il faut
» pour cela, & puis se moquent
» d'elles. Cela ressent trop l'his-
» toire, & n'est point de bon exem-
» ple, ni pour l'un ni pour l'au-
» tre sexe; il vaut mieux prendre
» l'extrêmité oposée, comme on
» fait dans nos Romans; il vaut
» mieux, dis-je, en dépit du
» vrai-semblable, forger des He-
» ros

» ros & des Héroïnes qui ne faſ-
» ſent aucune faute.

Hé, que nos beaux Romans ne ſont-ils en Vers Grecs ou Latins, on les regarderoit comme les oracles de la belle litterature. C'eſt-là qu'on iroit puiſer les caracteres du Héroïſme; on les propoſeroit comme la ſource du grand & du ſublime dans les mœurs, auſſi-bien que dans la maniere de penſer & d'agir; mais ils ont le malheur d'être en françois. Qu'on faſſe bien attention que je dis nos beaux Romans, c'eſt-à-dire, ceux qui paſſent parmi nous pour les modéles de ce genre de litterature. Car pour ces avortons, ſur leſquels le ſeul amour de la nouveauté fait quelquefois jetter les yeux, j'en penſe beaucoup plus mal que les plus auſteres critiques; à peine en a-t-on lû quelques pages qu'on y trouve tous les principes du bâillement. On bâille

donc, on se met ensuite à les parcourir des doigts, on les abandonne enfin aux bras séculiers & prophanes d'une antichambre, & quelquefois même à quelque chose de pis.

CHA-

CHAPITRE II.

L'imperfection de l'hiſtoire doit faire eſtimer les Romans. Les femmes, quoique mobile eſſentiel des grandes affaires, paroiſſent à peine dans l'hiſtoire.

MAis j'ai bien d'autres choſes à dire en faveur des Romans, je prétens qu'on doit les préferer à l'hiſtoire. Voilà, dira-t-on, un terrible Paradoxe; pas tant qu'on le croit, attendez que je me ſois expliqué.

L'hiſtoire ne doit pas être ſeulement un narré fidele des choſes arrivées pour nous ſervir d'inſtruction, elle doit encore découvrir les cauſes & les motifs ſecrets des grands évenemens, les reſſorts & les intrigues que l'on a mis en œuvre pour y réüſſir, *Ciceron* le

dit ; & quand il ne le diroit pas, la choſe ne laiſſeroit pas d'être vraye. Oh, marquez-moi, je vous prie, dans quelle hiſtoire vous trouverez tous ces caracteres : on ne voit par-tout que fauſſetez eſſentielles. Il eſt faux, me dit-on, que les Rois de Babilone puiſſent remonter à un ſiecle ou deux du déluge ; il eſt faux que le Royaume de Sicion ſoit le plus ancien de la Grece ; il eſt faux que l'Egypte ait euë une telle ſuite de Rois ſi grande, ſi nombreuſe, ſi bien ſuivie. Voilà pour les corps entiers d'hiſtoires : je fais grace de beaucoup d'autres, dont il eſt inutile de vous ennuyer ; mais combien de faits particuliers ſont tous les jours convaincus de fauſſetez. Vous croyez qu'il y a eu un Pharamond : point du tout ; le Pere Daniel ne veut pas le reconnoître. Vous vous imaginez que Brunehaut a été une méchante

te femme ; vous vous trompez ? Cordemoi vous en fait un éloge des plus magnifiques. Vous penſez qu'Enée ſoit venu en Italie : fadaiſe que cela, Bochart & d'autres Sçavans prouvent le contraire. Mais au moins, dira-t-on, S. Jacques a été en Eſpagne : Autre impertinence, qui n'eſt plus aujourd'hui que dans la tête de quelque Novice de Capucin Eſpagnol ; car les Peres mêmes ne le croyent pas. Le *Marquis de Mondejar* l'a bien fait voir dans ſes belles & élégantes Diſſertations ſur l'Hiſtoire Eccleſiaſtique. Ne penſez pas que je trie de mon imagination tout le détail de cette penſée ; il y a long-tems qu'un galant homme a raiſonné de même, je veux vous régaler de ce qu'il en dit dans la Préface de ſes Mémoires. C'eſt le fameux *Guillaume du Bellay Langey*, qui vivoit ſous François I. » Les Hiſto-

» riens, dit-il, se plaignent de
» n'avoir assez digne matiere pour
» bien employer leur étude & la-
» beur, lesquels néanmoins eussent
» beaucoup mieux fait & pour eux
» & pour nous de se tenir en re-
» pos & à leur aise, que de semer
» sous le nom d'Histoire un in-
» connu Recuëil de fabuleuses
» Narrations, dont aujourd'hui
» nous avons trop plus que d'His-
» toires. J'ai lû en quelque Chro-
» nique (ce que je crains que l'on
» m'estime avoir songé) d'un Roi
» de France qui en une après-dî-
» née vint de Compiegne courant
» un Cerf jusqu'à Lodun * ce sont
» cent lieuës ou environ. Chacun
» sçait que le tant vertueux Prin-
» ce

* Mais n'en déplaise à Guillaume du Bellay ; je crois qu'il y a erreur dans son calcul, & que la Chronique aura mis de Compiegne à Laon en Latin *Laudunum* & quelquefois *Lodunum*, ce qu'il aura pris pour Loudun, qui en Latin se nomme *Juliodunum*.

» ce & de ſi loüable mémoire,
» Charles Duc d'Orleans, après
» avoir été près de trente ans Pri-
» ſonnier en Angleterre pour le
» Service de la Couronne de Fran-
» ce, à la fin en retourna & mou-
» rut plein d'ans & d'honneur en
» ce Royaume; & toutefois on lit,
» mais c'eſt en plus de vingt divers
» Auteurs, qu'il fût à Paris déca-
» pité pour crime de Leze-Majeſté.
» Le Roi d'Ecoſſe dernier mou-
» rut-il pas en la Bataille qu'il don-
» na contre les Anglois en l'an
» 1514? Si ai-je lû que de celle
» Bataille il retourna en ſes Païs
» victorieux & triomphant. Je me
» déporte, pour éviter prolixité
» de plus, avant nombrer tels
» menſonges, leſquels certes ne
» ſont ſemés, ſinon par la témé-
» rité, indulgence & indiſcrétion
» d'iceux Hiſtoriens & Chroni-
» queurs, qui plus ſouvent écri-
» vent pour choſe ſûre ce que leur

 » aura

» aura dit le premier venu, sans
» faire élection ou choix de la per-
» sonne qui le leur raporte, ou
» bien en disant selon le bruit qui
» aura couru parmi le peuple, au-
» quel à peine peut avoir mot de
» vérité. Dont vient aucunes fois
» que les Liseurs informez du con-
» traire, plus émys (c'est-à-dire
» plus difficilement) croyent aux
» autres bons & anciens Auteurs,
» les estimant avoir écrit de mê-
» me. Et en avient, ainsi que
» très-bien dit en autre cas le Car-
» dinal Bessarion, voyant à Rome
» tant élever & canoniser de Saints
» nouveaux, desquels il avoit con-
» nu & peu aprouvé la vie, en-
» core moins la façon de proceder
» à leur Canonisation : Ces nou-
» veaux Saints, dit-il, me jettent
» grandement en doute & scrupule
» de ce qu'on dit des anciens; &
» au mien vouloir, que tels Au-
» teurs & Chroniqueurs se repo-
» sassent,

» ſaſſent, ou qu'à leurs Livres ils » impoſaſſent noms convenables » au contenu ». Et M. du Bellay n'a pas été lui-même exemt de reproche, puiſque dans toute ſon Hiſtoire on ne trouve pas même le nom de Madame d'Eſtampes Maîtreſſe de François I. dont les intrigues ont donné un ſi grand branle aux affaires de ſon tems.

On a beau blâmer le Roman, je n'y trouve pas tous ces inconveniens. Rien ne m'y jette dans l'erreur; & ſi je ſuis ſéduit, c'eſt à mon avantage. En commençant à le lire, je ſçai que tout en eſt faux; on me le dit, & je me le perſuade : tant mieux s'il y a du vrai; c'eſt autant de profit dès qu'on me le fera connoître. Au-lieu qu'il y a toujours à perdre pour moi dans la lecture de l'Hiſtoire, dès qu'un fait vient à ſe trouver faux. Je ſuis au deſeſpoir d'être la dupe d'un homme qui

veut que je l'en croye sur sa parole, parce qu'il me parle d'un ton grave & magistral. Mais quand je prens *la Clelie*, je me dis à moi-même, entrons dans le Païs des réveries & des fables, égayons notre esprit, réjoüissons notre imagination; mais en même-tems prenons des mœurs & de la politesse, voyons comme il faut éviter les piéges qui me seront tendus: Examinons aussi de quelle maniere on peut se mettre en bonne posture auprès des Dames; c'est ce qu'il y a de plus essentiel dans la vie, & nous le trouverons ici. On m'assure cependant qu'il y a bien du vrai dans ce Livre. Tenez, me dit-on, voilà le portrait de *Pelisson*; voilà celui de l'infortuné M. *Fouquet*; cet autre vous peint Madame *Scarron*, qui a depuis été la celebre Madame de Maintenon; c'est ici une avanture très-réelle arrivée à Madame *de Montausier*; enfin

enfin vous allez trouver dans ce Livre toute la vieille Cour. Cela me fait un double plaisir ; je crois n'y trouver que du fabuleux & j'y trouve du vrai. C'est un bien qui ne me coûte rien, en ce cas je suis ravi d'être trompé. Voilà donc le premier avantage du Roman sur l'Histoire. *Je n'y suis pas trompé, ou je ne le suis qu'à mon profit.*

Il faut que tout cela soit bien vrai, puisqu'un grand & grave Auteur, c'est le Pere *le Long* de l'Oratoire, n'a point hesité de mettre dans sa Liste des Historiens de France la Clelie, le Pharamond, le Polexandre & maints autres Romans qui ne les valent pas. Cependant il étoit exact & scrupuleux, & ne donnoit pas aisément dans la bagatelle.

Un autre avantage bien plus réel vient des *incertitudes* qui se rencontrent *dans les circonstances des faits mêmes qui sont vrais.* Qu'on

lise

lise deux Historiens contemporains sur un même point d'Histoire, vous les trouvez tous deux si oposés sur les circonstances, qu'insensiblement ils vous font douter du fait en lui-même. Ainsi que je lise la Bataille de Pavie dans *du Bellay* & dans *Guicciardin*; celles de Cerisoles dans *Montluc*, *Adriani* & *Sleydan*, je vois bien qui est le victorieux; mais je ne puis démêler comment toute l'action s'est passée: & comme j'aime à penetrer plus avant que l'écorce, de dépit de n'en pouvoir venir à bout, je jette-là tous les Livres d'histoires & je prens le Roman *d'Hippolite* ou *du Comte de Clare* comme des Livres aimables, capables de m'amuser innocenment, & qui ne prétendent pas me tromper. Je sçai que tout est faux dans les avantures qu'ils me racontent, mais on me les donne pour telles; & cependant tout y est si vrai-sem-

blable,

blable, que je voudrois que tout en fut vrai, tant je trouve de naïveté dans leurs caracteres. Ils n'ont pas encore reçu de démenti comme la plûpart de Meſſieurs les Hiſtoriens, & je m'embaraſſe peu s'ils en reçoivent ; je m'imagine que dans cinquante ans ou environ, l'on penſera la même choſe de nos dernieres guerres. Mais comment, dira-t-on, s'eſt levé le Siege de Turin, les François étoient ſix contre un ? Comment n'a-t-on pas ſecouru Lille en 1708 ? Comment s'eſt fait en même-tems le paſſage de l'Eſcaut ? Ne croyez pas que le Prince Eugene ouvre ſon porte-feüille pour vous découvrir le ſecret de ces évenemens, il s'en gardera bien. Il ne dira point qu'il ſçavoit toutes les réſolutions qui ſe prenoient dans nos Conſeils, tantôt par des Emiſſaires ſecrets, mais toujours ſûrs ; tantôt par le Comte de Trantmanſdorf,

manſdorf, à qui on avoit ſoin de les faire exactement tenir en Suiſſe par la voye d'un Banquier de Lyon. Il ne marquera pas que ſi Turin n'a pas été pris, ce n'eſt pas la faute de nos Soldats qui ne demandoient pas mieux. Je parie qu'il oubliera dans ſes Memoires ce ſage conſeil du grand Prince de Conti, ce Heros de nos jours; mais peut-être un peu trop Heros pour être goûté de tout le monde. Ce Prince marquoit donc qu'il faloit raſer nos retranchemens devant Turin, & aller droit aux Ennemis. Il ne dira pas que c'étoit auſſi le ſentiment d'un grand Prince *, l'intrepidité même dans l'action.

* M. le Duc d'Orleans, qui depuis a été Régent du Royaume. Le feu Roy Louïs XIV. fut ſi content de la ſage conduite de ce Prince dans l'affaire de Turin, qu'il ne pût s'empêcher de lui en écrire une très-longue Lettre toute de ſa main, où il lui faiſoit connoître toute la ſatisfaction qu'il avoit de ſa conduite. Cette Lettre, qui a été vuë de pluſieurs perſonnes, paſſe pour

l'action : il étoit à la tête de notre armée ; mais il voulut bien sacrifier une gloire presente à l'obéissance qu'il avoit pour les ordres du Roy son Souverain, son oncle & son beau-pere. Vous imaginez-vous que le *Prince Eugene* laisse entrevoir un jour dans son Histoire, que quand il eût formé le Siége de Lille il étoit sûr ; mais de ces sortes de certitudes, qui ne laissent rien à douter qu'on étoit résolu de laisser prendre cette importante Place ; qu'il sçavoit même les duretés que s'attirerent les Generaux qui pressoient le secours & qui se faisoient fort de la réussite ; qu'il étoit bien informé qu'on avoit éloigné nos Troupes de l'Escaut pour laisser benignement passer trois grands Convois venans de Bruxelles, sans le secours desquels

un de ces morceaux uniques & l'un de ces chefs-d'œuvres qui font honneur à ces deux grands Princes.

quels il faloit que les Alliés demandaſſent la paix à deux genoux; que le paſſage de l'Eſcaut pour aller délivrer Bruxelles aſſiegée, étoit une démarche concertée, dont M. *de Soutternon* ne laiſſa point d'être quelque-tems la victime. Tous ces faits ſe diſent à l'oreille dans le tems, & perſonne n'oſe les écrire, les uns pour ne pas diminuer leur gloire, les autres par un faux reſpect de nation. Cependant il faut rendre juſtice au Prince Eugene, il eut alors trop de candeur pour être la dupe de toute cette gloire, dont on le couvroit à nos propres dépens. Je vous dirai que jamais Conquerant ne s'en fit moins accroire dans une ſi belle occaſion.

Marot Epigr. *Et j'y étois, j'en ſçai bien mieux le compte.*

Juſques-là je le regardois à peu près comme une ſorte d'Annibal; mais

mais alors il faut l'avoüer, je ne pus m'empêcher de le mettre pour quelques momens à côté de Scipion. Les Magiſtrats de cette belle Ville avides de donner bourgeoiſement de fades loüanges au Prince victorieux, l'en alloient accabler, lorſqu'il eut l'adreſſe d'eſquiver le coup en leur diſant d'une façon très-ſimple, que l'*Armée de France & la ſienne avoient joüé à qui feroient plus de fautes, que les François en avoient fait une plus que lui.* Auſſi appella-t-on burleſquement cette Campagne, la Campagne *des Pourquoi* : Mais pourquoi a-t-on fait ceci ? Pourquoi n'a-t-on pas fait cela, & tels autres diſcours qui viennent naturellement à la bouche de ceux qui n'ont aucune connoiſſance des Miſteres ſecrets du Cabinet. Il ne fut pas moins réſervé deux ans après lorſqu'ayant paſſé legerement la Scarpe le jour même

même de Pâques, il reçut les complimens de ſes Officiers, dont un s'haſardât de lui dire galamment : *Mais, Monſeigneur, je compte que dans peu nous ſerons à Bayone ? Oüi, Monſieur, lui dit ce Prince, il n'y a ſeulement qu'à demander un Paſſeport pour aller & un pour revenir.* Ces paroles que j'ai oüi moi-même, ſont oubliées par ceux de qui elles coulent comme de ſource, & ſont ſuivies de près par un homme comme moi, qui a une terrible prévention contre ce qui s'apelle Heros ; car je les veux Heros par tous les bouts, je ne leur pardonne rien. Croyez que tous ces petits morceaux qui ſont le régal d'un Lecteur judicieux & le ragoût d'une Hiſtoire exacte, manqueront à celle de notre ſiecle. Voilà ce que devoit recueillir le Poëte Rouſſeau, au lieu de s'amuſer avec Bonneval le Turc, à diſtiler des couplets ſatiriques contre

contre M. le Prince Eugene, pour le récompenſer de deux mille florins de penſion annuelle que lui donnoit alors ce Prince. Il étoit en un Païs, & avec des perſonnes qui pouvoient lui en aprendre des choſes plus circonſtanciées. Un ouvrage vrai & détaillé en ce genre, auroit fait plus de plaiſir que ce grand vilain Livre d'Oraiſons Funebres de nos deſaſtres, commencé par le laborieux M. *Dumont*, & continué par M. *Rouſſet* ſous le Titre de *Conquêtes de M. le Prince Eugene.* Livre ennuyeux, très-propre néanmoins pour un Païs où il faut loüer juſqu'aux fautes des Miniſtres, ſi l'on veut y être bien reçu; & ce même défaut fera quelque jour enrager un honnête homme qui me reſſemblera.

Je ne puis diſconvenir cependant qu'un Auteur moderne qui a ſuivi quelquefois ce Prince, n'ait peint

peint ce grand Prince aſſez naturellement : " Je m'imagine bien
» qu'un jour l'Hiſtoire parlera de
» M. le Prince Eugene de Savoye,
» comme d'un grand homme &
» d'un grand Capitaine : en quoi
« elle ne fera que ſon devoir (ce
» ſont les paroles de cet Ecrivain.)
» Mais rarement y trouvera-t-on
» le fond de ſon caractere ? Ce
» n'eſt que dans une vie particu-
» liere, qu'on fera remarquer que
» ſi le premier coup d'œil ne lui
» eſt pas favorable, que s'il n'a
» point du beau, en récompenſe
» il a du ſolide. Il eſt revêtu d'une
» ſorte de probité ferme, dure &
» & peu accoſtable, ſans néan-
» moins qu'on l'accuſe de fierté.
» Le grand qui eſt en lui eſt plus
» extraordinaire que ſublime :
» c'eſt un moule tout particulier
» dans lequel il a été jetté. Ainſi
» ſa prudence militaire, qui naît
» ſouvent du haſard, ou des con-
» jonctures,

„ jonctures, n'eſt pas auſſi ré-
„ flechie que celle d'un Turenne;
„ ſa témérité guerriere n'eſt pas
„ celle d'un Condé : elle eſt plus
„ périlleuſe & moins concertée.
„ Sa ſupériorité ſur le Muzulman,
„ eſt au point que le juſte-au-corps
„ du Prince Eugene, au milieu
„ d'une troupe de Chrétiens, eſt
„ capable de mettre en déroute
„ la plus belle armée de Turcs.
„ Il n'en eſt pas tout-à-fait de
„ même de nous autres incircon-
„ cis ; nous l'avons ſouvent battu,
„ & il nous en a bien payé : mais
„ jamais nous ne l'avons démon-
„ té en Italie, où nous étions
„ ſupérieurs. Il s'eſt toujours trou-
„ vé ſur ſes pieds, après une Ba-
„ taille perduë, & nous en a en-
„ fin chaſſés ; c'eſt ce qu'il y a
„ de plus glorieux pour lui : *Nun-*
„ *quam inferior plerumque etiam*
„ *victor extitit.* (Juſtin Lib. xxv.)
„ Intrépide & plein de reſſource
„ dans

„ dans l'action : il n'eſt pas moins
„ tranquile quand il a été battu,
„ que quand il a battu les autres ;
„ il ne ſe hauſſe, ni ne ſe baiſſe
„ pour bonne ou mauvaiſe for-
„ tune.

Peliſſon Epigram.

„ *Et pourquoi tant de façons,*
„ *Bonne fortune ou diſgrace,*
„ *Elle paſſe & nous paſſons.*

„ Ce pouroit bien être ſon mot.
„ Après la Paix de 1714. il s'eſt
„ vû à la veille d'être réduit com-
„ me Annibal à la ſimple condi-
„ tion d'un très-ſimple particu-
„ lier, avec dix mille livres de
„ rente ; il étoit tout auſſi con-
„ tent, honneur à part, que de
„ l'éclat brillant où il a depuis été.
„ Cet illuſtre Carthaginois eſti-
„ moit & haïſſoit le Romain, &
„ M. le Prince Eugene mépriſe
„ un peu trop le François ; cepen-
„ dant il ne tient pas moins de
„ Scipion que d'Annibal. „ *Mé-*
thode

thode pour étudier l'Hiſtoire. chap. 47. ſur la fin.

Ne croyez pas que le Roman me prive de ces détails, toujours inſtructifs pour ceux qui ne veulent pas laiſſer échaper la moindre circonſtance intereſſante d'un point d'Hiſtoire, ou de quelque choſe d'aprochant. Rien n'y eſt équivoque, rien n'y eſt douteux: on m'y dévelope les motifs & les mouvemens ſecrets d'une intrigue; tout ſe preſente à moi, juſqu'aux lettres les plus particulieres, juſqu'à ces ſentimens intérieurs, qui dans les affaires ordinaires, ne paroiſſent jamais aux yeux du public.

Les caracteres mêmes ſi équivoques dans l'Hiſtoire ne le ſont point dans le Roman. Je demande à *Camden* ſi Elizabeth eſt morte pucelle, ſi elle étoit auſſi ſincere qu'elle vouloit le paroître; il me l'aſſure, & je plains cette pauvre

Princesse d'avoir si peu joüi des biens de la vie. J'interroge *Leti*, il en doute & en donne une bonne raison. » Elle étoit Reine, elle » étoit belle, jeune & pleine d'es- » prit ; elle aimoit la pompe des » habits, les divertissemens, les » bals, les plaisirs ; mais sur tout » elle vouloit avoir pour Favoris » les gens les mieux faits du Ro- » yaume. » Et je soupçonne qu'il dit vrai, aussi-bien que quand il prétend que c'étoit une vraie Comédienne, & que toute sa vie n'a été qu'une Comédie, chose même qu'il répete un peu trop souvent, il suffisoit de le dire une bonne fois ou deux tout au plus. Un autre Ecrivain vient à la traverse, & veut décider le Fait par une raison d'Anatomie ; *Vulvam*, dit-il, *non habebat* ; ainsi elle étoit pucelle de fait, si elle ne l'étoit pas d'inclination. Marie Stuard a-t-elle été aussi méchante qu'on l'a pré-

Leti. Hist. d'Elizabet. Tom. 2.

prétendu : *Buchanan* le dit, & *Camden* le nie : Tout cela m'inquiéte, je n'aime point ces embaras, je voudrois que l'Hiſtoire me dévelopa mieux la vérité. Mais cela n'eſt pas poſſible, dit-on, ce ſont des hommes qui écrivent ; & en écrivant, ils ſe livrent à toutes les paſſions humaines. J'en ſuis fâché ; mais je ne vois pas toutes ces incertitudes dans le Roman.

Oriane n'eſt pucelle dans Amadis, qu'autant qu'une honnête femme la doit être, pour ne paſſer pas pour ridicule auprès de ſon Amant. Quand on laiſſe quelqu'incertitude dans le Roman, c'eſt pour ménager au Lecteur un plaiſir plus ſenſible, par un dénoüement qui eſt toujours accompagné d'une agréable ſurpriſe. On fait bien plus, car on m'épargne toutes les difficultés de la Chronologie & de la Geographie, lorſqu'on me dit : *Il y avoit une*

fois un Roi & une Reine dans un Royaume fort éloigné d'ici, mais dont j'ai oublié le nom ; ou bien quand on commence ainsi : *Nous étions dans la plus belle saison de l'année.* Cela convient à ce tems-ci, comme cela convenoit au Régne d'Henry IV. Ce n'est pas peu que d'épargner tous ces embaras ; & cependant de donner à coup sûr des instructions toujours utiles, non-seulement pour les mœurs, mais encore pour la conduite de la vie.

Je passe bien d'autres observations aussi essentielles, qui regardent le Pyrrhonisme Historique ; ce peu d'accord d'un Historien avec lui-même, ces Prodiges répugnans non-seulement au vraisemblable, mais même à la nature, & qu'on nous donne cependant pour vrais dans la plûpart des Auteurs. Ce seroit mettre l'Histoire sur la scellette, & je se-

rois

rois fâché de lui intenter un Procès criminel.

Mais cela me fait ſouvenir d'une imagination très-ſinguliere qui avoit paſſé par l'eſprit d'un Savant. C'étoit le Sr Pierre Pelhetre Laïc qui eſt mort en Bibliotéquaire du grand Couvent des Cordeliers de Paris. Je l'ai connu dans ma jeuneſſe, je ſuis bien aiſe de la mettre ici, & je ſouhaiterois même que cela ſe pût exécuter. Ce Savant avoit extrêmement lû, peut-être plus que ne doit faire un galant homme ; car il faut en cela, comme en toute autre choſe, une ſage & loüable modération, & ſe donner au moins le tems de réflechir. Il avoit remarqué dans le cours de ſes lectures tous les miracles apocryphes, les viſions extraordinaires, les révélations bizarres, les fantaiſies ſpirituelles, les pieuſes turlupinades, enfin les Dévotes turpitudes qu'il avoit trouvées

dans notre Histoire, sur tout dans celle de l'Eglise ; car c'est le caractere de ceux qu'on y voit figurer de s'y distinguer par ce qu'il y a de plus heteroclite. Et de tout cela il en vouloit faire deux beaux ouvrages ; l'un étoit une Histoire suivie depuis les Apôtres jusqu'à ces derniers tems, il prétendoit & je le croirois volontiers, qu'elle seroit plus instructive & plus amusante que tous ces grands Volumes d'Histoire Ecclésiastique de Baronius, de Sponde, de Bzovius & de Raynaldi, Auteurs souvent très-ennuyeux, disoit-il, parce qu'ils ne sont pas diversifiés par ces Episodes spirituelles, qui ne laissent pas de réjoüir pieusement l'imagination : l'autre Livre étoit une Théologie Dogmatique, prouvée par ces sortes de faits apocryphes. Un pareil ouvrage seroit admiré, il seroit même adoré par les ignares Dévots ; rien ne leur convien-

droit

droit mieux, & je ſuis ſûr que par reſpect ils le crioient toujours à genoux : Pour ce deſſein il avoit pris des peines immenſes. Tous les Livres des Moines Eſpagnols & Italiens lui avoient paſſé par les mains. Il avoit foüillé juſques dans les recoins les plus cachez des Annales des Freres Mineurs, des Capucins & des autres ; celles des Carmes & des Dominicains lui étoient connuës. Il avoit tout remarqué dans les ouvrages de *Lezana*, de *Cartagena*, de *Ceſarius*, d'*Heiſterbach*, de *Pelbarty*, de *Themeſvart* ; je ne ſçai comment j'ai retenu tous ces noms. Les Saintes à ſavoureuſer & extaſer ; les Saints privilégiés, qui dès ce monde ont vû continuellement Dieu & leurs Anges Gardiens, tout cela faiſoit ſes délices. Vous ne ſçauriez vous imaginer combien il me fut obligé de lui avoir indiqué qu'on trouvoit dans un

Livre de *Leon Allatius*, la Vie & l'Histoire de l'Arbre dont on s'étoit servi pour faire la Croix sur laquelle fut attaché le Sauveur du monde ; j'en dirai peut-être quelque chose ailleurs. Et comme j'ai toujours eu un peu de goût pour le Roman, même le plus Dévot, je lui prêtai un Livre Espagnol, qui contient tous les Miracles qui ont été faits en faveur du *Rosaire*. Il avoit là-dessus des Recuëils admirables, aussi-bien que sur le *Scapulaire* & la *Portiuncule*, pour lesquels, selon les Carmes & les Cordeliers, il s'est fait, disoit-il, incomparablement plus de choses extraordinaires, que pour l'Incarnation du Verbe Eternel. Il auroit été jusqu'en Italie pour y voir ce galant homme, dont la Bibliotéque, qui étoit assez nombreuse, ne contenoit que des ouvrages en faveur de l'Immaculée Conception : Hé ! que n'avons-nous ce brave

brave Livre ? Ce ſeroit pour moi la Perle des Romans, & pour quelqu'autre la Perle des Théologiens.

Voilà une grande digreſſion : retournons néanmoins d'où nous ſommes partis. On ne ſçauroit donc deſavoüer que l'Hiſtoire ne livre de terribles aſſauts aux bonnes mœurs, lorſqu'on y voit des Tirans mourir tranquilement dans leurs lits ; des Rois vertueux porter leurs têtes ſur un échafaut, ou périr comme devroit faire un mauvais Prince ; un Caligula & bien d'autres gens de même étoffe faire impunément leur plaiſir d'un inceſte : les obſcenités, les impuretés mêmes les plus affreuſes paroître en triomphe juſques dans l'Hiſtoire de nos derniers Régnes, comme on voit en *Daubigné* & *Dupleix*. Quelle inſtruction peut-on tirer de tant de turpitudes ? Il eſt vrai que pour cou-

vrir tout ce bel étalage de Princes, qui se deshonorent de tout sens, & de Princesses qui se livrent joyeusement à la discrétion d'une douzaine de galans qui ne s'y épargnent pas ; on dit que l'Histoire est le Portrait de la misere humaine. C'est le mal que j'y trouve ; au lieu que dans le Roman le Prince vicieux, où le Roi Tiran périt toujours comme son crime le demande. Et quand vous lisez *le Portrait des foiblesses humaines & les desordres de l'amour* dans *Mᵉ de Ville-Dieu*, avec quelle sagesse n'êtes-vous pas conduit dans ces secrets détours connus seulement de la plus ardente passion ; & quel dégoût cependant n'y inspire-t-on pas pour les excès blamables ? On écarte tout ce qui n'est pas mesuré ; tout ce qui n'est point dans les régles de la bien-séance n'ose y paroître ; & s'il veut s'y presenter, on a soin d'abord de lui en refu-

refuſer l'entrée, de peur de le faire deſirer même en le blâmant avec trop de détail. Ainſi laiſſons à l'Hiſtoire ce Titre glorieux d'être le Portrait de la miſere humaine ; & reconnoiſſons au contraire que le Roman eſt le Tableau de la ſageſſe humaine ; c'eſt-à-dire, de cette ſage politeſſe, de cette urbanité ſi eſtimable, de cet amour, d'une douce & tranquile ſociété ; je dirai même de cette tendre paſſion, les délices des cœurs les plus nobles & les mieux placés.

Je continue, & je vai communiquer la réflexion favorite qui m'oblige à préferer le Roman à l'Hiſtoire. On ne ſçauroit diſconvenir que le Sexe ne faſſe plus de la moitié du monde raiſonnable, & qu'il ne ſoit la portion la plus eſſentielle de toutes les Cours : Mais j'oſe encore aſſurer qu'il a ſouvent dans les grandes affaires

plus de part que les Ministres mêmes.

Ignore-t-on l'ascendant qu'une Reine habile prend ordinairement & sur le Roi son mari & sur le Roi son fils ; ou même ce que peut une femme de Ministre, quand elle est intelligente & qu'elle sçait arranger sa conduite ? Peut-on lire sans étonnement cet endroit de S. Evremont fondé sur l'Histoire. « En quelle Cour * les » femmes n'ont-elles pas eu du crédit, & en quelles intrigues ne » sont-elles pas entrées ? Que n'a » point fait la Princesse d'Eboli » sous Philippe II. tout prudent » & tout politique qu'il étoit ? » Les Dames n'ont-elles pas retiré Henry le Grand d'une guerre » avantageusement commencée ; » & ne lui en faisoient-elles pas » entreprendre une incertaine & » périlleuse lorsqu'il fut tué, Madame de Chevreuse a remué

* S. Evremont, Discours sur les Historiens François.

« cent

» cent machines dedans & dehors le
» Royaume ? Et que n'a point fait
» la Comteſſe de Carlille, n'ani-
» moit-elle pas du fond de White-
» Halle toutes les factions de Weſt-
» munſter.

On a beau déclamer contr'elles, les traiter de cruelles & d'ambitieuſes, les regarder comme la cauſe des plus grands deſordres, il faut toujours y revenir, elles gouvernent malgré cela preſque toutes les Cours. Je doute même qu'il y en ait aucune exemte de leur empire. Auſſi le Courtiſan ſage & ruſé ſe garde bien d'en avoir quelqu'une pour ennemie, ni même de parler contre le Sexe en général. Malheur à ceux qui les regardent comme un Sexe foible & infirme : celle qui ne ſe ſent pas toute la vigueur qui lui eſt néceſſaire, ſe fait apuyer par d'autres. Dans les interêts communs elles ſçavent ſe ſoutenir mutuelle-

ment ;

ment ; & quand la force leur manque, elles n'épargnent aucune ruse de guerre pour se rendre maîtresses du terrain qu'elles veulent occuper ; rien ne leur échape : elles suivent un projet mieux & plus sûrement, que ce Sexe fort & vigoureux, qu'elles font néanmoins si souvent donner dans des piéges de Novices. L'homme du monde abandonne ces déclamations aux Moines, obligés pour sauver les aparences, de parler en public contre un Sexe, qu'ils n'estiment que trop dans le particulier. C'est à faire à des gens de College, qui ne connoissent qu'une sorte de bas peuple, ou des femmes peu moriginées à les décrier : Mais tout homme qui sçait vivre, ne manquera jamais au respect qui leur est dû, ni à les prévenir par ces insinuantes politesses, qui attirent toujours l'estime & quelquefois l'amitié de celles à qui

qui on a ſoin de les faire.

Toutes femmes ſers & honnoure *
A eux aider paine & laboure.
Et ſe tu oyes nul médiſant,
Qui les femmes ſoit dépriſant.
Blâme-le & fais qu'il ſe taiſe,
Fais ſe tu peux choſe qui plaiſe
Aux Dames & aux Damoiſelles.

* Roman de la Roſe, page 60.

C'eſt ce qu'a dit il y a long-tems un de nos plus anciens Poëtes, qu'on accuſe cependant de ne pas trop favoriſer le Sexe.

Avec quelle ſage diſcrétion, avec quelle vigueur même, lorſqu'il a été néceſſaire, ſe ſont gouvernées celles qui ont eu le maniement des affaires? On a beau dire nous avons pour elles une ſorte de déférence qui nous empêche d'agir ouvertement contre leurs ordres, quand nous les voyons revêtuës de la ſuprême autorité. Nous avons dans nos Hiſtoires tant d'exemples de leur ſage adminiſtration, que ceux-là doivent prévaloir ſur

le

le peu qui s'en trouve dont le gouvernement a été mauvais ; & j'ai remarqué que dans les Etats où les femmes ſuccedent, le Royaume eſt moins en quenoüille entre leurs mains qu'entre celles des Rois. Leur commandement y eſt plus gracieux, il y eſt plus ſûr ; & dans ce qu'elles ignorent, ne vous imaginez-pas qu'elles conſultent des femmes, elles choiſiſſent en hommes tout ce qu'il y a de plus experimenté & de plus ſolide, & l'on ne peut s'empêcher de les regretter après leur mort ; elles ſervent de modele à qui veut bien gouverner. Quel chagrin, me diſois-je une fois à ce ſujet, qu'on nous ait privé de cette jolie, de cette agréable Hiſtoire de la Papeſſe Jeanne. Je connois des gens qui ne ſçauroient s'en conſoler ; il y en a même quelques-uns parmi nous autres Catholiques, qui n'en ſont pas encore

encore desabusés : ce sont néanmoins des gens sages, des gens de réflexions qui trouvent dans cette Episode une copieuse moisson de pensées morales & de pensées même des plus chrétiennes. C'est pour eux une preuve sensible de la protection de Dieu sur son Eglise. Voyez, disent-ils, comment cette barque est divinement conduite ; la foiblesse, les déréglemens, les absences même du Pilote visible n'y font aucun tort ; la bonté divine ne fait acception ni de personnes, ni de sexe. Est-ce Pape ou Papesse, peu lui importe ? Celui qui conduit les Papes, peut bien conduire une Papesse : & là-dessus ils vous apliquent cette belle & sentencieuse réflexion de Boccace ; Que puisque la foi chrétienne augmente tous les jours, malgré les efforts que font les hommes pour la détruire, & malgré les déréglemens des

Boccace nouvelle 2. sur la fin.

des Chefs & des Paſteurs, il eſt évident qu'elle eſt ſoutenuë par une puiſſance divine. Ils vont plus avant, ils en tirent encore des maximes de politique pour le gouvernement, & diſent qu'il ſeroit bon que de tems en tems on mit quelque Papeſſe ſur le Siege de Rome. Examinez, continuent ces braves gens, examinez-bien ce qu'on dit de cette bonne Papeſſe, elle étoit ſçavante, elle étoit lettrée, elle n'avoit point à ſa ſuite de Donna Olimpia, ni de ſemblable Gibier : Et où ſont les Papes qui lui reſſemblent ? elle ne s'occupoit point comme le grand Pape Urbain VIII. à faire des bouquets pour les envoyer aux jolies femmes de Rome ? Et croyez que ſous elle le Saint Siege n'étoit pas en quenoüille ; elle avançoit les gens de mérite, elle ne cherchoit point à enrichir ſa famille ; elle étoit exacte ſur la

Diſci-

Discipline, & ne consultoit que d'habiles Cardinaux ; & quand quelques-uns lui auroient servi à deux mains, qu'importe l'Eglise ne s'en trouvoit pas plus mal. Elle ne fut pas reprise de despotisme universel comme Gregoire VII. de magie comme Paul II. du péché de non-conformité comme Boniface VIII. de fureur comme Jules II. Jamais elle ne fut accusée d'héréſie comme Liberius, pas même d'erreur comme Jean XXII. au contraire le Secretaire d'un Pape dit de cette Papesse :

Encore te peut être montrée,
Mainte Preface que dicta,
Bien & saintement accoustrée,
Où en la Foy point n'hésita.

Martin Franc en son Champion des Dames.

Je sçai bien que ce n'étoit pas une fille sage, mais en récompense c'étoit un bon Pape ; il nous en faudroit encore quelques-uns

uns de cette trempe. Aussi les Huguenots, si envenimez contre nous autres Catholiques, se gardent bien aujourd'hui de nous en faire un crime ; loin de cela ils commencent à nous en loüer presque ; sans doute, parce que nous ne paroissons plus sensibles à ce reproche comme nos ancêtres de cent ou cent cinquante ans. Ils se seroient imaginés que tout auroit été perdu, s'ils avoient avoüé que nous ayons eu un bon Pape dans une mauvaise fille. Lisez ce qu'en dit le Petulant *M. Jurieu*. On ne l'accusera pas de nous être favorable au moins de son gré. « Je ne trouve pas, dit-il, » que nous soyons fort intéressez à » prouver la vérité de cette Hist» toire de la Papesse Jeanne. Quand » le Siege des Papes auroit souf» fert cette surprise, qu'on y au» roit établi une femme, pen» sant y mettre un homme, & » que

Pierre Jurieu Apologie pour la Réformat. Tom. 2.

» que cette femme ſeroit enſuite
» accouchée dans une Proceſſion
» ſolemnelle, comme l'on dit,
» cela ne formeroit pas à mon ſens
» un grand préjugé. Et l'avantage
» que nous en tirerions (il parle
» en Huguenot & pour les Hu-
» guenots) ne vaut pas la peine
» que nous ſoutenions un grand
» Procès là-deſſus. Je trouve mê-
» me que de la maniere que cette
» Hiſtoire eſt raportée, elle fait
» au Siege Romain plus d'honneur
» qu'il n'en mérite. On dit que cette
» Papeſſe avoit fort bien étudié,
» qu'elle étoit ſçavante, habile,
» éloquente, que ſes beaux dons
» la firent admirer à Rome, &
» qu'elle fut éluë d'un commun
» conſentement, quoiqu'elle parut
» comme un jeune étranger in-
» connu ſans ami & ſans autre
» apui que ſon mérite. Je dis que
» c'eſt faire beaucoup d'honneur
» au Siege Romain, que de ſupoſer

qu'un

» qu'un jeune homme inconnu y
» fut avancé uniquement à cauſe
» de ſon merite ; car on ſçait que
» de tout tems il n'y a eu que la
» brigue qui ait fait obtenir cette
» dignité.

Pour moi je ſerois d'avis que nous autres Catholiques ſoutinſſions maintenant qu'il y a eu une Papeſſe, puiſque cela nous fait tant d'honneur. Je ſuis perſuadé que les Huguenots, pour nous mortifier, s'empreſſeroient à prouver, comme l'ont déja fait quelques-uns, que c'eſt une pure fable, ce ne laiſſeroit pas que d'être une controverſe ſinguliere entr'eux & nous. Mais je doute que cela ſe faſſe ; les Bigots s'y oppoſeront toujours ; ne ſeroit-ce que pour faire enrager les honnêtes gens, qui ſont & ſeront toujours leurs ennemis.

Puiſque je ſuis en train de dire mes penſées, qu'il me ſoit permis

mis d'en ajouter encore une. Je voudrois qu'on me laiſſât le maître de former un nouveau Gouvernement, je voudrois qu'on me prit pour Légiſlateur d'un nouveau peuple ; jamais l'autorité Royale ne ſeroit qu'entre les mains des femmes. Leurs maris ſeroient leurs premiers Sujets, cela eſt juſte, mais rien plus. Croyez que l'établiſſement de cette Loi ne feroit rien perdre aux hommes ſages, ils ſeroient bien plus ſouvent conſultés ; & ſi le Sceptre alloit de femelle en femelle, on éviteroit un grand inconvénient qui arrive en certains cas douteux. Alors le ventre ſeul annobliroit ; il n'y auroit plus d'équivoques, comme Alexandre s'imaginoit qu'il y en avoit à ſon égard, puiſque lui-même prétendoit n'être pas fils de Philippe. Il ne pouvoit pas nier au moins qu'il ne le fut d'Olympias.

Tout

Tout ce que j'ai dit des femmes ne regarde que le cours ordinaire des affaires. Mais dans quelles révolutions, dans quelles conſpirations, lorſqu'il y en a, ne ſont-elles point impliquées ? Elles y ſont ſi eſſentielles, que ſouvent elles en ſont l'ame & le mobile. Impénétrables dans les ſecrets où elles ſont perſonnellement intereſſées, ne penſez pas que rien ſe divulgue par leur imprudence ; & cette dextérité pour les intrigues, cette manœuvre délicate, compoſée, artificieuſe, ſi néceſſaire dans les affaires ſecrettes, les y fait conduire avec plus d'adreſſe que les hommes, qui vont quelquefois avec un peu trop de précipitation. Deux des plus belles conjurations que l'on ait vû dans ces derniers ſiecles, ſont celles des Fieſques contre la République de Gennes en 1547. & celles des Eſpagnols contre la Ré-

pu-

publique de Veniſe en 1618. On n'y avoit pas employé des femmes, auſſi ont-elles échoüé toutes deux. Voyez au contraire comment elles ſe ſont conduites en d'autres grandes affaires. La ligue veut faire aſſaſſiner Henry III. Madame de Montpenſier ſœur des Guiſes s'en mêle, & y réüſſit par le moïen d'un petit Moine qu'elle ſçût attirer par ces agréables Préliminaires, dont les Moines ont été de tout tems fort friands ; mais cependant avec eſperance de plus. Les Eſpagnols ſe veulent défaire de Henry IV. qui leur nuiſoit beaucoup. Le vieux Duc d'Eſpernon n'auroit pû ſeul y réüſſir : il y mêle la Ducheſſe de Verneüil Maîtreſſe diſgraciée de Henry IV. elle en vint à bout malgré les avis qui en furent donnés plus d'une fois à ce Prince.

Il n'y a pas long-tems que l'on a renouvellé le dénouëment de

ce terrible événement : « L'Hiſ-
» toire de la mort de Henry IV.
» dit un Auteur moderne, eſt une
» intrigue qu'on n'avoit pas voulu
» développer. On s'eſt imaginé que
» c'étoit le coup d'un inſenſé qui
» avoit perdu l'eſprit ; on ſe trom-
» pe : ce fut une affaire de Parti
» projettée & méditée à Naples
» en 1608. & malheureuſement
» exécutée en France en 1610.
» Un reſte de la Ligue y entra :
» les fugitifs François le conçû-
» rent avec le Pere Alagona Je-
» ſuite oncle du Duc de Lerme,
» & le propoſerent à Naples en
« 1608. au Capitaine la Garde.
» Il y connut alors Ravaillac qui
» revint en France pour cet horri-
» ble exécution : ce dernier avoit
» ſervi dans la Compagnie d'Or-
» donnance du Duc d'Eſpernon,
» qui eut toujours avec Henry IV.
» ſon Maître cette fierté mal en-
» tenduë, que ſa faveur ſous Hen-
» ry

» ry III. lui avoit inſpirée. Ra-
» vaillac étoit ſouvent chez lui
» après ſon retour de Naples, &
» & il géroit alors les affaires de
» Madame de Verneüil Maîtreſſe
» diſgraciée d'Henry IV. Elle
» avoit déja trempé avec le Com-
» te d'Auvergne ſon frere & le
» Marquis d'Antragues ſon pere
» dans quelques mouvemens con-
» tre ce Prince. D'Eſpernon & Ma-
» dame de Verneüil ſe donnerent
» des rendez-vous fréquens pour
» concerter cette funeſte expédi-
» tion, & on en oüit le projet
» de leur bouche dans une entre-
» vuë qu'ils s'étoient donnée à S.
» Jean en Greve. Le Roi en fut
» averti ; mais ſoit aveuglement,
» ſoit excès de bonté, qui le ren-
» doit incapable de penſer mal des
» perſonnes, dont il ne croyoit pas
» devoir rien apréhender, il ne
» fit aucune attention aux avis réï-
» térés qui lui en furent donnés.

» Il périt donc de la maniere fa-
» tale dont on l'avoit menacé ; &
» le Duc d'Espernon, qui fut dé-
» creté, s'en justifia juridiquement;
» mais il ne fut jamais innocent
» dans l'esprit des personnes inf-
» truites de son caractere & de ses
» démarches. On tomboit dans
» une minorité ; de nouveaux trou-
» bles se préparoient, & son in-
» solence qui l'auroit fait périr dans
» toute autre occasion, le soutint
» sous un Régne foible. [*Méthode pour étudier l'Histoire, Tom. 2. Chap. XXIX. Pag.* 280 & 281.]

Les affaires de la Religion ne sont pas moins de leur ressort que les affaires de l'Etat. Veut-on faire provigner une saine doctrine, ou pululler une erreur ? Il n'y a qu'à se servir de femmes, comme elles y ont été toujours employées ; une seule fait plus en un jour qu'une douzaine de Con-

ver-

vertisseurs ou de Prédicans ne feroient en une semaine, peut-être même en un mois. Ne croyez pas que cette conduite soit particuliere aux Novateurs; ils n'en sont pas les premiers modéles; ils n'en ont été de tout tems que les copistes. Pour peu que je vouluſſe m'écarter, je dirois là-dessus des choses assez curieuses; mais il faut sçavoir se renfermer dans de justes bornes.

Et puisque les femmes légitimes ont tant de crédit, quelle autorité n'a point une maîtresse? ça été dans tous les gouvernemens le grand mobile des grandes affaires. On se fait un plaisir d'accorder à une maîtresse, ce qu'on croit par devoir être obligé de refuser à une épouse; tant il y a de douceur, d'agrément & de séduction dans ce nom de maîtresse. Il n'est ame assez dure, il n'est cœur assez barbare qui puisse ou qui veüille y résister.

En quelle eſtime étoient même autrefois celles qui ne s'en tenoient point à un ſeul & unique Amant, comme font aujourd'hui les plus honnêtes femmes parmi nous ? Nont-elles pas brillé juſques dans ces auſteres Républiques de la Grece, où leurs fonctions étoient ſi importantes qu'on les croyoit ſeules capables de manier l'eſprit des Generaux & des Chefs, d'adoucir cette rudeſſe de tempéramment qui ne paroît que trop dans quelques-uns de leurs Heros ; de ramener même au centre du devoir ceux qu'une ambition trop écoutée pouvoit en faire écarter ; toutes choſes qu'on deſeſperoit ſans doute de gagner ſur eux par la voye des légitimes épouſes. Il faut que Plutarque les ait regardées comme des perſonnes bien conſidérables, puiſque jamais il ne perd l'occaſion d'en parler, de les peindre & de nous les faire entierement connoî-

tre. Dirai-je tout, ces oracles de la plus ſevere morale, ces modéles de la vie retirée, enfin ces Janſéniſtes de l'ancien Paganiſme, c'eſt-à-dire, nos premiers Philoſophes ne les dédaignoient pas; & les plus ſages ne les vouloient même qu'à titre de maîtreſſes, tant cette qualité a toujours eu d'attraits pour tous les hommes. Par-là je ne ceſſe d'admirer les lumieres & la délicateſſe de la ſage Heloïſe qui trouvoit plus de goût, plus de tendreſſe & de gloire dans le nom de maîtreſſe d'Abeylard, que dans celui de femme d'un Empereur. Je ne raporterai pas le Latin de cette aimable & ſçavante perſonne; mais je ne puis m'empêcher de marquer ici ce qu'en dit un de nos premiers Poëtes en ce ſtile antique, qui contient dans ſa rudeſſe une ſorte de naïveté admirable & quelquefois même inimitable. Le voici donc :

Roman de la Rose.

Pierre Abeyelart le confeſſe,
Que ſeur Heloiſe l'Abbeſſe
Du Paraclit, qui fut ſa mye,
Accorder ne ſe vouloit mye.
Pour riens qui la teniſt à femme;
Ains, lui faiſoit la jeune Dame,
Bien entendant & bien lettrée,
Et bien aimant & bien aimée,
Argumens à lui châtier
Qu'il ſe gardât de marier....
Que plus plaiſant étoient leurs joyes,
Et les ſoulas plus en croiſſoient,
Quant plus tard ils s'entreveoïent.
Mais il ſi comme eſcript nous a
Que tant l'aimoit, qu'il l'eſpouſa
Contre ſon admoneſtement;
Si lui en échût mâlement,
Et lui manda par Lettre expreſſe,
Depuis ce qu'elle fut Abbeſſe.
En cette forme gracieuſe,
Comme femme bien amoureuſe:
Se l'Empereur, qui eſt à Rome,
Soubz qui doyvent être tout homme
Me daignoit prendre pour ſa femme,
Et me faire du monde Dame;
Si vouldroye-je mieulx, diſt-elle,
Et Dieu en teſmoing en appelle,
*Eſtre ſa P** apellée,*
Qu'eſtre Emperiere couronnée.

Ainſi les femmes, parlons mieux, le ſexe anime tous les mouvemens de l'Etat. Ce que nous

avons

avons vû ſous les derniers régnes, nous doit faire ſentir ce qui s'eſt fait autrefois, ce qui ſe fait & ce qui ſe fera dans la ſuite. Les hommes ont toujours été ce qu'ils ſont, & l'on ne doit pas croire que les femmes ſe ſoient jamais oubliées juſqu'à négliger ce qui pouvoit plus ſûrement ſoutenir & même augmenter ce crédit que notre déférence naturelle leur a donné ſur notre cœur, & par conſéquent ſur notre eſprit & ſur notre conduite. Je parle ici comme ſi j'étois à la tête des affaires, ou dans le miniſtere ; mais comme cette ſupoſition ne tend à déplacer perſonne, je crois la pouvoir impunément haſarder. C'eſt donc-là ce que les Hiſtoriens dévroient nous developer. Je ſçai qu'il y a des occaſions où rien n'eſt plus difficile, pour ne pas dire impoſſible, ſur tout dans ces tems éloignés dont à peine on peut percer

l'obscurité pour y découvrir les actions les plus essentielles de nos Rois. Mais ces endroits reculés de notre Histoire ne touchent point notre cœur, ils n'interessent pas notre curiosité ; ils satisfont seulement notre vanité qui aime la parade d'un sçavoir inutile & souvent infructueux. Ces lumieres néanmoins sont assez grandes depuis six cens ans pour sçavoir que S. Loüis même se trouvoit dans cette dépendance. Il étoit comme obligé de demander congé à la Reine Blanche sa mere, lorsqu'il vouloit coucher avec la Reine Marguerite sa femme ; ou bien il faloit y aller en secret. Nous voyons depuis ce tems-là que les Reines & les Princesses, toujours inséparables de la Cour, y ont eu un grand crédit. Ce crédit néanmoins l'a toujours cedé au pouvoir des maîtresses ; & cela est bien juste. Il est vrai que les fem-

femmes n'ont fait de partis réglés à la Cour, que depuis le Régne de Loüis XII. qu'elles ont commencé d'y paroître assiduëment. On devoit donc nous marquer au moins tous ces degrez de leur autorité.. Les Reines d'abord qui priment, & par le respect qui leur a toujours été dû, & par l'envie de dominer attaché à leur caractere, comme à celui de tout le sexe; on devoit faire apercevoir, quand il y a eu des maîtresses déclarées, ce qu'elles ont fait ou défait dans tous les Gouvernemens; enfin nous dévoiler ce grand pouvoir que leur résidence continuelle auprès du Souverain leur a fait obtenir dans les affaires, chacune selon le degré de faveur qu'elle a sçû se procurer: ce seroit-là traiter l'Histoire; Mais qu'on lise *Mezeray*, on le trouvera sec & dur sur cet article. Il

traite moins en Politique qu'en ſevere Caſuiſte ce qui regarde l'interêt que les femmes prennent dans les affaires publiques. La morale la plus dogmatique n'y réformera rien ; il faut donc en parler maintenant chez nous, ainſi qu'ailleurs, comme d'une partie eſſentielle du miniſtere & du gouvernement : ainſi cela ſe doit faire avec adreſſe, avec ménagement, avec une ſorte de diſcrétion lumineuſe, qui ſans trop leur accorder, laiſſe entrevoir néanmoins qu'elles y ont beaucoup de part. *Dupleix* n'avoit pas les talens néceſſaires pour peindre la Cour au naturel ; écarté dans le fond d'une Province, il ne pouvoit pas corriger les préventions qu'un air Provincial lui avoit inſpiré là-deſſus. Mais il n'avoit lui-même qu'à conſiderer la Province. Dans quelle Ville n'ont-elles pas toute l'autorité

torité auprès du Gouverneur, du Maire, des Jurats, des Capitouls, des Bourguemeſtres ? La Cour & la Province ne different à ce ſujet que par la difference des objets, que par le plus ou le moins de conſidération de ce qu'elles entreprennent. Ceux qui auparavant écrivoient notre Hiſtoire generale ont eu aſſez de peine à la débroüiller, on doit leur pardonner s'ils ne l'ont pas portée à ce point de perfection que nous demandons aujourd'hui. Mais le *Pere Daniel*, politique de profeſſion, manquera cet article eſſentiel ; cela n'eſt pas ſuportable. Il pouvoit donner un état juſte de la Cour de nos Rois ; il étoit plus capable qu'un autre de faire connoître les intrigues & les ſecrets mouvemens qui ont agité la Monarchie depuis cinq cens ans. Il a eu tous les ſecours & tout le tems néceſſaire, on lui a mis

mis à la main des Mémoires propres * à nous éclairer, s'il eut voulu

---

* Lorsque le Pere Daniel écrivoit son Histoire, M. Boivin le cadet, l'un des Sous-Bibliotecaires du Roy, s'avisa, croyant bien faire, de communiquer à cet habile Jesuite les Recuëils de M. de Lomenie & ceux de M. le Comte de Bethune. Le premier de ces Recuëils est un dépoüillement fait par Mrs Dupuy de tout ce qu'il y a de plus précieux dans le Tresor des Chartes; & le second renferme une infinité de Lettres originales des Rois, Princes, Princesses & autres Seigneurs François depuis le Régne de Loüis XI. ces deux Recuëils peuvent aller à treize ou quatorze cens Volumes in Folio. Le P. Daniel fut deux heures à les parcourir; il ne revint plus à la Bibliotéque du Roy, de peur d'y trouver encore ce Recuëil; il dit néanmoins en sortant qu'il étoit fort content de tout ce qu'il avoit vû. Mais il parla plus sincerement à un de ses Confreres, en lui disant que toutes ces Pieces

voulu ſuivre les traces qu'il y voyoit marquées ; il n'a tenu qu'à lui d'en profiter, cependant c'eſt ce qu'il fait le moins. Vous n'y voyez que Sieges, que Batailles, que Marches d'Armées, Attaques de Places, Camps retranchés ou forcés. On en eſt quelquefois rebuté, cela eſt excellent dans *Montluc*, il étoit du métier. Mais un Jeſuite devoit être plus ſobre qu'un autre ſur ces détails, & nous faire bien connoître la politique de chaque Gouvernement : point du tout, il veut briller par un tout autre endroit que celui qui lui eſt propre, & tout ce qu'on peut ſçavoir quand on a lû trois gros volumes in F°. ou ſix Volumes, mettons même ſept Volumes in 4°. C'eſt que le *P. Daniel* eſt un très-bon Jeſuite, un Ecrivain paſſable & un médiocre

étoient des paperaſſes dont il n'avoit que faire pour écrire l'Hiſtoire.

diocre Historien. Il est vrai que *Brantome* le fait en ce qui le regarde en homme un peu trop pratic, & qui connoissoit autant la Chronique des Rüelles & des Alcoves, que les secrets Misteres de la Cour ; mais on peut aisément retrancher à ce qu'il dit de trop. *Varillas* au moins l'a fait plus industrieusement qu'aucun autre, & mieux même qu'on ne dévroit l'attendre d'un homme qui n'a jamais connu que son Cabinet ; & l'on prétend à cause de cela qu'il sent son Roman. Soit, voilà comme il nous les faut, puisqu'il peint les hommes avec toutes leurs dépendances, puisqu'il fait le Portrait d'une Cour bien complette, je suis content. J'aime les Livres qui nous font paroître des femmes, & qui nous mêlent quelquefois avec elles, tantôt en nous broüillans, tantôt en nous raccommodans. Ce mouvement fait plaisir ; c'est l'ame de la vie. Mais

Mais à ce moment il me vient un ſcrupule ſur la maniere dont je parle des femmes dans tout cet article. Il ſemble, à m'entendre, qu'il n'y ait que nous autres François qui ayons la politeſſe d'admettre le conſeil des femmes dans les grandes affaires. Il eſt inutile, pour lever ce doute, qui cependant ne fera jamais deshonneur à la nation, de renvoyer à l'Hiſtoire de nos voiſins. Je ne veux que raporter cette belle & ſage parole de ce Héros de Cabinet, redoutable par ſes intrigues & ſes menées ſecrettes ; je veux dire le dernier Prince d'Orange, le fameux Roy Guillaume. Il ſe voyoit terriblement harcelé en Paix & en Guerre par le feu Roi Loüis XIV. Enfin ne pouvant pénétrer d'ou venoit cet heureux aſcendant, que ce grand Prince avoit toujours eu ſur lui, il ne pût s'empêcher de laiſſer exhaler cette plainte ſur la fata-

fatalité de son destin. *Il est étonnant*, disoit-il, *que Loüis XIV. avec de vieilles Maîtresses & de jeunes Ministres vienne à bout de tout, & que nous autres avec de vieux Ministres & de jeunes Maîtresses ne puissions rien faire.* C'est avoüer la dette, je n'en veux pas d'autres preuves. Mais en ce cas, les vieilles Maîtresses sont préférables aux jeunes, elles ont plus d'expérience & de talens ; & quand nous serions les seuls à admettre le conseil des femmes dans les plus importantes affaires, nous dévrions le tenir à honneur ; nous ne ferions que suivre l'exemple de ces anciens & sages Gaulois, les modéles d'un parfait Gouvernement. « Les femmes, dit un Auteur, * étoient de toutes les assemblées qui se faisoient pour la » Paix & pour la Guerre, & souvent les plus grandes discordes y » étoient terminées par leur pru-

*Marcel. Hist. de France, Tom. I. P. 62.

» dence

» defence, se jettant courageuse-
» ment entre les deux Partis, &
» tâchant d'obtenir par les larmes
» & par les prieres ce qu'elles n'a-
» voient pû par leur raisonnement.
» Cette grande déference que les
» Gaulois avoient pour elles, a
» peut-être donné lieu aux Fran-
» çois qui sont venus établir leur
» domination dans les Gaules, de
» conserver une espece de Juris-
» diction aux Reines. » Elles l'ont conservée, & ont encore actuellement leur Conseil & leurs grands Officiers.

Le Roman n'est pas en défaut sur ce Chapitre ; j'y vois briller des femmes, non pas à leur toilette, c'est où elles ne paroissent gueres dans ces sortes d'ouvrages ; mais en tout ce qu'il y a d'essentiel en matiere d'interêt public, & dans les plus grands misteres des affaires.

On n'a qu'une seule raison pour me

me combattre. C'eſt erreur que tout cela, me dit-on, c'eſt s'apuyer ſur de fauſſes maximes ; tout ce qu'on voit dans ces ſortes de Livres n'eſt pas vrai. Hé bien je ſçai que tout en eſt faux, plus faux même qu'on ne le penſe encore ; mais rien n'eſt plus vraiſemblable, & ç'en eſt aſſez pour mon inſtruction. Je retrouve là ce qui ſe paſſe tous les jours à mes yeux, ſoit dans la Province, ſoit à la Ville & à la Cour, & même juſques dans le ſacré Sanctuaire des Loix & de la Juſtice, où rien n'eſt ſi fort à redouter.

Marot Epitre 46. *Que la faveur & charité piteuſe,*
De quelque belle humble ſolliciteuſe.

Montrez-moi tout cela dans l'Hiſtoire, & j'y m'y livrerai. Faites en ſorte que je l'y voye avec ces couleurs agréables, cette ſage dextérité de conduite, ces ménagemens ſcrupuleux, ce tour adroit,

adroit, cette ingénieuse & délicate tromperie, ou ce qui est la même chose avec ce rusé manége que je sens dans tout ce qui part d'une femme habile, dès-lors je quite le Roman pour l'Histoire; mais jusques-là permettez-moi de m'en tenir au Roman. Je ne fais même que suivre ce qu'a dit un homme d'esprit qui avoit beaucoup lû & beaucoup vû. « Je pense, dit » Monsieur de Sorbiere, que sur » mes vieux jours je préfererai la » lecture des Romans à celle de » l'Histoire, si je continuë dans » l'amour que j'ai pour la vérité; » car je ne vois aucune fausseté opo- » sée à ce qu'ils racontent, & les » Histoires sont toutes pleines d'ob- » scurités, de défauts & de contra- » dictions. La vérité du fait demeu- » re en quelque part opposée à la faus- » seté des narrations historiques; » mais à la fausseté de la fable, com- » me il n'y a point de vérité de la » chose,

Sorberiana, P. 177. au mot Roman.

» chose, qui résiste à sa narration,
» il n'y a point à craindre d'autre
» fausseté qui la détruise ; car elles
» sont trop bonnes amies, & se
» prêtent aisément des charités
» pour la conservation de ce peu
» qu'elles ont de corps & de sub-
» stance.

Mais je reviens toujours à la condamnation des Romans ; je ne souffre qu'avec peine la dureté que l'on exerce sur des Livres aussi agréables & aussi amusans. Je voudrois bien trouver quelque temperamment pour adoucir un peu l'austérité des Théologiens & des Casuistes à leur égard, & les rendre un peu traitables sur cette matiere ; je croi que ce seroit une belle œuvre. Je m'imagine à force de recherches avoir trouvé, du moins par l'exemple, le moïen de les ramener à des sentimens plus modérés : je mettrai donc ici ce que j'ai lû, c'est tout ce que je puis faire de mieux. Le

Le Sçavant Evêque d'Avranches, je veux parler de M. *Huet*, afin qu'on ne s'y trompe pas, s'explique en des termes bien favorables: Voyez donc ſes paroles. « Les » Dames ont été les premieres pri- » ſes à l'apas ſéducteur des Ro- » mans, elles en ont fait toute leur » étude, & ont tellement mépri- » ſé celle de l'ancienne fable & de » l'hiſtoire, qu'elles n'ont plus en- « tendu des ouvrages qui tiroient » de-là leur plus grand ornement. „ Pour ne rougir plus de cette „ ignorance, dont elles avoient ſi „ ſouvent occaſion de s'aperce- „ voir, elles ont trouvé que c'é- „ toit plutôt fait de deſaprouver „ ce qu'elles ignoroient, que de „ l'aprendre... Les hommes ont „ ſuivi l'exemple des femmes; „ & pour leur plaire, ont con- „ damné tout ce qu'elles condam- „ noient... Ainſi une bonne cauſe a „ produit un très-mauvais effet, „ &

Huet, origine des Romans ſur la fin.

„ & la beauté de nos Romans a
„ attiré le mépris des belles Let-
„ tres. Et comme l'ignorance les
„ avoit fait naître, ils ont aussi
„ fait renaître l'ignorance.

„ JE NE PRETENS POINT
„ POUR CELA EN CONDAM-
„ NER TOUT-A-FAIT LA LEC-
„ TURE, si l'on n'en abuse pas.
„ Les meilleures choses ont tou-
„ jours quelques suites fâcheuses ;
„ les Romans en peuvent avoir
„ de pires encore que l'ignorance.
„ Je sçai de quoi on les accuse ;
„ ils dessèchent la dévotion ; ils
„ inspirent des passions déréglées ;
„ ils corrompent les mœurs : tout
„ cela peut arriver & arrive quel-
„ quefois. Mais dequoi les esprits
„ mal faits ne peuvent-ils pas fai-
„ re un mauvais usage ? Les ames
„ foibles s'empoisonnent elles-mê-
„ mes, & font du venin de tout.
„ Il leur faut donc interdire l'His-
„ toire qui raporte tant de per-
„ nicieux

„ nicieux exemples, auſſi-bien que
„ la fable où les crimes ſont au-
„ toriſés par l'exemple même des
„ Dieux... On a eu peu d'égard
„ à l'honnêteté des mœurs dans
„ la plûpart des Romans Grecs
„ & des vieux François, par le
„ vice des tems où ils ont été
„ compoſés. Les Italiens y ont en-
„ core été moins ſcrupuleux ; &
„ je ne comprens pas comment le
„ *Taſſe* & le *Guarini*, avec toute
„ la délicateſſe de leur eſprit,
„ n'ont pas ſenti la baſſeſſe des
„ obſcénités & des paroles à dou-
„ ble ſens, dont ils ont terni la
„ beauté de leurs Paſtorales. L'*Aſ-*
„ *trée* même & quelques-uns des
„ Romans françois qui l'ont ſuivie,
„ ſont encore un peu licentieux ;
„ mais ceux de ce tems, je parle des
„ bons, ſont ſi éloignés de ce dé-
„ faut, qu'on n'y trouvera pas une
„ parole, pas une expreſſion qui
„ puiſſe bleſſer les oreilles chaſtes ;

„ pas une action qui puisse offen-
„ ser la pudeur. L'on y rencon-
„ tre ces deux avantages, en quoi
„ Photius fait consister le fruit
„ principal de la lecture des Ro-
„ mans, d'y voir toujours le dé-
„ réglement & le vice suivi de la
„ honte & d'un succès malheureux
„ après avoir long-tems vainement
„ triomphé : l'honnêteté au con-
„ traire & la vertu glorieusement
„ relevée après de longues perse-
„ cutions... Si l'on dit que l'amour
„ y est traité d'une maniere si dé-
„ licate & si insinuante, que l'a-
„ morce de cette dangereuse pas-
„ sion entre aisément dans de jeu-
„ nes cœurs : je répondrai que
„ non-seulement il n'est pas pé-
„ rilleux, mais qu'il est même
„ en quelque sorte nécessaire que
„ les jeunes personnes du monde
„ connoissent cette passion, pour
„ fermer l'oreille à celle qui est
„ criminelle & pouvoir se déme-
„ ler

„ ler de ſes artifices, & pour ſça-
„ voir ſe conduire dans celle qui a
„ une fin honnête & ſainte. Ce
„ qui eſt ſi vrai, que l'experience
„ fait voir que celles qui connoiſ-
„ ſent moins l'amour en ſont les
„ plus ſucceptibles, & que les plus
„ ignorantes ſont les plus dupes.
„ Ajoutez à cela que rien ne dé-
„ roüille tant un eſprit nouvelle-
„ ment venu des Univerſités, ne
„ ſert tant à le façonner & le rendre
„ propre au monde que la lecture
„ des bons Romans. Ce ſont des
„ Précepteurs muets qui ſucce-
„ dent à ceux du College, & qui
„ aprennent d'une maniere bien
„ plus inſtructive & bien plus per-
„ ſuaſive que la leur, à parler &
„ à vivre, & qui achevent d'a-
„ batre la pouſſiere de l'école
„ dont ils ſont encore couverts.
„ Je parle ſeulement des jeunes
„ gens qui ſont deſtinés à vivre
„ dans le commerce du grand

„ monde, où ils sont obligés de
„ n'être pas ridicules ; & où ils le
„ seroient souvent, s'ils n'enten-
„ doient rien au langage de la ga-
„ lanterie. Car pour ceux qui sont
„ apellés aux emplois d'une vie
„ obscure & retirée, la connois-
„ sance de l'amour & de ses intri-
„ trigues leur est fort inutile... Ce
„ seroit trop prétendre pour les
„ Romans, que d'en vouloir éta-
„ blir l'usage par l'autorité du Ma-
„ gistrat... Ce seroit trop encore
„ que de les vouloir faire lire publi-
„ quement dans les écoles, com-
„ me on lit aujourd'hui les Poë-
„ mes anciens, qui bien que rem-
„ plis de maximes profanes, im-
„ pies & contraires à la sainteté de
„ notre Religion, & quelquefois
„ à l'honnêteté des mœurs, sont
„ mis néanmoins sans aucun péril
„ & avec une utilité toute aparente
„ entre les mains de la plus tendre
„ jeunesse. Mais au moins n'est-ce

„ pas

» pas trop pour les Romans, que
» de demander que lorſqu'ils s'aſ-
» ſujetiront aux Loix de la modeſ-
» tie & de la pudeur, ils ſoient
» tolérés par les Cenſeurs & conſi-
» dérés comme la Comedie & le
» Bal, qu'un grand & ſaint Evê-
» que * de ces derniers tems dans
» les regles de piété qu'il a preſ-
» crites, dit être un divertiſſement
» indiférent de lui-même : bon ou
» mauvais ſelon l'uſage qu'on en
» fait... Je ne puis me perſuader
» qu'il eut trouvé beaucoup plus
» de danger dans la lecture des
» Romans honnêtes, qui n'ont
» d'effet que ſur l'imagination ; &
» s'ils ébranlent quelque cœur foi-
» ble & mal défendu & le forcent
» d'aimer, ce n'eſt tout au plus
» que d'aimer à vuide. Ainſi je
» ſerois aſſez du ſentiment de Pla-
» ton, qui vouloit qu'on établit
» des Aprobateurs de Fables, pour
» choiſir les bonnes & rejetter les
» mauvaiſes. »

* S. François de Sales.

Un illustre Espagnol qui n'a pas été moins celebre est du même sentiment. C'est le sçavant & vertueux *Nicolas Antonio* Chanoine de Seville, envoyé à Rome pour avoir soin auprès du Saint Siege des interêts de la Couronne d'Espagne. Cet habile Ecrivain n'a pû souffrir, comme bien d'autres, la proscription pleine & entiere de ces agréables Livres : Voici donc en François ce qu'il en dit en Latin dans la Préface de sa *Bibliotéque des Ecrivains d'Espagne.*

» Je ne voudrois pas, *dit-il*, en-
» trer ici en dispute avec des per-
» sonnes très-habiles, qui condam-
» nent absolument tout ce que
» nous apellons Romans de Che-
» vallerie, & ne croyent pas qu'on
» puisse mieux faire que de les jet-
» ter tous au feu, sans distinction
» & sans réserve ; il est bon néan-
» moins de s'expliquer : Il n'est
» ici question ni du Roman d'*He-*
» *liodore*,

„ *liodore* , ni de celui d'*Achillis*
„ *Tatius*, ni des amours de Da-
„ phnis & de Chloé, du Sophiſte
„ *Longus* , non plus que des au-
„ tres Romans d'amours que les
„ Grecs nous ont laiſſés. Ceux
„ dont je parle, quoiqu'originaires
„ Eſpagnols , n'ont pas laiſſé d'ê-
„ tre proſcrits par le celebre Evê-
„ que des Canaries *Melchior Ca-*
„ *no* , auſſi-bien que par d'autres
„ Sçavans perſonnages , comme
„ des Livres ſans aucun ſçavoir ,
„ & qui ne ſont d'aucune utilité
„ pour les mœurs ni pour la
„ conduite de la vie civile. Je n'ai
„ pas deſſein , non plus que ces
„ grands hommes , d'aprouver
„ ceux qui ne preſentent que des
„ amours impurs, ou des contes
„ pueriles ; Livres qui ne contien-
„ nent ni eſprit , ni inſtruction.
„ Je ſçai qu'on ne ſçauroit trop
„ ſoigneuſement retirer des mains
„ de la jeuneſſe chrétienne ces

„ amorces d'une sale volupté,
„ dont le moindre danger est de
„ faire perdre inutilement le tems.
„ Mais s'il s'en trouvoit qu'on pût
„ lire sans aucun de ces dangers,
„ croiroit-on qu'on ne pourroit pas
„ les mettre au rang des Fables &
„ des Apologues, ou les regarder
„ au moins comme d'utiles fic-
„ tions ; disons même comme de
„ véritables Histoires ? Ne dé-
„ vroit-on pas s'en servir comme
„ de Prosopopées, telle que seroit
„ l'éducation de Cyrus par *Xe-*
„ *nophon*, ou comme des Poëmes ;
„ ainsi que la colere d'Achille &
„ les voyages d'Ulysse par *Homere*,
„ ou les Navigations d'Enée par
„ *Virgile*, où l'on fait voir des
„ Rois & des Héros pleins de
„ courage, de prudence, de pro-
„ bité, de grandeur d'ame & de
„ toutes ces autres vertus supé-
„ rieures, qui comme ces carac-
„ teres vigoureux que le Peintre
„ fait

» sait exprimer dans un Tableau,
» partent moins des Sujets qu'il
» traite, que de l'imagination du
» Peintre ou du Poëte. Voilà donc
» ce que font nos Romans de Che-
» vallerie, qui nous donnent les
» Portraits de Princes équitables,
» remplis d'une juſtice vengereſſe,
» énnemie de la tirannie & de
» l'opreſſion : on ne voit en eux
» que des actions loüables, mais
» éclatantes. Hé ! par quelle fa-
» talité toutes ces merveilles per-
» miſes en Vers, ſeront-elles con-
» damnables en Proſe ? On ne ſçau-
» roit diſconvenir que tous ces
» prodiges de valeur, quoique
» feints & imaginaires, n'élevent
» l'ame & ne la ſaiſiſſent ; qu'ils
» ne lui donnent ces deſirs & cette
» noble émulation que l'on conçoit
» à la vûë des entrepriſes perilleu-
» ſes ; qu'ils ne nous fortifient mê-
» me contre les dangers & la crain-
» te de la mort. On ſçait, continuë

„ ce ſage & judicieux Ecrivain ,
„ que ce fut dans ces ſortes de lec-
„ tures que le celebre Ferdinand
„ d'Avalos Marquis de Peſcaire
„ prit ces ſentimens héroïques ,
„ dont il a depuis donné tant de
„ preuves dans les Guerres où il
„ s'eſt trouvé. Pompée lui-même,
„ ſi courageux & ſi grand dès ſa
„ jeuneſſe, n'entreprenoit rien de
„ conſidérable , ſans ſe faire lire
„ auparavant le Portrait qu'Ho-
„ mere fait d'Agamemnon dans
„ ſon premier Livre de l'Iliade ,
„ quoiqu'il ſçût que tous les ſen-
„ timens qu'il y cherchoit &
„ qu'il y admiroit , vinſſent plu-
„ tôt du génie & de l'entouſiaſme
„ du Poëte , que du fond du Héros
„ que l'on y repreſentoit... L'a-
„ mour même , oüi l'amour qu'on
„ traite dans ces ſortes de Romans,
„ s'il y eſt manié avec cette bien-
„ ſéance & cette modération, qu'on
„ cherche à inſpirer aux ames bien
„ nées ,

„ nées, ſans les vouloir précipi-
„ ter dans l'excès des paſſions,
„ loin d'être condamnable, eſt
„ même utile & loüable, auſſi-bien
„ que les ſages converſations &
„ les maximes de la vie civile
„ qu'on y voit répanduës.

Enfin un Sçavant Religieux avoit, il y a près de 200 ans, ſuggeré le même temperanment. C'eſt *Michel Medina* de l'Ordre de S. François, l'un des plus illuſtres Théologiens de toute l'Eſpagne; il aprouve tous ces ouvrages celebres, dont les Eſpagnols ſont ſi bien fournis, & que nous avons foiblement copiés, c'eſt-à-dire, les inimitables Livres des *Amadis*, de *Floriſel de Niquée*, d'*Eſplandian*, de *Roger de Grece*, d'*Ageſilaus*, de *Liſuart*; il ne rejette pas même le *Triſtan*, *Tyran le Blanc*, *Morgant*, ni la *Merluſine*, & les met en paralelle avec Ariſtophane, Sopho-

Michaël Medina Libro 2. Paræn. cap. 3.

cle, Euripide, Ennius, Plaute & Terence.

De semblables témoignages ne font-ils pas une Tradition complette ? Un Evêque, un Chanoine & un Religieux : voilà tous les Ordres du Clergé. Mais quel Religieux étoit-ce *Michel Medina*? Il fut envoyé au Saint Concile de Trente par Philippe II. Roi d'Espagne ; & ce fut dans ce Concile qu'il puisa vrai-semblablement ces sentimens de modération. Quel Evêque fut M. *Huet* éclairé, sage & plein de probité ? Jamais il ne s'est écarté de ses devoirs, c'est beaucoup pour un homme de son Ordre. Pour *Nicolas Antonio* il n'est pas moins connu & respecté de tous les Sçavans de l'Europe. C'est faire son éloge que de marquer qu'étant né vertueux, il ne se corrompit point à la Cour de Rome ; aussi ne pût-il y faire aucune fortune.

Tout

Tout cela ne vaut-il pas bien ce qu'on peut aporter au contraire, qui dans le fond ne peut attaquer que les Romans, qui ſont dangereux pour les mœurs, ou ceux qui étant un aſſemblage inſipide de contes pueriles, ne renferment aucune inſtruction. Mais quand ce ſont des Romans ſages, inſtructifs, bien écrits, ne peut-on pas faire à leur égard ce qu'a fait à l'égard de *Bocace* la ſainte & ſacrée *Congrégation de l'Index*, prépoſée à Rome pour l'examen & la correction des Livres ? N'a-t-elle pas permis celui de cet habile Ecrivain, en y corrigeant ce qui attaque viſiblement les mœurs ?

CHA-

CHAPITRE III.

Des conditions d'un Roman destiné pour plaire & pour instruire.

SI je réüssis dans ce Chapitre, je croirai que j'aurai beaucoup fait. Je serois fâché cependant de réüssir au gré de tout le monde ; car je ne haï rien tant que l'aprobation des sots : celle même de tous les gens d'esprit ne me plairoit pas ; je les veux délicats & choisis. Pour venir donc à mon sujet, je dirai qu'il y a dans les Romans des *défauts à éviter* & des *maximes à observer*, c'est-à-dire, à pratiquer dans leur composition ; dès qu'on manque à l'un & à l'autre, on se rend indigne d'être lû de ceux qui ne veulent point s'expoſer au danger.

Dé-

Défauts à éviter dans les Romans.

Je commencerai par les premiers : on ſçait combien il eſt facile en écrivant de commettre une impertinence ; il n'en coute que trop aiſément de la plume des Auteurs ; il ſemble qu'ils en ayent une ſource intariſſable. On en pourroit dire ce qu'un homme qui penſoit bien diſoit des méchantes paroles, qui étant les plus proches de la porte, échapent aiſément parmi les bonnes.

Conſeils de la ſageſſe.

Le *premier défaut* ſeroit *d'offenſer la Religion.* Les anciens ont dit ſagement qu'il faut parler ſobrement de la Divinité ; mais il eſt eſſentiel & pour l'ame & pour l'honneur, de ne l'expoſer jamais aux enjouëmens de l'eſprit & aux ſaillies de l'imagination : ce qui eſt l'objet de nos reſpects, ne doit ja-

jamais l'être de nos jeux & de nos railleries. C'est peu de chose que de marquer les impressions fâcheuses que font contre la réputation les écarts où l'on pourroit s'abandonner à ce sujet. Il y a plus, il y va de la propre tranquilité. Quoique l'honnête homme soit esclave de son nom & de sa réputation, il doit l'être encore plus de son repos intérieur. On a beau faire, il y a dans l'ame des semences de religion : De quelque maniere qu'elles y ayent été jettées, on les y retrouve toujours ; l'âge, le tems, les débauches, la prospérité même qui leur est si funeste, les empêche bien de germer ; mais elles ne sçauroient les étouffer entierement ; & ceux qui voudroient n'en pas avoir, sont obligés de la reconnoître en eux. Ce célébre débauché, qui disoit par bravade : *Voilà bien du bruit pour une Omelette au lard*, qu'au même instant

tant il jetta par la fenêtre pendant un grand tonnerre qu'il fit un jour de Vendredi-Saint, lorſqu'il étoit à ſe réjoüir, reconnoiſſoit même par ce diſcours fanfaron, qu'il y avoit une Providence irritée contre ſes excès. Je dis plus, il y a des genres de railleries qu'on ne doit pas faire, même contre une Religion qu'on croiroit fauſſe, on ne ſçauroit alors être trop ſérieux, ni trop grave. Qui a fait autrefois crier ſi vivement contre le fameux *Cymbalum Mundi* de *Bonnaventure des Periers* qui n'eſt rien dans le fond ? c'eſt le ton railleur qu'il y prenoit contre Jupiter, & ſon grand Livre des Decrets & des Deſtinées. On l'a réimprimé de nos jours, & l'on a été ſurpris de n'y trouver aucun fondement à l'accuſation d'Atheiſme qu'on avoit formé contre ce Livre. Mais *Bonnaventure des Periers* qui outroit la raillerie dans le diſcours familier,

lier, étoit peu chargé de religion, & se déclaroit même ouvertement ; l'on croyoit remarquer dans une raillerie équivoque qu'il faisoit contre les Faux-Dieux, les principes dangereux que ses railleries verbales ne faisoient que trop sentir. Les circonstances de sa conduite étoient plus fortes contre son Livre, que son Livre même ne l'étoit contre son Auteur. Mais il railloit * en matiere de Religion ; & jamais l'honnête homme ne le doit faire, ni même souffrir qu'on le fasse devant lui, s'il est en état de l'empêcher : C'est par-là principalement que s'est décrié le célébre *Giordano Bruno*, peut-être que les singularités philosophiques & doctrinales

* Alii (ut Rabelæsius, Deperius & Goveanus) gustato Evangelio eâdem cæcitate sum percussi. Cur istud ? Nisi quia sacrum illud vitæ æternæ pignus sacrilegâ ludendi aut ridendi audaciâ ante prophanarant. Calvinus *de Scandalo*.

nales de ce Dominicain Apoſtat, firent un pareil effet ſur ſon *Spaccio della Beſtia triomphante*, devenu ſi rare par l'Atheiſme de raillerie, qu'on a crû y trouver de ſon tems, & qu'un examen plus deſintereſſé en a fait diſparoître depuis. *Rabelais* a tenu une conduite à peu près pareille dans ce Roman ſatyrique ; les délices de bien des gens qui s'imaginent y trouver du génie, de l'agrément & des beautés que l'Auteur n'a pas ſouvent penſé d'y mettre, & dans lequel les eſprits délicats & judicieux trouvent à la vérité quelques endroits finement touchés, mais qui ſont envelopés par les vivacités d'une ſale imagination qui cherche à ſalir celle des autres. Il faut y parcourir bien du Païs pour attraper, mais toujours aux dépens des mœurs & ſouvent de la religion, quelques ſaillies vives & burleſques. On traite

te d'agrément ce qu'il dit des fâcheuses incommodités que s'attira l'un de ces personnages, pour avoir fait des Bulles des Papes & des Décretales un usage qu'on ne fait pas ordinairement de ces sortes de papiers ou parchemins. S'il s'en fut tenu aux Décretales, peut-être le lui passeroit-on ; mais cela ne lui suffisoit pas : il a voulu porter ses mains prophanes jusques sur les Livres Saints, lorsqu'il explique burlesquement la raison pour laquelle, selon le texte Grec de la Bible, Matussalé paroît survivre au Déluge, quoique par l'Ecriture même il n'y eut que la famille de Noé composée de huit personnes qui fut sauvée dans l'Arche. Ah, dit-il, Matussalé n'étoit pas dans l'Arche ; mais il étoit dessus jambe deçà, jambe delà, & donnoit le branle à l'Arche qu'il faisoit mouvoir & aller où il lui plaisoit.

Je

Je m'étendrois trop si je parcourois ce qui se trouve contre la religion dans l'*Histoire* imaginaire & romanesque *des Sevarambes*; dans le fabuleux *Voyage de Jacques Massé*, que l'on a même proscrit en Hollande, & ce qui s'en voit encore dans un Livre plus moderne, connu sous le nom comique de Conte du Tonneau. Non-seulement la vraye religion ne doit jamais être attaquée en aucun ouvrage; mais elle ne doit jamais être enseignée dans ceux qui sont uniquement destinés à réjoüir l'imagination : alors il suffit de passer à côté sans y toucher. C'est toujours le parti le plus sûr & le plus respectueux.

Un *second défaut*, qui ne seroit pas moins essentiel que le premier, seroit de *censurer* dans un Roman *la personne des Rois*, de critiquer leur conduite, de les attaquer par des railleries, d'étaler leurs vices

& leurs défauts, de blâmer leur gouvernement, de cacher même leurs vertus. Tout cela se feroit-il sous des noms empruntés ? Je ne considere pas ces défauts par les seuls inconvéniens qui peuvent en arriver, ni par les malheurs où sont exposés ceux qui les attaquent : c'est peu de chose, je remonte jusqu'aux Loix de l'équité. Les Rois sont nos Dieux visibles ; ils sont nos maîtres & nos protecteurs contre nos ennemis ; ils sont nos juges & même nos peres en quelque sorte. La justice permet-elle d'attaquer ceux qui ont à notre égard tant de caracteres de supériorité & de bonté ? Ils ne reconnoissent sur la terre aucun juge de leur conduite ; & par un faux air d'indépendance, plus que par aucuns principes, on veut les censurer parce qu'ils nous tiennent en bride ; ç'en est la seule raison, sans cela nous admirerions souvent la

ſageſſe de leurs actions. C'eſt donc moins par maximes, que par orgueïl ou par vanité, que l'on ſe porte contr'eux à quelque excès. Volontiers, celui qui cenſure les Rois & les Princes, ſe croiroit Prince & Roi lui-même. Il s'imagine par la critique ſe mettre au-deſſus d'eux ; c'eſt un Trône qu'il s'établit dans ſon imagination : mais ce Trône eſt la ruïne de celui qui s'y aſſeoit.

Je ne dis pas pour cela qu'il faille aprouver les vices de ceux qui en ont, ni qu'on doive aller juſqu'à une lâche adulation pour leurs défauts, à Dieu ne plaiſe ; rien ne nous y oblige. Il faut faire à leur égard, ce que ſouvent l'on ſouhaite pour ſoi-même ; épargnez leurs perſonnes & ſans les imiter, ni les blâmer ; laiſſez la cenſure de leur vie à celui qui ſeul en eſt le maître.

Je trouve une grande injuſtice dans

dans les hommes ; ils prétendent que les Rois soient plus parfaits en qualité de Rois, qu'ils ne sont eux-mêmes en qualité de Sujets. Pour moi je m'étonne qu'ils soient aussi vertueux & aussi sages que nous les voyons. Car enfin rien ne les retient, ils sont livrés à eux-mêmes ; les objets les plus flâteurs & les plus aimables, que nous autres particuliers chercherions inutilement à séduire, vont au-devant de leurs desirs ; tout se prête à leur amour propre, rien ne s'opose à la cupidité dont ils ne sont pas moins fournis que d'autres. Cependant ils y résistent souvent ; peut-être pas toujours : Mais ferions-nous de même ? Que chacun se sonde un peu là-dessus. C'est ma pensée, & ce doit être celle de tous ceux qui ont l'amour de l'ordre. On ne sçauroit témoigner trop de zele, ni trop d'ardeur pour les bons Rois ; & l'on

l'on ne ſçauroit porter trop loin la patience & la ſoumiſſion pour ceux qui ne paroiſſent pas régner avec aſſez d'équité ; mais ſur tout que les uns ne ſoient pas moins que les autres exemts de railleries, de cenſures & de critique perſonnelle.

Je voudrois pour tout autre un peu de raillerie *
Un Vieillard amoureux merite qu'on en rie ;
Mais le Trône ſoutient la Majeſté des Rois
Au-deſſus du mépris, comme au-deſſus des Loix ;
On doit toujours reſpect au Sceptre à la Couronne.

* Corneille en ſa Medée.

Il faut avoüer qu'avec les Eſpagnols nous ſommes ceux de tous les Peuples qui les avons le plus reſpectez. Il ſe trouve à la vérité quelques Romans ſatyriques contre leurs Cours, & peut-être contre leurs perſonnes ; telle que *l'Iſle des Hermaphrodites*, qui contient une cenſure d'Henry III. & de

ſes Mignons, & quelquefois même d'Henry IV. Mais il y en a peu de ce genre, & ce qui en a paru n'a été vû que long-tems après la mort de ceux dont il eſt parlé; cela ne pouvoit faire aucun tort à leur autorité ni à leur gouvernement, c'eſt à l'Hiſtoire à faire connoître ce qu'on ne ſçauroit cacher de leurs imperfections, pourvu que ce ne ſoit point avec ce vilain détail que d'*Aubigné* a trop malignement employé; & qu'on laiſſe apercevoir, que ſi quelquefois les ſentimens d'eſtime & d'amour ont été alterés dans les peuples par les déréglemens de leurs Souverains, jamais la ſoumiſſion n'en a ſouffert, ſi ce n'eſt peut-être dans ces tems malheureux, qui ſont plutôt des objets de compaſſion, que des exemples & des ſujets d'imitation. Il ne faut pas s'imaginer que les Guerres puiſſent ſervir de prétexte pour

attaquer par des railleries les Chefs des interêts opoſés à ceux où nous ſommes. En general, les Rois ſe regardent comme freres; & quoique l'union ſoit rare entre les freres, cependant ils ſe rejoignent quand bon leur ſemble. Ordinairement la peine tombe ſur ceux qu'une aigreur imprudente a jetté hors des bornes de leur devoir & de leur zéle. Il ne faut pas que les inferieurs portent le zéle plus loin que les Princes mêmes; c'eſt bien aſſez qu'ils le ſuivent. Et comme les Souverains ne laiſſent pas de reſpecter dans un Souverain leur ennemi l'auguſte caractere dont ils ſont tous également revêtus; il faut les imiter en cela. Un Auteur qui les connoiſſoit a fait ſenſément leur Portrait dans celui des grands, car c'eſt à peu près la même choſe. « Ainſi eſt » la coutume des grands & gran » des qui ont peu de tenuës en » leurs

Brant. Dames Gal. T. 2. Page 327.

» leurs amitiés & inimitiés, & » s'accordent aisément en leurs » differens comme Larrons en Foi- » re, & s'aiment & haïssent de » même. Ce seroit donc une folie d'outrer un zéle que les Princes sages ne demandent pas de leurs Sujets contre un autre Prince, qui exige souvent que le zelateur outré soit sacrifié comme une victime propre à sceller sinon la vérité, au moins l'aparence de leur réconciliation ; cela n'est arrivé que trop souvent.

Ce que je dis des Rois se doit entendre à proportion des Princes de leur sang ; ils sont nos superieurs, & peuvent en un moment devenir nos Maîtres ; & tous ne seroient pas de l'humeur de Loüis XII. ou de Henry IV. Je ne conseillerois à personne d'en faire l'épreuve, au moins je ne la ferois pas, quelque rage que j'eusse d'écrire. Car ç'en est une quelquefois

quefois de faire un Livre & ſur tout un Livre agréable, capable de divertir, & que l'on ſe flâte avec complaiſance de faire paſſer dans les mains de quelque aimable perſonne qu'on veut amuſer. Mais je ne répondrois pas du retour : il peut mener loin & durer long-tems. Et quand même les Princes particuliers ne pouroient pas un jour devenir nos Maîtres, peut-on mieux témoigner au Souverain toute l'étenduë de ſon reſpect, qu'en le communiquant, comme cela ſe doit, à tout ce qui a le bonheur de lui apartenir ?

Mais voilà, dira-t-on, une étrange contrainte : Hé ! n'a-t-on pas donné les amours du *Grand Alcandre*, c'eſt-à-dire, de Henry le Grand. N'avons-nous pas des fragmens fort curieux ſur la tendre amitié de Loüis XIII. pour Mademoiſelle de la Fayette, écrits même par le *Pere Cauſſin* Jeſuite

Confeſſeur de ce Prince ? Ainſi portoit le Manuſcrit que j'en ai vû. *Eleonor de Guyenne*, femme de Loüis VII. qui ne s'oublia pas ſur toutes les dépendances de la vie joyeuſe, au milieu même de la ſainte Croiſade, juſqu'à ne dédaigner pas le brave & galant Saladin, Chef d'une Troupe de Turcs, ne peut-elle pas faire une auſſi honnête figure dans un Roman, qu'elle en fait dans l'Hiſtoire depuis ſi long-tems ? Ne ſeroit-ce que pour montrer qu'elle a voulu goûter de la Circonciſion, comme elle avoit fait du Prépuce ? *Anne de Bretagne*, femme de deux Rois, ſi ſage, ſi vertueuſe, ſi héroïque, ne fait-elle point partie du joli Livre de l'amour ſans foibleſſe ? Eh ! qu'y a-t'il-là de ſcandaleux ? Et pour aller encore plus loin, *la Comteſſe de Châteaubriant*, & par conſéquent François I. ne brillent-ils pas en Roman ;

man, auſſi-bien que *Marguerite de Valois* ſœur de ce Prince. *Marie Stuard*, *Marie de Bourgogne*, *le Prince de Condé* & bien d'autres, ſont une très-bonne figure dans nos Livres d'amuſemens : On blâmeroit encore aujourd'hui parmi nous un Prédicateur qui traiteroit de Jezabel, *la Reine Eliſabet*, comme on a fait autrefois. Mais le Noble, muni d'un bon Privilege du Roi, a été payé par ſon Libraire, pour dire qu'elle étoit amoureuſe de *Milord Courtenay*. Tout cela n'eſt-il pas dans la nature ? Et les galanteries des *Rois de France* ſe ſont fait lire avec plaiſir & ſans un danger, au moins aparent. Paſſe pour ces ſortes d'exemples, dirois-je, pourvû qu'on y obſerve la même retenuë, le même eſprit de moderation, la même équité. On ſçait bien que nos Princes ne ſont pas des Statuës de marbre : ils ſeroient bien

malheureux. A ce prix mieux vaudroit être un bon Payſan que d'être Souverain. Mais après tout laiſſons le plaiſir d'Ecrire a ceux qui ont l'indiſcrette démangeaiſon de s'exercer ſur de pareils ſujets du vivant des Princes mêmes dont ils parlent. Sur tout point de Satyres, point de railleries piquantes, point de bons mots, éloignons les de nos oreilles, autant que ceux qui écrivent les doivent éloigner de leurs Livres, & ſuivons du moins ces vers d'un Poëte, qui s'en ſeroit mieux trouvé. Si lui même les avoit pratiqués en tout, il n'auroit pas atiré le Peuple au ſpectacle du Feu de Joye qu'on fit de ſon corps à Paris en 1668. les voicy donc:

Paris ridicule par le Sr Petit.

Les Monarques ont les mains longues,
Ils nous attrapent ſans courir,
Et n'aiment point à diſcourir,
Avec un peſeur de diftongues.

Cependant lorſque le tems met

un

un assez grand éloignement entre les Princes, dont on décrit les amours & leurs successeurs, pour que ceux-ci n'y prennent pas interêt, je ne dis pas alors que le Poëme en prose ne puisse avoir lieu & servir à réjoüir notre imagination. Je ne veux pas m'ériger en Casuîte trop austere ; je ne suis pas né avec assez de disposition pour cela.

Je mets pour *troisiéme défaut*, mais défaut de capital & défaut essentiel, l'indiscrétion ou même l'imprudence *d'attaquer* dans un Roman *quelque personne en place*. Ce terme a beaucoup d'étenduë ; donnons-lui celle que la plus exacte raison ne sauroit lui refuser. J'y comprens d'abord les Ministres, ce sont les clefs du Sanctuaire de la Cour : on ne sauroit réguliérement venir en grace sans leur faveur. La porte même de la disgrace est toujours fermée à qui-

conque veut en sortir sans cette clef. *Colbert* & *Mazarin* ont pardonné autant par politique que par grandeur d'ame. *Richelieu* ne l'a jamais fait, c'étoit la vengeance incarnée. C'est en quoi il a le plus brillé dans son Ministere. Je crois que la plûpart des autres pardonnent quelquefois fort cordialement, quand ils ne peuvent mieux faire. Ainsi je ne voudrois pas me mettre à l'épreuve de leur generosité. Les Rois sont naturellement bons & indulgens, il suffit qu'ils se puissent venger pour que la vengeance leur tombe tout à coup des mains. Ho! que le Poëte a bien dit en parlant de leur clémence:

La Fontaine Elegie sur M. Fouquet.

C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux,
Du Magnanime Henry qu'il comtemple la vie,
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.

On a même des ressources auprès du Prince, celle des Ministres

tres eſt une des plus puiſſantes pour adoucir ſon eſprit irrité, ils en viennent à bout. Mais le Prince ne pouroit pas ſouvent produire le même effet ſur celui de ſon Miniſtre, à bon compte force diſcrétion à leur égard ; peu de louanges ſi vous ne ſavés les mettre à leur juſte degré, mais ſur toutes choſes point de ſatyres. C'eſt bien le moins qu'on reſpecte le Prince dans le choix qu'il a fait de leur perſonne pour le ſoulager dans l'embaras des affaires & dans les difficultés du Gouvernement. Comme la grande faveur attire peu d'amis véritables, beaucoup d'aparence, mais bien plus d'ennemis ſecrets ; ſi l'on ne peut pas être des premiers, il faut s'empreſſer à être des ſeconds : on en tire le même avantage & quelquefois plus, mais je ne conſeillerois pas d'être de la troiſiéme claſſe, moins encore de ſe déclarer ennemi ; ne ſeroit-ce

qu'en Roman. Il y auroit à craindre que l'inimitié ne devint un peu trop hiſtorique, il n'eſt grande place, dignité, ni haute naiſſance qui vous mette à couvert : le Miniſtre a tous les jours le tems d'étudier auprès du Prince des momens que le particulier, quelque grand qu'il ſoit, ne ſauroit ſouvent obtenir en toute ſa vie. Ainſi ſouvenons nous qu'on ſçait le nombre des Miniſtres qui ont quelquefois pardonné généreuſement ; & qu'on ne peut pas conter ceux qui ne pardonnent point, parce qu'il eſt rare qu'un Miniſtre habile faſſe parade de la vengeance. Il abandonne l'éclat aux Novices du métier. Tout eſt chez lui miſteres, ſecrets & reſſorts inconnus à ceux mêmes qui ont le malheur d'en être la victime.

Je mets dans le même ordre tout ce qui tient rang à la Cour, par charges, dignitez, faveur ou naiſſance.

naiſſance. Ceſt le moins que ces titres puiſſent leur meriter auprès des Auteurs la grace du ſilence ; dès qu'ils ne peuvent pas dans un Livre d'amuſemens, leur donner une poſture convenable à leur caractere, & à ce qu'ils ſont. Il ne faut pas croire qu'ils ſe mettent en peine de redouter long-tems un railleur oiſif qui voudroit ſe divertir à leurs dépens. On ſçait bien

Que tel mot pour avoir rejoüi le Lecteur
A couté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.

Deſpréaux.

C'eſt un homme du métier qui le dit : on l'en peut croire autant ſur ſon experience que ſur ſa parole. Il ne dit pas a couté *quelque fois* des larmes à l'Auteur : il s'explique plus énergiquement ; il a ſoin de faire ſentir en homme expert que cette penſée plaiſante, que ce bon mot a couté *bien ſouvent des larmes*. Quand une fois les preſens de cette nature ont com-

commencé à pleuvoir sur un Auteur, les gens d'industrie & d'expedition ont grand soin de ne l'en pas laisser manquer. *Rousseau* & *Voltaire* l'ont éprouvé plus d'une fois. Ces instructions deviennent enfin très-efficaces, & c'est un bien pour ceux qui les reçoivent, on leur rend service par-là ; ils deviennent sages, réservez, prudens ; pouvû néanmoins qu'on ne leur épargne point cette liberalité. Elle coûte si peu & fait tant de bien, qu'il y auroit de l'injustice à la ménager.

Il faut avoüer cependant qu'on a quelquefois réüssi à railler agréablement quelques Seigneurs de la Cour, & même sans danger ; mais il faut sçavoir prendre son tems, aussi-juste & aussi-bien que l'a fait le célebre d'*Aubigné*, dans son Roman satyrique du *Baron de Feneste*. Le vieux Duc d'Espernon qui en est le sujet, malgré cette fierté qui ne

le

le quita qu'à la mort, n'avoit plus qu'un crédit foible & languiſſant: car ce fut en 1626. que ce Livre parut pour la premiere fois ; & d'*Aubigné* n'eut garde, même à Genéve où il étoit, de s'en déclarer Auteur. Mais qu'on ne prenne point cet exemple pour régle : d'Aubigné n'en doit ſervir en rien, qu'au zéle qu'il témoigna toujours pour le Roi ſon Maître. Et *Michel de Cervantes*, qui avoit fait la même choſe en Eſpagne, ne l'exécuta point impunément. Son Roman *de Don Quixot*, où il peint un Seigneur de la Cour amoureux, juſqu'à l'extravagance de la vieille Chevalerie, lui a valu le régal que les particuliers, qui ont de l'adreſſe & de la réſolution, font aux Auteurs ſatyriques. La correction modéra *Cervantes*, mais ſon Livre en ſouffrit. La deuxiéme Partie qui ne vint qu'après ces remontrances réelles, ne vaut pas

à beaucoup près la premiere.

Sur tout n'oublions point les femmes à la Cour ; elles tiennent à tout, & tout tient à elles. L'Amant, le mari, le frere, la sœur, le pere, l'oncle, les amis, les parens ; tout prend parti pour elles & avec raison : car tous y ont quelque degré d'interêt. Qui les offense à donc tout à redouter ? *Bussy* ne l'a que trop éprouvé. Il aimoit les bons mots, & il en a été récompensé de la bonne sorte : Il a reçu dans toute son étenduë le fruit de cette ingénieuse satyre, que la mere de tous vices, c'est-à-dire, l'oisiveté, comme il a daigné l'avoüer, lui a fait écrire contre des femmes véritablement aimables, aimées réellement de quelques-uns, & vulgairement estimées de tous, parce qu'on estime toutes les femmes à la Cour, comme on estime à Rome tout Homme à longue robe & à petit colet.

Mais

Mais Buſſy a payé pour lui & pour d'autres ; & ce fut une ſotiſe à lui de s'en plaindre, comme il à fait, pendant quinze bonnes années qu'a duré ſon éxil après une retraite ou noviciat de deux ans dans le Château de la Baſtille. Ne devoit-il pas être content ? Il avoit ri & fait rire le public, & a mérité par-là le Titre ſi glorieux du plus poli & du plus agréable ſatirique de nos jours, un autre Petrone, c'eſt tout dire. Que vouloit-il de plus ? Ses autres ouvrages, la plupart fort médiocres, ne lui auroient point aquis cette réputation. Il étoit juſte de l'acheter d'une maniere éclatante pour la bien meriter. Oh ! Patin n'écrivoit pas en Nouvelliſte, lorſqu'il mandoit à ſon ami que Buſſy Rabutin de la Baſtille où il étoit, *a été conduit dans les petites Maiſons où on met les foux, & qu'il y avoit deux chambres.* C'étoit-là une

une régle de mœurs ; c'est ce qu'on doit faire à un Auteur, à un courtisan, à un homme de condition qui a la maladie d'écrire contre des femmes. Et quelles femmes ? Des femmes de la Cour d'une grande naissance, & qui ont des Amans de la plus haute volée.

J'en ai assez dit ailleurs sur le respect qu'on doit principalement aux femmes de la Cour, pour ne pas allonger inutilement cet article. Libre à ceux qui n'en seront pas contens d'en courir le danger.

Enfin un quatriéme genre de personnes qui ne doivent point entrer dans ces ouvrages, sont les Magistrats. Ce n'est pas tant par considération pour ceux qui n'ont pas soin de leur réputation, que par respect pour les Dignités qu'ils occupent. Je sçai que rarement cela porte coup à leur autorité ; ils sçavent aussi-bien la maintenir dans le besoin, que se divertir joyeuse-

ment

ment dans la belle saison de la vie, & plus long-tems quand ils peuvent. Mais laissons tous ces détails de bagatelles aux faiseurs d'*Annales de la Cour de Paris.* Cela est de leur ressort, ils s'en aquittent bien ou mal, quand l'envie leur en prend, sans néanmoins que le reste de l'Etat paroisse s'y intereſſer.

Je vai mettre pour *quatriéme défaut* un inconvenient dans lequel je ne vois pas que l'on ait inclination de tomber ; je ne le regarderois pas comme une faute; mais comme une infamie. Il est bon néanmoins d'en avertir : ce seroit d'attaquer des personnes disgraciées ou persecutées ; de les faire paroître sous de vilains caracteres, ou de leur donner toûjours une posture désagreable dans des Romans satyriques. Ce sont les seuls, ou la malignité d'un Ecrivain puisse les faire entrer. Rien ne seroit moins goûté,

il

il y a dans tous les hommes un esprit de compassion pour tous les malheureux, qui repond à l'esprit de jalousie que l'on a pour celui qui est en faveur. La grande autorité d'un homme revolte son voisin, & son affliction le fait gémir avec lui; c'est un sentiment d'humanité que la nature inspire. Dans le même homme la jalousie se change en compassion, & bientôt cette compassion va se convertir en haine, tout cela néanmoins pour le même objet, mais consideré dans les divers états d'élevation, de malheur, ou de rétablissement dans lesquels il peut se trouver successivement. Ces sentimens ne sont pas toûjours dans les Auteurs; la plûpart ont beaucoup moins de principes d'humanité que d'imagination & d'humeur. Tous ces faiseurs de Livres à bon mots ont souvent peu étudié toutes les situations du cœur,

& les cauſes de ſes variations, ils s'imaginent que qui n'eſt point aimé dans la faveur doit être haï dans la diſgrace, il eſt bon de les avertir que l'homme penſe tout autrement. Il ſuffit que ſon ſemblable ſoit dans le malheur & dans l'affliction, qu'il ſoit maltraité & perſecuté pour ſe croire en quelque ſorte perſecuté avec lui, tout autre ſentiment n'eſt pas celui de l'humanité. Il n'y a que la grande fortune qui revolte l'amour propre. Dès que l'homme eſt mort à la vie brillante & faſtueuſe, dès qu'il ne vit plus que pour lui on le croit en ſon lieu, ou même quelquefois au-deſſous de celui qu'il merite; alors on devient plus traitable à ſon égard. Et s'il eſt attaqué, (1) par une injuſte per-

(1) Tout ceci fut écrit en 1724. dans le tems de la diſgrace de M. le Blanc. Il a eu l'avantage que dans ſon élevation il a été éſtime; dans ſa diſgrace il a été

perſecution, l'injuſtice ſeroit encore plus criante dans ceux qui la lui reprocheroient malignement. J'aimerois beaucoup mieux m'atendrir avec lui & dire en tout cas avec un honnête homme.

La Fontaine Elegie ſur M. Fouquet.

S'il a cru les conſeils d'une aveugle
Puiſſance,
Il eſt aſſez puni par ſon ſort rigoureux;
Et c'eſt être innocent que d'être malheureux.

Le *cinquiéme défaut* où l'on tombe dans ces ouvrages eſt *d'offenſer les mœurs*, ce qui n'eſt que trop ordinaire au genre médiocre de leurs Auteurs. Ceux du premier & même du ſecond rang y aportent une extrême attention. Il faudroit donc les envoyer à l'ecole de ces derniers pour y aprendre le vrai caractere de ces for-

plaint par le Public & cheri de ſes amis. Il ne lui a manqué pour la plus grande gloire dont un Miniſtre puiſſe être comblé, que d'être mort ou plûtôt ou plus tard.

ſortes de compoſitions, auſſi-bien que la force du diſcours, les bienſéances de l'uſage, la nature des inſtructions qu'ils veulent donner, & quelles ſont enfin les perſonnes pour qui l'on deſtine communément ces ouvrages ? Tout cela ſerviroit peut-être à les tenir en bride. S'ils ne peuvent néanmoins ſe contenir, le champ eſt vaſte, ils n'ont qu'à ſe jetter ſur l'hiſtoire, elle ſe prêtera volontiers à leur cynique démangeaiſon. Ils repreſenteront François I. cherchant des Avantures de toutes parts. Ils pouront le peindre attrapé ſottement au piege, &

Lui feront boire en chambre bien ſerrée,
Fade Tiſanne avec que eau ferrée, Marot Epit. 9.

Sans que cette épreuve ait pu le rendre ſage, ni le mettre à la raiſon. Et le pauvre Prince après force inquietude d'eſprit & de corps, fut obligé d'y ſuccomber.

Ils

Ils montreront avec plus de circonstances même que *d'Aubigné*, Henry III. se divertissant avec ses mignons, & se divertissant si devotement que les Dames de sa Cour en étoient au désespoir. Mais il les vouloit punir de lui avoir joüé quelque mauvais tour. Hé ! tout le sexe devoit-il souffrir de la malversation de quelques-unes ? Mais un Roman, une Historiette, une Nouvelle historique, une Avanture, tout cela n'est pas l'Histoire : Celle-ci avec un air Magistral & un ton de Docteur, a le Privilége de dire bien des veritez défenduës aux autres qui doivent être polies, civiles & doucereuses ; leur donneroit-on même le titre seduisant d'Histoires secrettes ? Tout ce grand secret ne doit pas aller plus loin que le secret du cœur. On sçait bien d'ailleurs ce que cela veut dire. Mais laissez-le penser à

qui

qui le voudra ; ne le faites pas même entrevoir. En bonne police de mœurs les nudités ne ſont pas permiſes : je ſçai néanmoins combien un rideau de gaze feroit plaiſir à beaucoup de gens, qui n'en diſent mot, mais cela eſt défendu par les Loix de l'uſage. En voici la preuve ; ce n'eſt pas moi heureuſement qui la donne, j'ay ſeulement la peine de la raporter ; mais il la faut ſuivre. « Si un bel » eſprit, dit un Auteur * fort » accrédité, étoit prié par des » Dames de leur compoſer une » Hiſtoriette romancſque des ac- » tions de Jupiter ou d'Hercules, » il feroit bien de ne ſe ſervir ja- » mais des termes, *Châtrer, dé-* » *puceler, engroſſer, faire un en-* » *fant, coucher avec une Nymphe,* » *la forcer, la violer* ; il devroit » ou mettre à l'écart toute occa- » ſion de preſenter ces idées, ou » les tenir en éloignement par des

* Bayle Eclairciſſem. ſur les obſcenités.

» expressions suspenduës, vagues
» & énigmatiques. Mais si les Au-
» teurs d'un Dictionnaire Histori-
» que, où l'on attend la version
» exacte de ce que l'ancienne My-
» tologie raconte des actions de
» Jupiter, se servoient de longs
» détours & de phrases recher-
» chées, qui donneroient à de-
» viner le destin de telles & de
» telles Nymphes, ils seroient
» traités de précieux & de pré-
» cieux ridicules. Ils rempliſſent
» assez tous les devoirs de la bien-
» séance, pourvû qu'ils se tiennent
» dans les bornes de la civilité
» ordinaire, c'est-à-dire, pourvû
» qu'ils n'employent pas des mots
» abandonnés à la canaille, &
» dont même un débauché ne se
» sert pas dans une conversation
» sérieuse. Ils se doivent servir
» hardiment de tous les mots qui
» se trouvent dans le Dictionnaire
» de l'Academie Françoise, ou

dans

» dans celui de Furetiere, amoins
» que l'on n'y ſoit averti que ce
» ſont des mots odieux, ſales &
» vilains.

Voilà donc ce qu'il faut pratiquer, quitte à ſe dédommager d'ailleurs ; les occaſions n'en manquent pas. Ces ſortes de livres ſont des tableaux qui doivent être vûs de tout le monde, depuis le Cardinal, l'Archevêque & l'Evêque juſqu'à la moindre Bergere : Les premiers vrai-ſemblablement ne s'en plaindroient pas, ils ont aſſez de force pour ſoutenir la vûe de ces objets ou pour détourner leurs yeux ; mais il ne faut pas-même qu'une vierge ait lieu d'en murmurer. C'eſt l'indécente imperfection de ce tableau qui porte M. *Huet* à blâmer la conduite du Roman *de Daphnis & Chloé ;* tout y eſt trop ſelon la nature & ſelon l'hiſtoire. C'eſt ce qui l'empêcha dans la vivacité de la plus agréable

jeuneſſe d'en publier la verſion latine qu'il en avoit faite, lorſqu'il n'étoit encore que Laïc : Mais Amiot étoit Prêtre, il étoit Abbé & moins ſcrupuleux : Auſſi a-t-il eu la condeſcendance de nous en donner le premier une verſion françoiſe, qu'il eut ſoin de faire magnifiquement imprimer pour la rendre plus liſible ; je crois même qu'elle n'a paru que depuis ſon voyage au Concile de Trente & à Rome : ou ce fut du moins pour ſe mieux préparer à paroître dans cette auguſte Aſſemblée. Le même Auteur que nous venons de citer, porte un jugement beaucoup plus déſavantageux d'un Roman plus moderne, qui contient, dit-on, *les Avantures de la Madona & de François d'Aſſiſe.* « Il ſuffit » de dire que M. *Bayle* le peint » comme un Livre, où à la verité » tous les termes ſont fort hon- » nêtes, mais les idées que l'Au- » teur

Eclairciſſem. ſur les obſcenités.

» teur veut que l'on ait ſont ſi
» infames, ſi horribles, & ſi
» monſtrueuſes, qu'il n'y a que
» Lucien & ſes ſemblables qui en
» puiſſent ſoutenir l'énormité. Ce-
» la ne donne point de ſcandale
» aux Proteſtans, continuë cet
» excellent homme; ils ont jugé
» au contraire que l'Auteur ayant
» eu pour but de faire ſentir le
» ridicule du Papiſme ſans aucune
» controverſe, a rendu ſervice à
» la bonne cauſe. On s'eſt plaint
» de quelque choſe qu'il avoit
» dite en faveur de Neſtorius,
» mais non pas du reſte, qui,
» comme je l'ai déja dit, étonne,
» altere, & fait friſſonner le corps
» & l'ame.

Au ſeul titre j'aurois parié que c'eſt l'ouvrage de quelque Moine, qui ſe ſeroit évadé pour aller diſſiper en Hollande ou en Angleterre le chagrin qu'il auroit eu de paſſer de ſi longues nuits dans la

solitude d'une cellule. Aussi est-il du Sr *Renoult*, jadis *Cordelier* & depuis Ministre à Londres. C'est-là le grand motif de tous ces braves Déserteurs. Heureusement il n'y a pas grande perte ; on peut dire de chacun d'eux que c'est un malhonnête-homme de moins parmi nous, & un malhonnête-homme de plus chez les Protestans. Et puisque l'occasion se presente ici (peut-être ne la trouverai-je jamais si belle) je dirai ce qu'en avoüa un de ces Prosélites, plus ingénu & plus sincere que les autres, qui pensent comme lui, ou j'en doute fort, c'est *M. Gueudeville*. Il ne voyoit qu'en riant tous ces prétendus Evangeliques, qui alloient par cohorte en Hollande, où lui-même s'étoit retiré il y avoit déja long-tems, pour pratiquer, disoient-ils, la parole de Dieu avec plus de pureté qu'on ne le fait dans cette Eglise Romaine ; cette Prosti-

Proſtituée, cette Babilone antichrétienne, ce Cloaque de tous les vices, où l'on eſt ſi contraint, qu'on n'y ſouffre pas, quand on le ſçait, qu'un pauvre Moine ſe livre à la vie joyeuſe, ni même qu'il ſe marie honnêtement quand il a une fois donné ſa parole d'honneur de ne le pas faire. Il y en alla un grand nombre après la Paix de Ryswick, touchez du ſaint zéle d'avoir une eſpece de Sacrement de plus; & M. *Gueudeville* ne pouvoit s'empêcher de dire, *voilà encore un fripon de plus parmi nous.* On fut avec raiſon ſcandaliſé de ce diſcours, car ce ſont-là les vérités qui offenſent: on lui en parla, & avec une droiture qui le devoit faire eſtimer dans ſon infortune; il dit, ſans s'étonner, à un Seigneur même de l'Etat, « que » tous ces petits Moines, ces gens » à froc, cette Prétraille que vous » voyez ſi âpres à ſuivre l'Evan-

» gile, sont autant de fripons qui » sortent du Papisme, où ils n'ont » pu vivre régulierement pour ve- « nir faire ici trophée de leurs de- « sordres : Et vous pouvez m'en » croire, disoit-il, car si moi-mê- » me je n'eus pas fait quelque fri- » ponnerie, vous ne me verriez » pas ici. En vérité cette candeur auroit bien dû lui meriter la grace entiere d'un favorable retour, commencé déja par son épouse & sa fille, qui se sont toutes deux rangées parmi nous. Et j'ose dire que les sages de la Réforme, ne regardent point autrement la plûpart de ces nouveaux zélateurs. Mais on les reçoit ; s'ils ne servent de rien pour avancer l'honneur de la Religion, ce sont au moins des sujets propres à augmenter les membres de l'Etat. J'excepte néanmoins de ce nombre M. *Oudin* Prémontré, qui depuis qu'il nous eut quité pour se re-

retirer à Leyde, n'a jamais été vû que dans son Cabinet ou à l'Eglise. Je me souviens toujours avec édification de ce qui m'a été dit autrefois contre la plûpart de ces Proselytes par M. *Jacques Basnage*, l'un des plus honnêtes hommes que j'aye connu dans la Réforme.

Je dis donc que s'il faut éloigner de ces Livres amusans des idées ordinaires, mais peu conformes à l'integrité des mœurs, on doit encore moins y laisser apercevoir aucune héresie en amour, sur tout de celles qu'on a si justement reprochées à Muret, à d'Assouci & à Boisrobert.

Cet admirable Pathelin,
Aimant le genre Masculin.

Menag. Requête des dictionnaires.

Permettons à d'Assouci de se glorifier de ces sortes de proüesses, en disant à d'aimables Dames,

Pourquoi donc sexe au teint de rose
Quand la charité vous impose
La loy d'aimer vôtre prochain,
Me pouvez vous haïr sans cause
Moy qui ne vous fis jamais rien ?
Ha ! pour mon honneur je voy bien
Qu'il vous faut faire quelque chose.

Et puisque c'est dit-on un regal chez les Ultramontains, on ne sçauroit mieux faire que de renvoyer au de-là des monts toutes ces galanteries Ottomannes, avec les Livres qui en traitent, comme *la France Turbanisée, la France Italianisée pour* les joindre à leur *Alcibiade fancivolo alla Sevola* & au *Capitolo del Forno de Monsignor de la Caza.*

Mais nous avons un Livre qui n'est, ni toute Histoire, ni tout Roman, qui ne laisse pas de m'embarasser, ce sont les *Dames Galantes de Brantome.* Dans les avantures joyeuses qu'il raporte, il donne un peu trop à l'histoire

& à la nature. C'eſt ce que je lui reprocherois s'il étoit vivant. Je lui dirois par éxemple ; retranchez cet endroit, Monſieur il ne convient point à nos mœurs de dire une grande & vertueuſe Princeſſe, de par le monde étant un jour couchée avec un brave Cavalier &c.

Oh ! lui dirois-je, cela n'eſt pas édifiant, j'aimerois bien mieux que vous miſſiez ici la perilleuſe penitence du bien-heureux Robert d'Arbriſſel, ce pere ſpirituel de tant de Nonains, qui avoit trouvé l'induſtrieux moyen de mortifier la chair par la chair même : cela ſeroit moins dangereux que cet endroit-là ; au moins le motif en étoit bon, & je ne vois pas ici que l'intention en ſoit auſſi pure. Cependant ſi Brantome a eu ſon vice ſur ces détails trop circonſtanciés, il faut avoüer que d'ailleurs c'eſt un éxcellent homme ; on ne ſçauroit trop loüer en

lui, certaines manieres de parler que nous devrions imiter juſques dans nos plus agréables recits. Ne vous imaginez pas qu'il mette jamais aucune Avanture ſur le compte de perſonnes deshonorées, de médiocre réputation où d'une condition vulgaire & bourgeoiſe, cela dégoûteroit un Lecteur. Il a ſoin de ſoûtenir la Nobleſſe de la narration en citant toûjours une grande & honnête Dame de la Cour, une ſage Princeſſe de par le monde, une vertueuſe Demoiſelle. Je trouve de l'utilité dans ces expreſſions qui nous avertiſſent que l'honnêteté, la ſageſſe, la vertu, ne ſont pas toûjours ſi rigides, ni ſi auſteres qu'on le penſe. Je le croirois volontiers comme lui. Où en ſerions nous ſi cela n'étoit pas ? A peine pouroit-on trouver de la vertu dans le monde ; & cela ſeroit capable de rompre tous les liens de la vie civile, où d'alterer

terer au moins la ſocieté.

Ces ouvrages n'éxigent pas ſeulement, qu'on en écarte toute idée, tout portrait, tout caractere contraire aux mœurs ; il faut encore dans les choſes même permiſes, en éloigner les manieres de parler groſſieres ; c'eſt une bien-ſéance que l'uſage a introduite, il faut donc la conſerver. Il ne convient pas dans un recit de faire rougir par l'indécence du diſcours ceux qui ne doivent pas rougir du récit même ſagement couvert & modeſtement habillé. On ne rougit pas de voir des perſonnes aimables vêtues comme tout le monde ; & l'on rougiroit ſans doute ſi elles vouloient prendre des habits antiques ou étrangers à nos mœurs preſentes, ſe vêtir par éxemple comme les filles de Lacédémone avec des Jupes fenduës des deux côtés pour laiſſer voir la blancheur de leurs cuiſſes,

cuisses : & pour les hommes avec « ce vain & inutile modéle » d'un membre que nous ne pou- » vons honnêtement nommer, » du quel toutesfois on faisoit au- » tre fois montre & parade en » public. » Jusqu'à vouloir même en imposer aux yeux par une vanité mal entenduë, comme on le remarque encore dans les vieilles Peintures & les anciennes Tapisseries.

On étoit jadis moins scrupuleux sur les manieres de parler. Notre langue est devenuë plus chaste, cela est hors de doute ; pour ce qui est de nos mœurs, je ne sçai qu'en dire ; mais c'est beaucoup que de sauver les aparences du discours. Parleroit-on aujourd'hui comme a *fait Jean de Meun*, pour exprimer le facheux accident arrivé à Saturne, du quel il dit.

Justice

Juſtice qui jadis regnoit
Et Saturne regne tenoit,
*Qui Jupiter couppa les C * **
Son fils com ſe fuſſent andoüilles.
Moult eut le Cueur dur & amer
Puis les jetta dedans la Mer,
Dont Venus la Deſſe iſſi
Car le Livre ledit ainſi.

Roman de la Roſe.

Nous ſommes plus reſervez : ſi nous ſçavons vivre, nous ſçavons encore mieux parler : notre diſcours eſt ce qu'il y a de plus réel dans nos mœurs. Mais je ne ſuis pas de l'avis de ceux qui croyent qu'une ſalleté dite groſſiérement fait moins d'impreſſion qu'une galanterie tendre, ſpirituelle, enjouée, exprimée avec beaucoup de délicateſſe, cette derniere peut-être tournée en politeſſe, en ſçavoir vivre, en agréable converſation ; elle a toujours plus d'une face, & il ne faut pas croire que l'eſprit ſe porte tout d'un coup à celle qui marque-

queroit la passion, ou si vous voulez la corruption du cœur. Ce seroit avoir une chétive idée du sexe que de penser qu'à chaque discours qui pourroit avoir plus d'un sens, il ne s'arretât qu'à celui qui lui feroit le moins d'honneur. J'en juge autrement, le sexe n'est ni si fragile, ni si aisé à s'enflâmer qu'on le prétend. Je crois les femmes plus sages & foncierement plus vertueuses que les hommes. Que ceux qui connoissent un peu le monde s'examinent & répondent sur ce qui leur est arrivé, ou sur ce qu'ils sçavent d'ailleurs. Je suis persuadé qu'il n'y a point d'homme bien fait, galant, spirituel, aimable, qui n'ait attaqué en vain plusieurs femmes avant que de se faire écouter réellement par quelqu'une; qu'il aura même poursuivi longtems avant que de s'en faire aimer. Et je suis persuadé qu'une

fem-

femme aimable n'agaceroit pas deux fois inutilement un galant homme, de ceux néanmoins qui ne ſont pas entierement tournés vers l'indifference. La femme réſiſte donc plus que l'homme : elle a donc plus de fermeté, plus de ſageſſe, plus de vertu effective ou ſimulée : que ce ſoit l'une ou l'autre, je m'en embaraſſe peu ; c'eſt le même à cet égard. Ainſi elle a moins de panchant à tourner au vice un diſcours un peu équivoque, qui pouroit avec un ſens ſéducteur & trop agréable, en avoir d'autres ou ſérieux ou ſimplement badins & amuſans. Ainſi elle a moins d'inclination & de facilité à ſe laiſſer aller à des paroles inſinuantes & flâteuſes ; & l'on eſt obligé d'en convenir en d'autres termes : puiſque l'on aſſure que *la pudeur & la modeſtie ſont le partage des femmes incomparablement plus que celui des hommes.*

Bayle ſur les obſcénitez.

mes. C'eſt convenir du principe ; & le principe influë ſur toutes les conſéquences, les conduit, les tempere & les corrige. Mais une groſſiereté cruë, indigeſte, dangereuſe n'a qu'un ſens : comme elle n'a rien d'équivoque, rien n'y eſt ſuſceptible d'une benigne & favorable explication. Ainſi elle porte dans toute ſa force à l'imagination ; elle révolte à la vérité, mais elle fait ſon impreſſion toujours vive, toujours ſenſible, & qui ſe réveillant un peu plus adoucie, comme cela ne manque pas, fatigue la délicateſſe & les mœurs. De tout cela il en faut juger par la ſituation du cœur ; celui qui l'a tendre, paſſionné, ou même joyeux ou voluptueux, va droit dans les équivoques ſpirituelles où l'inclination le porte ; celui qui l'a réſervé, retenu, circonſpect, eſt moins frapé de tout ce qui touche les autres. C'eſt le

cœur,

c'eſt la volonté qui détermine au bon ou au mauvais ſens, & qui dans le doute explique bien ou mal les choſes écoutées, comme les prononcées. Quoique dans ces Livres tout tende à l'amuſement ; l'inſtruction cependant n'en doit jamais être ſéparée. Il faut donc écarter les équivoques palpables & ſenſibles ; & ſi ce n'eſt pas aſſez d'un voile, il faut en mettre trois plutôt que deux, & ſur tout éviter que ce qu'on deſtine à l'inſtruction, porte avec ſoi le caractere du deſordre & de la corruption. L'on doit même accoutumer les perſonnes pour qui ſont faits ces ſortes d'ouvrages, c'eſt-à-dire, la belle & l'agréable jeuneſſe à ne concevoir que des diſcours ſages, ou du moins à ne voir que la ſageſſe dans les diſcours qui ne la montreroient même que d'une maniere imparfaite & obſcure. Je remarquerois bien d'autres défauts,

mais

mais ils rentreroient tous dans les obſervations qu'on doit faire ſur la compoſition des Romans.

Maximes à obſerver dans les Romans.

J'y viens donc, mais je les expliquerai avec plus de brieveté que je n'ai fait les defauts. Je mets pour *premiere obſervation* de ne choiſir que des ſujets nobles, & qui puiſſent mériter l'attention des honnêtes gens. Je l'ai déja dit, un Roman eſt un Poëme heroïque en Proſe. Tous ceux qui ſont venus juſqu'à nous ne peignent que des Rois, des Princes, des Heros; il faut faire ſes preuves pour y avoir place. Et quelles preuves ? Il n'y a point-là de diſpenſe comme à Malte, on n'y voit point des Chevaliers de grace; on y admettra plutôt le bâtard d'un Prince, qu'un fils ou un frere de Miniſtre.

Miniſtre. Voilà pour les perſonnes ; mais l'objet doit être une action grande, héroïque, périlleuſe : les circonſtances qui doivent être choiſies entre les plus belles, ſeront toujours noblement ou délicatement exprimées. On ſçait combien on a raillé Saint Amant pour avoir manqué au détail en mettant, dit-on, les poiſſons aux fenêtres pour voir paſſer les Iſraëlites ; & quoique les épiſodes ne l'emportent jamais ſur l'action principale, ni pour la dignité, ni pour l'éclat, elles doivent avoir toujours leur majeſté propre & particuliere qui tend à relever le grand & le ſublime de l'action principale. Toute la difference néanmoins qui ſe trouve entre le vrai Poëme & le Roman, eſt que toute l'action de celui-ci ſe termine par un ou pluſieurs mariages ; & voilà pourquoi il eſt défendu en bonne police romaneſque de faire ma-

marier les Héros au commencement ou au milieu du Roman. Comme le mariage en est le but, tout ce qui est au-delà devient inutile & superflu pour l'action principale ; on sçait bien ce que font les gens quand ils sont mariés ; si l'on passe au-delà du mariage, c'est compliquer deux grandes actions en un seul Poëme : crime capital en bonne Poësie. L'action du Poëme vraiment héroïque est la fin d'une grande & difficile entrepriſe, ou l'Apothéose du Heros principal. Ainsi ni le Roman, ni le Poëme ne doivent point commencer comme l'Histoire à la naissance du Heros pour finir à sa mort ; leur but est une seule & unique action. Mais il se peut faire que par des épisodes on sçache tout ce qui est arrivé au Héros & aux personnes les plus illustres du Poëme, c'est même ce qui est nécessaire pour montrer que ce

Héros

Héros ne s'eſt pas fait tout d'un coup, qu'il l'a toujours été & qu'il vient de bonne race. Mais ſi cela eſt, voilà bien des Livres dégradés de la qualité de Roman qu'ils ont poſſedée juſqu'ici. Je le crois, mais il y a remede à tout.

C'eſt à peu prés qu'elle a été la conduite de nos grands & de nos habiles Romanciers : c'eſt ainſi que ſont faits les *Rollands*, tantôt *amoureux* & tantôt *furieux*, nos *Amadis de Gaule* & leur noble poſtérité, tous Baladins de grand renom, & fort experts en tout genre d'expéditions militaires & amoureuſes. Les plus illuſtres d'entre les modernes n'ont pas fait autrement : Ainſi avons-nous *Cyrus*, *Clelie*, *l'Illuſtre Baſſa*, *Almahide*, *Polexandre*, *Pharamon*, *Cleopatre*, *Caſſandre*, *Scipion*, *Sapor* & tant de braves gens qui font honneur à notre langue & à nos mœurs ; car vous pouvez bien

bien juger que nous ne manquons pas de leur en prêter plus qu'ils n'en ont eu. Cependant disons le vrai ; le Restaurateur de nos Romans modernes, l'Illustre M^r *d'Urfé* ne represente dans son *Astrée* que des Bergers & des Bergeres, qui ne s'y distinguent même que par des sentimens d'amour & de tendresse ; je le sçai ; mais en vérité il y a des Princes & des Héros qui ne valent pas des Bergers de ce caractere ; ceux de l'Astrée sont si spirituels, si polis, si bien instruits des manieres du grand monde, qu'il n'y a pas d'honnête homme qui n'ambitionnât de leur ressembler ; & s'il faut pénetrer plus avant, si l'on veut percer dans le secret de ce Roman, on verra que ce sont des gens de condition qu'on y peint sous les emblêmes de Bergers & de Bergeres : car ce sont pour le fond les Avantures de M^r *d'Urfé*

lui-

lui-même & d'un de ſes freres, ornées ſans doute de quelques épiſodes pour en faire un Roman plus régulier. C'eſt ce qu'il découvrit au célebre *Patru*, qui a fait un recit de ce qu'il a pu retenir des miſteres amoureux de cette belle paſtorale. C'eſt un nom qu'on ne ſçauroit lui refuſer, ſi l'on a la délicateſſe de ne lui pas laiſſer celui de Roman qu'il a toujours ſi dignement ſoutenu depuis ſa naiſſance ; & pour moi j'aimerois beaucoup mieux faire une belle paſtorale qu'un mauvais Poëme ou un Roman médiocre. Je préfere l'entretien d'un Gentilhomme ou même d'un Roturier plein d'agrément, d'eſprit, de gentilleſſe & de ſçavoir vivre, à la converſation d'un Roi brutal & ſans génie ; ſeroit-ce même un Empereur. Je ne puis diſconvenir cependant qu'un Héros qui n'auroit d'autre qualité que celle d'aimer ten-

drement & même constamment, seroit un fade personnage ; porteroit-il le nom de Cesar, d'Attila, de Charlemagne, ou de Gustave, tout cela ne serviroit peut-être qu'à le rendre plus sot : Il faut que l'amour domine sur le cœur, mais il faut aussi que le cœur se jette dans les grands projets, dans les plus vastes & les plus périlleuses entreprises ; enfin il faut que tout soit grand, actions, courage, valeur, tendresse ; c'est par-là que l'amour se peut illustrer pour meriter place dans un grand Poëme. Autrement un bon Marchand de Paris, ou quelque Bourgeois de la Province, qui auroit soupiré dix ou douze ans auprès d'une aimable personne, qu'il auroit enfin emportée à la barbe de ses rivaux, se pouroit nommer un Héros de Roman. Oh ! tout beau, s'il vous plaît, nous ne prétendons pas prostituer ainsi le nom de Héros. Je

ſuis de l'avis de ce galant homme qui diſoit

Achille étoit haut de corſage
L'or éclatoit en ſes cheveux ;
Il auroit attiré les vœux
De la Lucrece la plus ſage ;
Sa gloire à danſer , à chanter ,
Tirer de l'arc , ſauter , lutter
A nulle autre n'étoit ſeconde :
Mais s'il n'eut rien eu de plus beau ,
Son nom qui vole par le monde ,
Seroit-il pas dans le Tombeau ?

Mal-herbe.

Et je ſouſcris volontiers à ce ſentiment d'un de nos plus grands Poëtes , qui fait dire par une Princeſſe à Theſée , qui fut aſſurément un brave compagnon en amour comme en toute autre choſe :

Oſerois-je , Seigneur , vous dire hautement
Qu'un tel excès d'amour , n'eſt pas d'un tel amant ?
S'il eſt vertu pour nous , que le Ciel n'a formées
Que pour le doux emploi d'aimer & d'être aimées ;
Il faut qu'en vos pareils les belles paſſions

Corneille dans Oedipe.

Ne soient que l'ornement des grandes actions :
Ces hauts emportemens qu'un beau feu leur inspire,
Doivent les élever & non pas les détruire.

Voilà tout d'un coup bien des ouvrages amusans, ingénieux & même instructifs, chassez du corps des Romans, puisqu'on n'y trouve ni la dignité du sujet, ni la majesté des personnes, ni la noblesse des caracteres. C'est faire main-basse sur *Lazarille de Tormes*, *Gusman d'Alfarache*, *Giblas de Santillanne* & même sur le pauvre *Scarron*, dont le *Roman Comique*, malgré la sévérité de cette censure, se soutiendra toujours par les agrémens, les saillies & les portraits aussi bizarres que naturels dont il a sçu décorer cet ingénieux ouvrage ; & je vous dirai qu'il n'en ignoroit pas l'imperfection de ce côté-là. J'en juge, parce qu'il dit grotesquement & peut-être satyriquement contre

contre lui-même, d'un autre Roman fait ou projetté, mais qu'il avoit ſuſpendu tout à coup, parce qu'il aprenoit que ſon Héros venoit d'être pendu au Mans. Il ne croyoit pas que ceux qui figurent dans ſon Livre valuſſent beaucoup mieux; mais il lui a donné le titre de Roman, comme il a donné le nom de Poëme à ſon *Typhon*. Paſſons donc celui-ci; il mérite grace, ne ſeroit-ce que par les épiſodes ſi gracieux & ſi bien narrés qu'il contient; & je ſuis bien-aiſe de marquer ce que le célebre M. *Huet* m'a dit pluſieurs fois, comme à beaucoup d'autres; que jamais homme n'a mieux entendu que Scarron, le ſtile & le caractere de la narration; & que rien n'étoit plus correct à ce ſujet que ſes nouvelles & les épiſodes de ſon Roman. Mais il faut avoüer que le Héroïſme de *Lazarille de Tormes* ne méritoit pas de figurer ail-

leurs que dans les ruës de Madrid, & il ne convenoit pas d'instruire la postérité des tours de soupleſſe de ce Héros de la gueuſerie, non plus que des Avantures de *Guzman d'Alfarache*, qui ne valoit pas mieux, & dont la vie n'eſt enflée que par de longues Prédications & d'ennuyeuſes moralités qui ne convertiront jamais ceux qui auront la patience de le lire. Le *Giblas*, quoique mieux écrit, n'eſt pas digne d'un fort beaucoup meilleur. Je ne m'embaraſſe peu ſi l'on a trouvé yvre & vautré dans la bouë un célebre Licentié, que l'on fut même obligé de remener chez lui. Mais ce ſont-là, dit-on, des caracteres de mœurs ; ce ſont des portraits : ce Seigneur Licentié, vous devez le connoître, c'eſt le Sr Dagoumer ; il eſt peut-être aujourd'hui un peu plus temperé. Et cet autre, qu'on peint comme un homme infatigable

ble dans les travaux de l'amour : Hé ! ne le reconnoiſſez-vous pas, c'eſt cette langue dorée, ce Varron de nos jours ; ainſi l'a-t-on nommé dans de mauvais ouvrages, quand il étoit en faveur : peut-être aujourd'hui ne le porteroit-on pas ſi haut ? Mais à coup ſûr on ne ſe trompera point en l'apellant le Varron de la concupiſcence ; il la connoît dans toute ſon étenduë ; il en ſçait le bon côté & n'en ignore pas le mauvais ; il en a vû toutes les faces, c'eſt-là ſa belle érudition ; je conviens de tout cela. Mais qu'ai-je affaire des portraits d'un *Saint Pavin*, ou d'autres gens de pareille étoffe ? J'aime beaucoup mieux les *Wandeyk* que les *Reymbrans* ; & je fais plus de cas d'une étude de *le Clerc*, que d'un craïon de *la Fage*.

J'ai dit, & je l'avois preſque oublié, que je rétablirois l'honneur de bien des Livres, qui portent le

glorieux nom de Romans sans en avoir toutes les qualités ; c'est-à-dire, qui paroissent plutôt sur le pied de recits historiques, que de poëmes héroïques. *La mode des grands Romans* qui avoient longtems fait les délices de la Cour, *ayant cessé avec celle des chapeaux pointus*, dit un Auteur, on se jetta sur les Historiettes, les Nouvelles & les Romans historiques, ornés des agrémens que la vérité peut souffrir ; & leur goût qui subsiste encore aujourd'hui s'accommode assez bien avec l'impatience françoise. Les Avantures des grands Romans, tant pour le fond que pour les épisodes, étoient si coupées & si embaraſſées les unes avec les autres que l'attention se partageoit trop : il en faloit beaucoup plus que n'en ont ordinairement de jeunes personnes ou des gens occupés d'ailleurs, pour pouvoir rassembler & rejoindre toutes les pieces

Le Noble, Préface d'Ildegerte.

pieces découſuës & diſperſées de chaque Hiſtoire particuliere. Un Roman auroit-il eu quarante Volumes, le dénouëment de toutes ſes Parties ne ſe voyoit jamais que dans le dernier. Ainſi dans la lecture des trente-neuf premiers Volumes, on étoit toujours incertain de ce qui devoit arriver à tel Héros ou à telle perſonne pour qui on s'intereſſe ; car dans tous ces divers caracteres, il eſt rare qu'il ne s'en trouve pas quelqu'un dont l'inclination convenable à nos mœurs ne nous touche plus que les autres. On s'eſt rebuté de tant d'embaras, de ſoins & d'incertitudes inutiles dans une lecture qui doit inſtruire ſans fatiguer. Les petits Romans ont ſupléé à ce déſagrément ; ſi leur narration n'eſt pas tout-à-fait continuë, elle n'eſt point aſſez coupée pour faire perdre de vûë le fond principal, ni la mémoire des évenemens particuliers ;

culiers ; c'est le premier avantage des historiettes. On a encore celui de changer souvent l'objet de ses lectures, & je n'ai que faire de le répeter, on sçait le goût que l'inconstance naturelle des hommes leur fait trouver dans cette diversité de matieres differentes. Oh ! dans les choses d'agrément il ne faut pas moins avoir égard aux foiblesses, qu'aux perfections de l'humanité : il ne faut donc plus regarder les historiettes comme des Poëmes ou des Romans réguliers; cependant on ne peut se dispenser de les prendre au moins pour autant d'épisodes détachées que l'on presente à l'impatience d'un lecteur qui ne prétend pas étudier : il veut seulement s'amuser ou se délasser une heure ou deux ; & si l'on détachoit ainsi toutes les épisodes des grands Romans, on feroit autant d'Historiettes ou de Nouvelles historiques dans le goût

de

de celles qui ſont maintenant en vogue. On peut donc les laiſſer joüir du nom de Roman, puiſque ce ſont comme des Parties qui en paroiſſent détachées, & qui participent à l'agrément & à l'inſtruction qu'on tiroit auparavant de ces grands Poëmes. Un détachement d'une grande Armée ne laiſſe pas de porter ſouvent le nom d'Armée, & ſes expéditions ſont toujours miſes ſur le compte de l'Armée principale, & roulent toujours ſous ſon nom. Hé bien ! les Hiſtoriettes ſont autant de détachemens particuliers que l'on fait du grand corps des Romans ; & par-là tout doit rouler perte ou gain ſous le nom de ces derniers. Ainſi voilà les *Hiſtoires ſecretes*, les *Nouvelles hiſtoriques* & les *Avantures galantes* maintenuës dans la poſſeſſion de porter le nom de *Romans*, que j'avois paru leur ôter par une maxime peut-être trop

rale ; mais il y a remede à tout, on le voit bien.

La deuxiéme loi *ou deuxiéme observation* consiste *dans le vraisemblable.* * C'est une régle ancienne, on ne fait aujourd'hui que la renouveller ; les Grecs ne s'y sont pas toujours assujettis, non plus que ceux des Latins qui les ont trop servilement imités. Il est bon qu'ils ayent accommodé toute l'Histoire de leurs Dieux aussi burlesquement qu'ils ont fait ; c'est une Apologie pour nos Contes des Fées, & pour les enchantemens si ordinaires dans nos vieux Romans de Chevalerie, sans cela nous serions bien embarassés à les défendre ; il faudroit les abandonner aux voyes de fait que la sage raison pouroit employer contr'eux. Je sçai néanmoins qu'il y a des choses vrayes qui ne sont pas vraisemblables ; mais il vaux mieux en embaraſſer l'Histoire ; qu'elle s'en

* Ficta voluptatis causâ sint proxima veris. Horat. de Poët.

s'en démêle comme elle pourra, & ne les proſtituons pas en les ſemant dans les Romans. Nos Romanciers ont aſſez à faire ſans ſe fatiguer à enchaſſer dans leurs narrations des miracles & des prodiges ; les modernes ont été là-deſſus plus exacts que les anciens. Je ne compte point dans nos modernes ceux qui ont traité la Chevalerie depuis le IX ou X^e. Siecle juſqu'au XVI. Je ne commence qu'au XVII. alors on voit de la régularité, de la vérité même juſques dans la narration fabuleuſe. Si l'on dit qu'un Héros eſt vaillant, qu'il eſt brave, on n'en fait pas un Paladin, qui d'un coup de cimeterre pourfend le Cavalier armé à blanc avec ſon cheval.

Notre Héroïſme eſt d'un tout autre caractere ; il eſt plus voiſin de nos mœurs ; il conſiſte comme dans un Turenne, en une ame grande & genereuſe, en une extrême

trême valeur, soutenuë d'une profonde réflexion, en une prudence extraordinaire à prévoir tous les avantages d'une situation, pour s'en saisir habilement ; & pour éloigner tous les inconvéniens qui pouroient naître de quelque démarche. Il consiste en des vûës étenduës, mais claires & distinctes, à prendre aussi justement son parti dans l'occasion subite & imprévûë, que dans l'occasion préméditée ; à sçavoir amener insensiblement un ennemi redoutable au point de lui faire trouver de la fatalité dans sa propre force. Il consiste ce Héroïsme, comme dans un Condé, en un courage surnaturel, en une ame toujours hors des bornes de l'humanité, en des idées vastes, une disposition toujours bien entenduë, une sagacité admirable à connoître le bon & le mauvais d'un conseil, d'un mouvement, d'une entrepriſe ; en une exécu-

exécution encore plus vive, plus vigoureuſe, plus intrépide. Enfin ce Héroïſme conſiſte dans cette force d'eſprit & de courage, qui n'eſt pas ébloüie de la proſpérité ou de la réüſſite des plus vaſtes projets, & qui eſt encore moins étonnée de l'infortune, ou du renverſement des meſures les plus ſuivies & les mieux concertées ; car il y a du Héroïſme en tout, & il doit être propre à tout.

Chez nous les Héros ſont toujours des hommes, au lieu que chez les anciens ce ſont quelquefois de grands fous. Les événemens de nos Romans peuvent arriver tous les jours, & s'ils ſont traverſés par des conjonctures ineſperées, elles ne ſont pas moins naturelles que les événemens. Chez les anciens, l'événement eſt plein de prodiges & peut arriver tout au plus une fois en dix ou douze Siécles, & l'inconvénient qui le

fait

fait manquer est quelquefois extravagant. Oh ! c'est en cela que nous avons mieux conservé le vraisemblable. Nous sommes dans le naturel ; mais ce naturel est beau, agréable, enjoüé ; il est bon même que ces derniers caracteres accompagnent toujours ces ouvrages, parce que leur but n'est pas moins de réjoüir l'imagination que d'éclairer l'esprit.

Je marque pour *troisiéme observation* la nécessité de *répandre des mœurs* dans un Roman, parce qu'il est fait pour instruire autant que pour récréer. Sans cela il perd la meilleure partie de son mérite : ce n'est plus que la mauvaise moitié d'un Livre équivoque. Quand je dis qu'un Livre d'amusement doit contenir des mœurs, croyez-vous qu'il faille pour cela que ce soit un *Pedagogue Chrétien*, ou la *fleur des exemples* qui ne manquent point après un fait historique, ou quelque

que narration bonne ou mauvaise de preſenter un petit Bouquet ſpirituel & moral, pour faire paſſer ce point d'Hiſtoire de l'eſprit dans le cœur ? Laiſſons ces manieres aux Maîtres des Novices, ils s'en aquitteront bien. Croyez-vous que ces mœurs conſiſtent dans une allégorie ſpirituelle qui marque l'*Hiſtoire de Vulcanus, de Venus & de Mars, eſt accomparée à Notre Seigneur, à l'Ame péchereſſe & à l'ennemi d'Enfer.*

Roman de la Roſe moraliſé.

Tout cela paſſoit auprès de quelques bonnes gens du XVI. Siécle; mais nous vivons dans le XVIII. & nous ſommes un peu plus ruſés. Il faut donc qu'un Auteur ſçache nous contenter ſur ce pied-là, ou qu'il ſe taiſe ; mais ſe taire n'eſt pas facile à qui veut écrire. Cet homme qui écrit ſe voit oiſif ſans cela ; & l'oiſiveté eſt la mere de de tous vices. Il eſt vrai, mais dans quelque vice que l'oiſiveté le précipite,

cipite, il ne ſera jamais ſi grand que celui d'un mauvais Livre qui ennuye ; c'eſt-là ſon moindre défaut : Mais il donnera de mauvais principes à deux mille perſonnes qui le liront ; il rebutera cinquante perſonnes inſtruites, & mettra en colere les gens ſages qui en entendront parler ; donnez donc une occupation à cet Ecrivain. Hé bien ! qu'il travaille de corps, puiſqu'il ne ſçauroit travailler d'eſprit & de goût.

Diſons cependant ce que c'eſt que répandre des mœurs dans un Roman ; c'eſt y repreſenter des gens ſages, qui par une conduite exacte & meſurée, quoique tendre & délicate, parviennent à une fin honnête. C'eſt y donner des Portraits gracieux de la vertu, de l'honneur & de la probité, pour les rendre déſirables & pour les faire aimer. Laiſſons à l'Hiſtoire à traverſer les hommes vertueux, à dé-

détrôner les bons Princes, à faire prosperer les Tirans, à établir des Scelerats sur la ruine des plus gens de bien ; elle n'a que trop d'occasions de s'en aquiter : Mais le Roman doit faire tout le contraire, la vertu y doit être honorée, la probité s'y doit faire estimer des Princes, la sageſſe y être récompensée. Cela n'arrive pas toujours, direz-vous : N'importe, cela ne laisse pas de donner dēs idées favorables du bien & de la vertu : ou si l'on est obligé d'y faire paroître l'honnête-homme disgracié, il est bon d'y laisser entrevoir qu'il se l'est attiré souvent ou par imprudence, ou par un zéle trop amer & trop austere, quelquefois par une trop grande molesse, ou du relâchement dans ses devoirs ; mais que rendu à lui-même par l'infortune, il a sçû se soutenir par la grandeur de son courage, qu'il s'en est même servi pour élever son ame à une dignité

gnité supérieure à celle qu'elle avoit auparavant ; enfin que s'il est oublié à la Cour ou par les grands, il est estimé, il est aimé des peuples : & ce n'est pas une médiocre consolation pour les grands hommes, ni un motif à négliger ; car l'homme vertueux ne sçauroit se passer d'un petit assaisonnement d'amour propre ; sans l'estime, la vertu lui paroît quelquefois fade ; & cette idée lui fait faire bien des démarches loüables qu'il négligeroit peut-être sans elle.

Répandre des mœurs dans un Roman, c'est y donner des idées favorables de la chasteté & de la pudeur : non par des discours dogmatiques sur ces vertus, ce seroit le moyen de n'y pas réüssir ; mais par des caracteres avantageux, par des portraits vifs & touchans, nobles cependant & modestes, par des narrations de faits où ces qualités

lités ayent toujours le deſſus ; & jamais ne les abandonner à la diſcrétion du vice ou de l'homme voluptueux. Répandre des mœurs, c'eſt inſtruire des foibleſſes du cœur, plus cependant par des portraits de la perfection, que de la miſere humaine ; il eſt quelquefois dangereux de faire des Peintures du vice, il faut bien de la délicateſſe pour n'en laiſſer apercevoir que ce qui eſt néceſſaire pour le faire haïr, un caractere ſenſible & touchant ruineroit l'inſtruction qu'on voudroit inſpirer ; & ſans doute il vaudroit mieux ne le pas peindre que de le repreſenter ſans ſes chagrins & ſes inquiétudes, que de le montrer trop vif, trop fleuri, & de maniere qu'on en fit goûter le Tableau. Enfin c'eſt obſerver toutes les bien-ſéances que les moins ſcrupuleux ſe ſont toujours cru obligés de conſerver dans les faits, dans les caracteres, dans le

le discours ; nous en avons suffisamment parlé dans le cinquiéme défaut qu'on doit éviter dans ces ouvrages.

Mais il y a donc bien peu de Livres parfaits en ce genre ? Hé ! qui en doute ? Disons-le encore à notre honte, ce sont ordinairement les femmes qui les portent à un plus haut degré de perfection. Ne vous imaginez-pas que Madame *de la Fayette*, que Mademoiselle *de Scudery*, Madame *de Villedieu*, la Comtesse *d'Aulnoy*, Mademoiselle *de la Force*, ni même que Madame *de Murat*, si zélée pour la vie joyeuse, manquent à aucun de ces caracteres, & qu'elles exposent jamais une Héroïne toute nuë devant son Amant, comme M^r *d'Urfé* fait paroître Astrée aux yeux de Celadon : ce qu'un bel esprit reproche ingénieusement à son Auteur.

Gueret. Parnasse réformé. *Si je ne me flâte point dans ma beauté*,

té, lui fait-il dire par Astrée même, *je crois que mon visage tout seul pouvoit bien faire une conquête : il y avoit assez de feu dans mes yeux pour bruler un cœur ; & je puis dire, sans présumer trop, que ma nudité n'étoit point de l'essence de ma victoire.* On ne voit pas même dans ce que ces Dames ont donné, ces faveurs legeres, ni ces douces & sensibles privautés que l'amour le plus délicat se croit permises. C'est un défaut trop ordinaire aux Auteurs de Romans Grecs ; les femmes y font les premieres avances, & les hommes y sont trop sages. La raison en est claire, c'est qu'ils sont faits par des hommes qui ont voulu se faire valoir ; cela n'est que trop ordinaire à chaque sexe ; mais les femmes se sont bien dédommagées depuis dans ceux qu'elles ont publiés, elles y exercent terriblement la patience d'un pauvre Amant. L'on

diroit

diroit cependant, comme le remarque un habile homme, que Mademoiselle *de Scudery* est la premiere qui ait banni du Roman une économie qui faisoit tort à son sexe & en general à la bien-séance, elle crut introduire des nouveautés en donnant aux Héroïnes beaucoup de pudeur & aux Héros beaucoup de tendresse ; mais ces nouveautés étoient nécessaires.

Bayle Diction. Critique P. 1752. Edition de 1720.

Une *quatriéme observation* est que ces Livres doivent servir à *former l'esprit*. Hé ! comment un Roman peut-il former l'esprit ? Quelles sortes de lumieres en tire-t-on ? Y voit-on cités, comme dans nos beaux Livres de Science, les endroits les plus curieux de Platon, de Ciceron, de Senecque, de Plutarque ? Y lit-on force Vers de Virgile, de Catulle, d'Horace, d'Ovide, de Martial & de tous ces oracles de l'antiquité ? Y explique-t-on les difficultés d'Homere & d'He-

d'Heſiode ? Y prouve-t-on qu'il n'y a du grand, du ſublime, de l'héroïque que dans ces grands Maîtres de l'art, ces modéles du bel eſprit & de la parfaite compoſition ? Y trouve-t-on la reſtitution de quelque endroit corrompu d'Eſchyle, de Sophocles, d'Ariſtophanes ? Y explique-t-on la façon des ſouliers des Macédoniens, de quelle maniere étoient faits les gands des Grecs & des Romains, comment les Babiloniens ouvroient & fermoient leurs portes ? Y a-t-il des remarques ſur la Muſique des Egyptiens & ſur la maniere de danſer des Hébreux ? Si toutes ces choſes n'y ſont pas, quelles lumieres en peut-on tirer pour former l'eſprit ? Non, tout cela n'y eſt pas & même n'y doit pas être ; mais ce ſont des Livres faits avec beaucoup d'art, tels que les plus agréables génies de l'antiquité les auroient compo-

ſés s'ils avoient été de nos jours ; ainſi on y aprend à penſer noblement de chaque choſe. On y remarque, avant que d'entrer dans le monde, tous les caracteres d'eſprit avec leſquels on peut avoir un jour à vivre ; ſans en rien dire, on y fait faire attention à cette douceur de caractere, à cet eſprit liant qui fait l'agrément de la ſocieté ; on voit par les entretiens qui s'y liſent de quelle maniere il faut converſer dans le monde ; on y fait commettre les défauts qui peuvent troubler la ſocieté, les qualités par leſquelles on peut ſe rendre agréable à ſes amis, à ſes égaux, à ſes ſupérieurs, & comment on peut ſagement s'attirer les reſpects de ſes inférieurs ; on y découvre des gens polis, civils, agréables, fort differens de ceux qu'on a vû dans les Colleges ; on y remarque des hommes ſages & raiſonnables, tels qu'on ne les trou-

ve pas toujours dans les Académies où l'on fait ſes exercices ; ce ſont des perſonnes, qui ſans tenir du caractere empeſé & beat que donne l'éducation des Couvens, ſçavent joindre à la modeſtie & à la vertu tout l'agrément & toute l'affabilité de la Cour ; enfin ce qui eſt eſſentiel, lorſqu'on entre dans le monde, on y aprend à parler poliment, ſagement & en termes propres à chaque choſe ; car s'il y a des Livres où le ſtile doive être parfait & accompli, ce ſont ceux-là ; ils périſſent en naiſſant dès qu'ils ſont écrits d'une maniere dure, peu exacte & peu enjoüée.

Voilà donc ce que j'apelle ſe former l'eſprit par un Roman ; ils font ſur les perſonnes du monde, ce que feroit ſur les Sçavans, qui ſe voudroient moriginer, la lecture d'Homere, d'Heſiode, de Virgile & d'Horace, ſi ces Livres

étoient accommodés à nos mœurs & à notre façon de penser & d'agir. Mais comme on ne blâme point ceux qui cherchent à se former par l'étude de ces Poëmes antiques, on doit estimer ceux qui veulent se perfectionner par la lecture de ces Poëmes modernes.

CHA-

CHAPITRE IV.

L'Amour, caractere essentiel d'un Roman : Comme il est en tout. Il est nécessaire de le traiter.

MAis dans toutes les conditions néceſſaires à la ſtructure d'un Roman, je n'ai rien dit de l'Amour qui en eſt la baze, & ſans lequel cette ſorte d'ouvrage manqueroit de ce qui lui eſt eſſentiel pour figurer dans le monde en qualité de Roman : c'eſt à quoi je veux remédier par ce Chapitre. Je ſçai néanmoins qu'il s'en trouve qui ne renfermènt aucuns traits ni aucuns ſentimens d'amours ; ainſi je leur donnerois bien moins le Titre de Romans que celui d'Hiſtoires fabuleuſes.

Eloignons d'abord cet amour ſi difforme, qu'à peine oſe-t-on le re-

repreſenter de peur de dégoûter par un ſi vilain objet. Je parle de cet amour, qu'un de nos Poëtes, qui le connoiſſoit un peu trop pour un honnête homme, a peint dans ces Vers un peu antiques à la vérité ; mais dans ce genre-là on n'a pas à choiſir, les voici :

Sigogne à la fin des Oeuvres de Reguier. Edition de Paris 1614.

Venus n'eſt plus mere d'amour :
L'avarice l'eſt à ſon tour.
Qui de jour & de nuit l'allaite
Du lait empeſté de ſa tette.
Ce qui fait que rien à preſent
Il n'exécute ſans argent,
Retenant l'avare nature
De ſa maudite nourriture. (1)
Un homme pourroit être beau,
Autant que Cil qui dedans l'eau (2)
Remirant ſa beauté ſuprême,
Mourut amoureux de ſoi-même, (3)
Que les Dames trouveront laid
s'il n'eſt en richeſſes parfait.
On pourroit être plus habile
En Vers que le docte Virgile,
Ou qu'Homere, ou que celui-là
Qui but de l'Onde qui coula,

Tout

(1) Nourriture, c'eſt-à-dire, éducation.

(2) Cil, pour celui.

(3) C'eſt Narciſſe.

Tout soudain de la pierre morne
Qu'elle reçut du coup de corne
Du pied de cheval emplumé,
Qu'on ne sera point estimé
Des Dames, si l'on ne possede
De l'or autant qu'un Roy des Medes.

Aussi ne pensez-pas que cet amour s'avise de se presenter dans un Roman. Quoiqu'effronté, il auroit honte de paroître devant les personnes vertueuses qui figurent dans ces ouvrages; mais pour ne rester pas oisif, il s'est refugié chez quelques Italiens; c'est-là qu'il brille dans *le Capricci du Botaio* dans les *Raggionamenti* de *Pietro Aretino*, ce redoutable Satyrique du XVI. siecle, dans la *Ficheide du Molsa*, dans la *Fava du Mauro* & même dans *Monsignor de la Casa*. Ce brave Evêque ne s'en est pas tenu à nous faire voir le bel endroit de la médaille, il a été plus loin que les autres; il a bien voulu la retourner à nos yeux, pour la montrer de tous ses côtés. Oh! c'est-

là que cet amour est dans son Trône ; cependant il faut de l'équité, n'en accusons pas les seuls Italiens, les François en ont aussi leur bonne part : *Regnier, Berthelot, Theophile, Maynard & Rousseau* s'en sont saisis aussi-bien qu'eux, & l'ont manié les uns assez brusquement & les autres assez gentiment. Ce dernier même a levé toute équivoque & n'a pas voulu qu'on fit son Apologie, comme on a cherché de faire celle de l'Evêque Italien. Vous en jugerez vous-même si vous voulez examiner avec quelle attention il a soin d'écarter tout sujet de méprise, & par conséquent tout prétexte d'Apologie dans ces Vers: (1)

Un

(1) Puisque l'occasion se presente aujourd'hui de faire part de Pieces anecdotes & curieuses à ce sujet, je ne veux pas la manquer : peut-être ne reviendra-t-elle plus; & ce seroit dommage de ne les pas communiquer au public, curieux ordinairement de ces sortes de traits historiques. Mais comme le détail en est un peu long, je le renvoye à la fin de ce Volume.

Un Précepteur logé chez un Genois,
Tant procéda que de fil en aiguille
Il exploita la niéce du Bourgeois,
Et le disciple & la mere & la fille.
Le cas fit bruit, & le chef de famille,
Homme prudent, tira mon drôle à part:
Ça, ça, dit-il, venez Messire Oudart
Sur notre peau consommer vos ouvrages,
C'est bien raison que j'en tire ma part,
Puisque c'est moi qui vous donne des Gages.

Rousseau Epigram. du Tom. 4. Edition de 1726.

Mais nos Romanciers ont éloigné cet attirail d'amour si vilainement assorti; ne croyez pas qu'on y laisse jamais entrevoir une *Messaline*, une *Theodora*, (2) pas même

(2) Ceux qui liront cet ouvrage & qui ne sont pas sçavans, ignorent peut-être qui étoit Theodora; car pour Messaline elle est connuë de ceux même qui ne se mêlent que de la vie joyeuse. Mais *Theodora* fut aussi une celebre Impératrice, femdu grand Empereur Justinien, à qui la Jurisprudence a quelque sorte d'obligation: Procope Historien Contemporain en fait un terrible Portrait en la regardant comme la mere de volupté, non pas de cette volupté délicate & choisie, mais de la débauche la plus débordée & de la crapule la plus extraordinaire: Voici donc ce qu'en

même une Mademoiselle *de Guerchy*,

qu'en dit cet Ecrivain. *Quæ largius enim quam illa, voluptatibus omnibus indulserit, mulier nunquam fuit : siquidem interdum cum decem & amplius adolescentibus, robore corporis admodum florentibus, & notæ circa opus fortitudinis, ad cœnam collatitiam veniens, cum singulis convivis per totam noctem concumbebat, & cum universi labori succumberent, ad eorum famulos triginta plerumque numero, accedens experiebatur unumquemque, nec ideo ipsam hujusmodi voluptatis satietas capiebat.... Frequenter ipso in Theatro, spectante coram universo populo, vestes exuit & nuda in medio apparuit, subligaculo tantum circa inguina, pubemque præcincta : non quod & hæc populo vereretur ostendere, sed quia nemini omnino illic prodire nudo liceat, qui subligaculum circa inguina non habeat. Hoc itaque habitu procumbens solo, jacebat resupina ; tum quidam servi, quibus hoc negocium incumbebat, verendis ipsius hordei grana super injiciebant, quæ anseres ad id parati, rostris inde singulatim excerpentes comedebant. At illa, nedum erubescens exurgeret, affectare potius ex eo facinore gloriam videbatur : erat enim non impudens solùm, sed & impudentiæ artifex omnium maxima.* Voilà certainement un genre de galanterie, dont je crois qu'on ne s'étoit pas encore aviſé ; & je ſuis ſûr que Sanchez qui en a mis de tant de ſortes, a vrai-ſemblable-

chy, (3) plus ſage, mais moins heureuſe que ces deux premieres: cela rebuteroit. On abandonne tous ces vilains endroits à l'Hiſtoire; elle ſe repaît de bien d'autres gaillardiſes. Si cela ſe pratiquoit, une honnête femme ne ſou-

blement ômis celle-ci. Mais M. *de la Monnoye*, qui a donné ce fragment comme une nouvelle découverte tirée d'un Manuſcrit du Vatican, ignoroit ſans doute qu'il ſe trouve auſſi dans l'Edition Grecque & Latine des Anecdotes de Procope donnés *in Folio* à Lion en 1623. par Nicolas Alemanni. Il eſt vrai que cet endroit manque dans la belle Edition de Procope publiée en 1663. dans l'Imprimerie de ſa Majeſté.

(3) Mademoiſelle de Guerchy étoit fille de condition & Fille d'honneur de la feu Reine Marie-Thereſe. Un excès de tendreſſe qui ne fut point aſſez fait adroitement, la précipita dans un malheur, qui n'arrive que trop ſouvent à beaucoup d'autres, dont on ne dit rien; mais le cas fit grand bruit. Elle voulut que la choſe n'éclata; & c'eſt ce qui la perdit. C'eſt à ce ſujet que d'Henault fit ce Sonnet tant vanté dans nos Recueils de Poëſie, quoique d'ailleurs il ait des imperfections; la bon-

ne

haiteroit plus d'être placée dans un Roman ; ce seroit une tache dans la

ne Demoiselle eut l'avantage de ne pas survivre à ce double malheur. Voici le Sonnet :

Toi qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'estre.

Toy que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime.

Donne fin aux remors par qui tu t'es vengé ;
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur, dont ma faute est suivie.

Deux Tyrans opposez, ont décidé ton sort ;
L'amour malgré l'honneur t'a fait donner la vie ;
L'honneur malgré l'amour te fait donner la mort.

la famille. Quel Héros seroit assez hardi, disons-même assez imprudent, pour faire la cour à une Dame qui auroit fait une seule fois une posture indécente dans un Roman ? Tous s'accorderoient pour dire ; la femme de Cesar ne doit pas être seulement exemte du crime, elle ne doit pas même en avoir le soupçon : car il n'y a pas de Héros de Roman qui ne croye valoir du moins autant qu'une paire de Cesars. De quelle maniere n'a-t-on pas traité tous les Auteurs qui ont voulu s'émanciper par-là ? Nos Romanciers ont déchargé d'un grand fardeau les imaginations délicates. Nos Romans n'aprennent point à aimer mal-proprement ; ils ont du goût, ils ont du choix ; peut-être n'est-il pas toujours également exquis. Mais qu'y faire ? C'est un véritable malheur ; c'est bien pis en Histoire, on est bien plus vilainement trompé. A

peine

peine un Amant a-t-il le tems de connoître sa Maîtresse ; mais en Roman le tems ne coute rien, on l'étend aussi loin qu'on veut, pour donner le loisir de se pénétrer l'un l'autre ; & quand on en vient à la conclusion, on a eu soin de bien corriger auparavant jusqu'au moindre défaut s'il s'en trouve dans l'un des deux.

Cette précaution prise, nous pouvons nous donner carriere, & commencer par dire que l'Amour est si nécessaire, que seul il regle tout le monde. Il est seul maître de nos actions : c'est sous ses auspices, quoique sous d'autres noms, que se passent tous les grands mouvemens que l'on voit. Il n'y a de gens qui le veulent éloigner de l'humanité, que des ignorans qui n'ont pas examiné la nature de la volonté, dont toute l'action est Amour, comme celle de l'entendement est pensée & connoissance.

Tout aime dans la nature,
Dans le barbare ſéjour,
Où regne l'aſpre froidure,
On ſent les feux de l'Amour.

Me Deſhouliers.

Le tems d'une aiſle legere,
Emportera loin de vous,
Cette beauté paſſagere,
Dont les charmes ſont ſi doux.

Lors d'une vaine ſageſſe
Reconnoiſſant les abus;
Vous prendrez de la tendreſſe,
Et vous n'en donnerez plus.

En tout tems l'Amour nous dompte,
On regle en vain ſes déſirs;
Vous aurez à vôtre honte,
Ses peines ſans ſes Plaiſirs.

Pourquoi donc ne pas faire connoître tout le pouvoir de l'Amour ? Pourquoi laiſſer ignorer ce qu'il eſt capable d'executer dans les plus grandes entrepriſes ? N'eſt-

N'eſt-il pas glorieux de le ſuivre comme vertu, & pouroit-il y avoir de la honte d'y être quelquefois ſoumis comme paſſion. Elle eſt ſi générale qu'il ne faut pas héſiter d'en faire un libre aveu; ſauf à la temperer ſi elle s'écarte un peu trop des regles.

L'hiſtoire qui s'imagine peindre l'homme, s'aplique preſque toujours à montrer l'Amour comme paſſion, & même comme une paſſion qui n'inſpire que le déreglement. Avec ſon air grave & ſentencieux elle ſe croiroit deſhonorée d'en faire connoître toute la beauté, c'eſt-à-dire, de la repreſenter avec les atributs de la vertu. Il n'y a que le Roman qui ſçache s'en aquiter avec honneur, il fait diſparoitre toutes les paſſions amoureuſes, pour ne montrer que l'Amour vertueux : ou s'il leur donne entrée dans ſes narrations ou dans ſes caracteres,

il

il a ſoin d'en relever l'éclat par une teinture d'Amour, & de les ſoumettre même à cette vertu. C'eſt un éguillon admirable pour mettre les autres en mouvement : il en eſt même le vrai mérite ; & s'il fait quelquefois ſentir les déſavantages que peut produire une paſſion trop pouſſée, ce n'eſt ni avec ces ſaillies vives, ni avec ces traits piquans de l'Hiſtoire ; il s'en garde bien, il ſçait toujours ſe tenir dans les bornes d'une ſage modération, il fait gloire de laiſſer à l'Hiſtoire ce grand éclat de déclamation, parce qu'elle eſt accoutumée de décrier ſouvent les vertus. Au-lieu que le Roman s'aplique à raprocher les paſſions de leur veritable centre, à moderer leur trop grande activité, à rallentir leur feu exceſſif ; c'eſt par-là qu'elles pechent le plus. Mais au moins ne peut-on pas dire qu'il cache ce qu'elles ont d'utile

d'utile & de glorieux. Il sçait que l'Amour étant nécessaire pour donner la perfection à tout, il ne s'agit pas de le suprimer, mais de le regler : c'est ce que fait le Roman, ou du moins c'est ce qu'il prétend faire ; car on ne réüssit pas toujours.

On vient de voir que l'Amour est tantôt une vertu & tantôt passion, tout dépend du tour qu'on lui donne & de la force avec laquelle il s'aplique aux objets. Mais ces deux Amours se ressemblent si fort, qu'il est aisé de s'y méprendre, tous deux ont les mêmes symptomes, tous deux partent de la même source ; c'est-à-dire, que l'un & l'autre est un feu divin, qui saisit l'ame, l'enflâme toute & l'éleve au dessus de ce qu'elle est. C'est ce qu'on en dit, & je le crois comme les autres ; je m'imagine même que ces deux Amours ne sont qu'une

seule

ſeule choſe. Unique dans le principe, ils ne different que par les diverſes manieres d'operer. Eſt-il doux, tranquile & temperé ? veut-il ſans trop de précipitation goûter ſagement & à loiſir tout l'agrément de l'objet qui le poſſede ? alors il eſt vertu. S'éleve-t'il plus haut ? il ſort des bornes de la tranquilité & devient paſſion. Vous n'y remarquez plus qu'inquiétude, que tranſports, qu'agitations ; on va même juſqu'à l'entouſiaſme & quelquefois à la fureur, comme on le voit par ces ſaillies qui ont fait l'étonnement de tout ce qu'il y a eu de perſonnes de goût.

Heureux qui près de toi pour toi ſeule ſoupire,
Qui joüit du plaiſir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire,
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler ?

Sapho dans la Traduction de Longin par Deſpreaux.

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps si-tôt que je te vois ;
Et dans les doux transports, où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue, ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vûë ;
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs ;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperduë
Un frisson me saisit ; je tremble je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder, &c.

Qu'il soit passion ou qu'il soit vertu, l'un & l'autre tend à la joüissance ; ils se ressemblent en cela. Vous sçavez le fracas qu'on a fait sur la fin du dernier siécle contre cet amour vertueux qui ne s'embarassoit pas de la possession. Combien de mouvemens ne s'est-on

pas

pas donné pour terraſſer ceux qui ſous les aparences d'une plus grande pureté en amour & d'un plus parfait déſintereſſement, vouloient aimer, mais non pas joüir. On a remué tous les reſſorts de la raiſon, on a remué l'autorité de tous les anciens, pour montrer combien il étoit chimérique & abſurde d'aimer ſans deſirer la joüiſſance : On a remué en France, on a remué à Rome, & l'on eſt enfin parvenu à chaſſer cet amour inſenſible ; à prouver qu'il n'étoit rien moins que vertu, que c'étoit même une héréſie en amour, que d'en avoir ſans aſpirer à la poſſeſſion de l'objet aimé.

Diſpute de M. Boſſuet & de M. de Fenelon.

L'autre amour ſe conduit de même ; ôtez-en lui la joüiſſance, vous lui ôtez ce ſel piquant qui l'anime & le reveille ; il devient fade, triſte, languiſſant ; non plus que l'amour vertueux il ne veut pas trop de facilité ; il faut un peu de

de violence pour enlever sa proye, la difficulté fait qu'on en goûte mieux la délicatesse. Depuis qu'on se mêle d'aimer (il y a long-tems) ç'a toujours été la même chose; & je suis persuadé que qui feroit une Tradition sur cet article, comme on a fait sur l'autre, elle seroit luë avec beaucoup plus de plaisir. Mais cela nous meneroit trop loin; disons néanmoins quelque chose pour montrer que nous ne parlons pas sans fondement. Un de nos premiers Précepteurs en amours, je parle pour nous autres François, s'exprime là-dessus fort ingénûment:

Roman de la Rose.

Amours se bien suis appensée,
C'est maladie de pensée
Entre deux personnes annexe,
Franche entr'eux de divers sexe,
Venant aux gens par ardeur née
De vision desordonnée,
Par accoller & par baiser,
Pour eux charnellement aiser.
Amours autre chose n'entant
Ains sert & se délite entant

Que

Que de fruit avoir ne fait force,
En déliter ſans plus s'efforce.

Un autre Praticien en a donné la raiſon. Voici ſes paroles:

Si faut-il bien que votre cœur entende,
Qu'il n'y a choſe au monde qui ne tende
A quelque fin; homme ne ſuit la guerre
Que pour honneur ou profit y aquerre:
Qui ces deux points de la guerre oſteroit,
A y ſervir nul ne ſe bouteroit,
Homme ne ſuit le train d'amour auſſi,
Que ſous eſpoir d'avoir don de mercy:
Et qui ce point en oſteroit en ſomme,
D'Amour ſervir ne ſe meſleroit homme.

Marot. Elegie 13.

Mais rien n'eſt comparable à cette réponſe d'un galant homme plus expert encore au métier d'aimer qu'à celui de ſe battre. Je vous la donnerai dans ſon naturel; car dans ces ſortes de choſes la nature veut être ſans fard: « Quoi, » voudriez-vous que j'aimaſſe comme un ſot? Le Maréchal d'Hoc» quincourt n'a pas apris dans les » ruelles à ne faire que ſoupirer ». C'eſt ce que répondit ce brave Capi-

Tom. I. de S. Evremont. Converſat. du Maréchal d'Hocquincourt & du Pere Canaye Jéſuite.

Capitaine au bon Pere Canaye, qui vouloit lui persuader qu'il auroit été assez dupe pour aimer Madame de Montbason, sans autre plaisir que de lui dire je vous aime.

Que tout cela veut-il dire ? N'est-ce pas joüissance de toutes parts ? Mais la nature, qui ne fait de tous côtés que de pousser des desirs, est bien plus décisive que ces autorités ; & pour montrer combien les sentimens sont universels sur ce point, jettons-nous un moment du côté des Loix. Quel fracas ne fait-on point dans les Officialités, lorsqu'il s'agit de ces sortes de gens qui s'avisent de vouloir aimer sans pouvoir joüir ; vous sçavez de quelle maniere on y relance ces trompeurs de l'humanité, ces corrupteurs des droits naturels ? C'est-là qu'on les regarde comme de vrais hérétiques en amours ; & s'il faut recourir jusqu'au

qu'au S. Siege de la Juriſprudence, juſqu'au Concile général des Loix civiles ; ils y ſont encore plus maltraités que dans les Tribunaux inférieurs. Ce ne ſont qu'anathemes, que malédictions, que menaces ; on n'épargne pas même les railleries, plus piquantes pour ces ſortes de gens, que pour tous les autres. On leur interdit enfin tous les biens d'amours ; & ne croyez pas qu'il y ait ame aſſez hardie pour leur accorder les menus droits & les gracieux préliminaires, dont on veut bien quelquefois favoriſer ceux de qui l'amour tend à la poſſeſſion : Ils deviennent l'horreur de l'humanité, tant il eſt défendu, ſelon toutes les Loix, d'aimer ſans autre prétention. En vérité il feroit beau voir un Héros de Roman demeurer toute ſa vie ſur des complimens agréables, ſur de tendres reſpects, languir dans des ſoupirs continuels, mourir tous les jours

deux ou trois fois par Métaphore, & ne reſſuſciter que pour s'en tenir aux ſoins attentifs d'un amour délicat, ſe fixer aux agrémens de la converſation, à la ſeule volupté du diſcours, au plaiſir unique de la vûë, ſans jamais tendre à la poſſeſſion réelle. Hé ! le Roman ſeroit éternel ; on veut en voir la concluſion, & cela eſt juſte. Eſt-ce aſſez de ſatisfaire l'eſprit, de mettre l'imagination en mouvement, d'émouvoir le cœur ? il faut à la fin que toute l'humanité s'en ſente, il faut la mettre à ſon aiſe ; & l'on ne s'y met que par une poſſeſſion bien réelle. L'homme ſage prétend figurer dans tous les genres d'amour : mais il doit meſurer le tems, de maniere qu'il donne une ſorte d'égalité à tous les Actes de la Piece théatrale de ſa vie. De trop longs préliminaires la rendroient difforme, & feroient languir les Spectateurs ; ils ne

ne laiſſeroient pas aux Acteurs le tems de joüir à leur aiſe. Et cet Amant, qui ſe vantoit d'aimer ſans eſpoir de retour, étoit un ruſé qui tendoit un piege à ſa Maîtreſſe.

En vain j'avois apris que la ſeule eſperance
Entretenoit l'amour, dans la perſeverance;
J'aime ſans eſperer, & mon cœur enflammé
A pour but de vous plaire & non pas d'être aimé.
L'Amour devient ſervile alors qu'il ſe diſpenſe
A n'allumer ſes feux que pour la récompenſe;
Ma flame eſt toute pure & ſans rien préſumer
Je ne cherche en aimant, que le ſeul bien d'aimer.

Corneille dans la Veuve.

Mais ſa Maîtreſſe, plus ſage & bien plus véridique, a ſoin de lui répondre.

Et celui d'être aimé, ſans que tu le prétende,
Préviendra tes deſirs & tes juſtes demandes.

C'eſt où ce galant en vouloit venir, quoi qu'il fit le reſervé ; & tout prude de l'un & l'autre ſexe n'a pas d'autre but en aimant ; ne vous fiez pas à ceux qui diſent le contraire ; ils ſont ſouvent plus interreſſez que les autres.

Continuons le paralelle : quels prodiges n'execute pas l'Amour dans quelque ordre que ce puiſſe être ? S'ils ont chacun leur fureur, ils ont chacun leur grand & leur ſublime, rien ne leur eſt impoſſible, rien ne leur paroît difficile. Eſſuyer gayement les plus cuiſans chagrins, ſuporter avec joye les peines les plus vives ; s'expoſer librement aux plus extrêmes ſouffrances ; courir même à la mort ; tout cela ſe fait pourvû que ce ſoit le moyen de plaire à l'objet aimé.

Comme ils ont les mêmes avantages, ils ont auſſi des maux qui leurs ſont communs. Combien y a-

a-t-il de gens qui en perdent le boire & le manger, le dormir, la ſanté, la raiſon! il rend melancolique & morne, quelquefois myſantrope. Tout cela convient à l'un & à l'autre Amour; alors on peut dire que cet amour de quelque qualité qu'il ſoit ſort des bornes de la vertu & devient paſſion. C'eſt ce qui arrivoit à ces bons, ces ſaints, ces inimitables Moines du VI. Siécle qui renonçoient ſi bien à tous les droits de l'humanité, qu'ils ſe mirent à paître comme les animaux, coururent tous nuds, excepté cependant.... je n'en dis pas davantage; & ne rentroient quelquefois dans le monde que pour y faire les foux; peut-être l'étoient-ils déja; & tout cela par Amour. C'eſt ce qu'on dit auſſi d'une *Sœur Roze*, cette prétenduë illuminée, à laquelle *Mr Nicolle* même qui ſe croyoit ſi fin & ſi

ruſé ſur le diſcernement des eſprits fut atrapé comme les autres. Pour montrer ſon amour elle vouloit bien être, diſoit-on, des mois entiers ſans boire ni ſans manger. Cette *Marie Deſvallées* ne croyoit-elle pas que les Anges ſe rélayoient pour la trainer ſouvent par les cheveux, afin de mieux éprouver l'excès de ſon amour ? Ce *M. Boudon* qui s'imaginoit par un excès d'amour être en pleine gloire & nager dès ce monde dans la béatitude. Enfin ce *Pere Surin*, qu'un autre excès d'amour emportoit juſqu'à lui faire voir le diable toujours à ſes côtez. Tout ces gens-là avoient le cerveau bleſſé ; la raiſon ſe trouvoit chez eux pluſqu'à demi étouffée. Je veux croire que le fond des mœurs étoit bon, mais l'eſprit ne l'étoit gueres, cependant, tous avoient poſſedé l'amour comme vertu, mais à la

fin

fin il étoit devenu paſſion, comme il devient chez tous les gens imaginatifs, qui portent tout à l'excès pour l'objet de leur amour.

Ho ! c'eſt-ici que l'Hiſtoire triomphe : avec quel zéle ne met-elle point *Alexandre* aux priſes avec ſon honneur, lorſqu'une paſſion exceſſive pour la Courtiſanne Thays, lui fait bruler de gayeté de cœur le Palais des Rois de Perſe ? Quel détail pour montrer *Antoine* qui ſacrifie les interêts de ſa patrie & les ſiens propres à ſa paſſion pour Cleopatre ? Croyez vous que l'Hiſtoire diſe tous les avantages que François I. a tiré de l'Amour comme vertu ? elle s'en garde bien ; mais en récompenſe elle a ſoin d'étaler le tort que ce Prince en reçut comme paſſion, tantôt en ſa propre perſonne, tantôt en ſes affaires par l'amour de la Regente ſa Mere dédaignée par le Connetable

table de Bourbon, tantôt par les extrémitez où se trouva le Royaume par sa passion pour la Duchesse d'Etampes, qui s'entendoit avec l'Empereur Charles Quint. Enfin avec quelles couleurs cette même Histoire ne peint-elle pas les fautes énormes, que la passion fit commettre au Roi Henry III? On ne peut pas dire a la vérité, que ce Prince a vexé ses Peuples pour enrichir ses Maîtresses; c'est peut-être aussi le plus grand crime que lui en fait l'Histoire, si elle dit vrai par tout; j'en doute néanmoins: mais je ne la blâme pas tout à fait à cet égard, & les trois derniers Roys ont agi sagement de ne pas sacrifier leur gloire à leur amour. Je vous assure que l'Histoire, médisante comme elle est, les relanceroit terriblement la-dessus. Le Roman est bien plus modeste, il sçait parler sagement d'àmours; quand il en represente

les

les excès comme passion, il sçait ou la corriger, ou ne la point laisser aller aux dernieres extrémités.

Enfin ces deux amours ont leurs vicissitudes, ils commencent bien; d'abord on y voit de la sagesse & de la vertu, on la pousse à son periode; lasse néanmoins de monter, & ne pouvant par l'inconstance naturelle à l'homme rester dans le même état, cette vertu dégénere & perit; ce sont les divers états de la vie qui produisent ces variations. Et pour le bien voir, considerez la conduite d'un Moine où d'une Nonain. Avant l'engagement l'amour en eux est actif, ingénieux, agréable, apétissant; il donne envie de les imiter tant il est sage alors. Sont-ils liés par un bon contrat qui les oblige d'agir de telle ou de telle maniere, ou qui leur prescrit des devoirs réglez, qui leur dit de faire tous les jours

quelques menus ſuffrages, ou quelques devotes gracieuſetés ? De quel air je vous prie s'y prennent-ils ? Ils le font d'abord, je le ſçai, avec ardeur, avec zele : cela ſe fait enſuite vaille que vaille, avec une ſorte de langueur comme une choſe ordonnée. Enfin ils y trouvent du dégoût, ſoit parce qu'il n'eſt plus en leur choix de faire autrement, ſoit par l'uniformité continuelle de la même action ; point de variété, c'eſt ce qui déſole en amour. Au lieu qu'une bonne ame qui fait tout de ſon gré, ſans contrat & ſans obligation ne regarde pas ce quelle fait comme un devoir, elle s'y livre donc de tout ſon cœur, parce que cela eſt de ſon propre choix. Elle y trouve de l'agrement par la diverſité que ſon induſtrie ſçait aporter dans les differentes pratiques de ſon amour. Ainſi ce ſont tous les

jours

jours de nouveaux plaiſirs, mais plaiſirs ſpirituels, c'eſt comme je l'entens.

C'eſt-là juſtement ce qui arrive dans la vie & c'eſt en quoi on doit admirer le Roman : il ne peint que le beau de l'humanité, vous n'y apercevez qu'une agréable vivacité, une conduite douce & liante, une variété de caracteres tous differens, mais tous aimables, une diverſité d'objets ſéduiſans ; c'eſt-là ce qui le rend ſi utile. Les Heros s'y forment tous les jours de nouveaux plaiſirs, conformes à leur goût, & qu'ils varient ſelon la diverſité de leur ſituation. Ils en ſont touchés parce qu'ils peuvent changer à toute heure ce qu'ils viennent de choiſir ; on diroit que c'eſt la ferveur & le zéle d'un bel aprentiſſage. Mais ſe réſout-on à paſſer au Mariage ? l'amour vif & délicat s'éloigne peu à peu & diſ-

paroît enfin ; ainsi plus de Roman :

* Quinaut Opera d'Alceste.

*L'Hymen détruit la tendresse **
Et rend l'amour sans attraits ;
Voulez-vous aimer sans cesse,
Amans, n'épousez jamais.

Essais L. 3. Chapitre 5.

Oh ! que Montaigne a bien représenté cette difference ! « Le mariage, dit-il, a pour sa part l'utilité, la justice, l'honneur & la » constance, un plaisir plat, mais » plus universel. L'amour se fonde » au seul plaisir, & l'a de vrai plus » chatoüilleux, plus vif & plus aigu : » un plaisir attisé par la difficulté ; il » y faut de la piqure & de la cuisson : » ce n'est plus amour s'il est sans fleches & sans feu ; la libéralité » des Dames est trop profuse au » mariage, & émousse la pointe » de l'affection & du desir.

Rien ne seroit plus capable de dégoûter du Roman que cette uniformité, il faut des ombres & des jours, il faut même des couleurs fortes

fortes & dures pour faire sortir les couleurs tendres d'un Tableau & pour le rendre sensible ; sans quoi ce n'est qu'un trait sec, sans grace & sans ame. Le Roman a donc raison de finir au mariage, ce n'est plus à lui à se mêler de ce qui s'y fait ; ce doit être l'occupation d'un *Sanchez*, ou de quelque moraliste de cette importance, qui va prendre son plaisir à tourner la situation des conjoints de tant de côtés, qu'il y trouvera peut-être lui-même une volupté, que ne ressentent pas ceux qui auroient le plus d'interêt de la connoître. Vous voyez par-là que chacun ne laisse pas d'avoir son Roman, les Casuistes comme les autres ; il faut après tout que chacun se divertisse à sa maniere. Mais quelle délicatesse, quel goût, quel agrément dans celui des honnêtes gens ! au contraire, quels désagréables portraits, quelles fâcheuses idés dès qu'on

qu'on en vient à la réalité ! Aussi a-t-on fait sagement d'abandonner aux Théologiens, enfoncez dans la poussiere du Cabinet, cette queuë disgracieuse ; mais cependant nécessaire dans tous nos Romans. En vérité je ne puis m'empêcher de dire ici que l'amour n'a de gentil que les préliminaires, & c'est-là le vrai Roman.

On a remarqué, par tout ce qui vient d'être dit, que si le Roman a beaucoup d'obligation à l'amour, qui releve par un goût délicat & sensible l'agrément qu'on trouve dans sa lecture ; l'amour n'est pas moins redevable au Roman, qui prend tant de soin, le voyant négligé ou deshonoré même par l'Histoire, de lui rendre tout son lustre, de le mettre en si bonne posture dans le grand monde, qu'il n'est homme vivant qui ne se fasse un mérite, ou secret, ou découvert d'en avoir sa pro-

proviſion : car tel n'en dit rien, qui rit de voir qu'on le croit inſenſible ; il eſt donc juſte que l'Amour & le Roman ſe prêtent un ſecours mutuel contre l'Hiſtoire leur commune ennemie. Mais l'amour doit encore par d'autres raiſons témoigner ſa reconnoiſſance au Roman, ne ſeroit-ce que pour l'avoir délivré des mains tyranniques des Poëtes, dont quelques-uns avoient tellement gâté ſa réputation, qu'avant la naiſſance du Roman poli & civiliſé, un honnête-homme n'avoit pas moins de honte de paroître amoureux que d'être Poëte, le deshonneur étoit preſqu'égal. Peu s'en faloit même (choſe étrange & contre-nature) que le Poëte ne fut en meilleure poſture dans le monde que l'Amant; & la Poëſie, que l'amour. Mais grace à la prudence du Roman, l'amour a repris ſes droits, & peut aujourd'hui ſe montrer auſſi légi-

ti-

timement à la tête de toutes les vertus, qu'à la tête de toutes les passions. Il n'est pas jusqu'à l'amour héroïque qui ne doive un tribut aux Romanciers, par l'attention qu'ils ont euë de le faire briller dans leurs ouvrages. *Ildegerte*, que *le Noble* en a si dignement revêtuë, se fera toujours lire & goûter; & l'on prendra *le Noble* comme un homme à sentimens, pour en avoir prêté de si majestueux à cette Héroïne du Nord.

J'ai fait l'Apologie de l'amour de Romans, comme de la plus belle de toutes les vertus. Je crains cependant que tout le monde ne soit pas de mon avis. Car les meilleures choses trouvent à present bien des contradicteurs, ne seroit-ce que pour avoir le plaisir de contredire. Les uns sans autre raison que de se mettre à la mode parlent contre l'Amour. He! pourquoi ne le feroient-ils pas, puisque

puiſque les prudes de l'un & l'autre ſexe ſe font un devoir de criailler contre cette vertu ou cette paſſion ? je m'inquiette peu du nom qu'on lui donne. De mon côté, je prétens auſſi me mettre à la mode en parlant en ſa faveur ; & je crois que le plus grand nombre ſera pour moi : en général j'aurai les belles ames, ſi je n'ai pas les bonnes : j'aurai même le ſexe ; & qui a ſon ſuffrage en Amour comme en toute choſe, a bien-tôt celui des autres. Quand je m'en tiendrois même à celui des femmes, je croirois combattre pour la bonne cauſe ; je ſerois aſſeuré d'être dans la bonne voye. Comme elles y aportent plus de goût, plus de ſenſibilité & de fineſſes, leur témoignage eſt inconteſtablement plus déciſif que celui de nous autres hommes qui nous occupons ; diſons-nous, de choſes plus grandes & plus ſublimes.

Mais

Mais diront quelques-autres l'amour de Roman est trop fade, il est trop cérémonieux, il endort même quelquefois, tant il est languissant. Je le sçai & ce n'est pas la premiere fois qu'on le reproche à nos Romanciers ; cependant ils ne sont pas tous montés sur ce ton-là. Si la *Clelie* & le *Cyrus* ne le menent point avec assez de vivacité, on doit être content de celui qui est dans la *Cleopatre*, la *Cassandre* & le *Pharamond*, & dans nos Romans Historiques qui sont venus depuis : en tout cas s'il n'est pas encore assez actif, il y a du remede, on peut le ranimer avec une legere dose d'Amour naturel ; comme celui-ci est un peu plus vif, qu'il ne faut, les deux ensemble feront un composé excellent.

Il y a deux raisons assez plausibles qui montrent que c'est avec sagesse qu'on a fait l'amour de Roman un peu cérémonieux ; c'étoit

toit d'abord pour l'opoſer aux anciens Romans, qui n'étoient point aſſez ſur la cérémonie, ſur le reſpect & ſur la politeſſe. Il n'y avoit pas de Heros ſans en excepter ces braves Chevaliers érrans, les protecteurs du ſexe, qui rencontraſſent en leur chemin Dame ou Demoiſelle, ſans entamer ſur le champ une Epiſode Romaneſque qu'ils terminoient quelquefois en une heure ou deux : ou s'ils trouvoient un peu de réſiſtance, ils ne cherchoient point à ſe faire écouter, ils n'enfiloient pas une litanie de beaux ſentimens, ils commençoient par enlever, ils penſoient

Qu'au mal d'aimer, c'eſt bien toujours Sarrazin
Une prompte & ſouëſve criſe ;
C'eſt au gâteau de friandiſe
De Venus la feve trouver.
L'Amant eſt fol qui ne s'aviſe
Qu'il n'eſt rien tel que d'enlever.

La ſeconde raiſon qui doit rendre l'amour de Roman un peu céré-

cérémonieux, est que dans la pratique on coupe assez vivement sur la cérémonie. Il n'y a pas de jeu, pas même celui des Finances, ou les mains démangent plus qu'à celui-là. Ainsi ce n'est pas un défaut de le rendre un peu cérémonieux dans la Théorie; autrement il sembleroit dans l'exécution, qu'il ne faudroit qu'abatre femme *emmi* les ruës, comme le-
Coquillart. dit un de nos Maîtres en amours.

Il y a une difficulté plus essentielle sur l'amour, qu'on inspire quelquefois dans nos Romans; on ne fait que trop sentir en quelques-uns l'agrement qui se trouve à joindre une Maîtresse à une femme sage & raisonnable. Cela est contre les mœurs, j'en conviens, si c'étoit en Histoire. Je connois certain mari, qui repondroit peut-être ce que fit il n'y a pas bien des années un veritable Heros à la Princesse son Epouse? « Hé! de-

quoi

» quoi vous plaignez-vous, Ma-
» dame, n'avez-vous pas un enfant
» tous les ans ? Mais ce n'étoit pas-
là ſon compte : elle demandoit un peu moins d'enfans & un peu plus d'étoffe ; dans ce cas elle alloit trop-loin. La bonne & ſevere Morale s'y opoſe, & ſi le Mari ne ſe fût pas tant dédommagé d'ailleurs, qu'il eût eu un peu plus de réſerve, ces maximes auroient été la-deſſus plus exactes que celles de ſa Femme. Mais en Roman ces ſortes de réponſes ne ſont pas recevables. Comme tout s'y paſſe en politeſſes, en reſpectueux ſentimens, en tendreſſes de cœur, en ſoins obligeans, en atentions ſcrupuleuſes, on n'en ſauroit tant avoir, que la maîtreſſe ne ſoit encore en état d'en conſommer cent fois d'avantage. Cependant allons au fait, il faut abandonner entiérement les Romans, qui inſinuënt une ſi dangereuſe conduite,

te, ou trouver moyen de sauver leur honneur. Pour moi il me paroît dur de condanner impitoyablement un Roman, qui seroit ingénieux, bien écrit, agréable, & qui n'auroit que ce défaut. Je vois même que ceux-là sont plus estimez & plus courus que les autres. On aime à se retrouver dans la passion d'autrui, cela me fait donc soupçonner qu'il y a du mal entendu : peut-être la femme y donne-t'elle occasion par des manieres austeres, fiéres, dédaigneuses : en ce cas il est sensible à un Héros, qui a le cœur tendre, d'être payé en rebuts ou en beaux & sentencieux préceptes de Morale. Ce n'est pas-là régal de Héros; quand il ne trouve pas chez lui de quoi nourrir son feu, il se croit, quoiqu'à tort, en droit de le faire subsister d'ailleurs. Ou peut-être aussi l'épouse est-elle sujette à des échapées peu conformes

formes à ce quelle ſe doit : alors le mari ſe dit réellement à lui-même.

Vanger me faut de ce mesfait,
Et puiſque vous m'avez fait coupe,
Je vous feray de tel pain ſoupe.

Rom. de la Roze.

C'eſt le droit de la vengeance, & quand elle eſt auſſi douce on ne l'épargne ni de part ni d'autre ; les Héros ſur tous, car ce ſont de terribles gens là-deſſus.

Mon ſentiment eſt donc que quand on veut briller par ces ouvrages, qui doivent être auſſi inſtructifs qu'amuſans,

Il faut prendre les grands éxemples
D'Amour & de fidélité,
Qui de nôtre âge ont mérité
Des Sacrifices & des Temples.

Chapelain, Ode au Cardinal de Richelieu.

Mais quand on a bronché, & qu'un ouvrage agréable qu'on ne veut pas perdre, ſe trouve établi ſur quelque autre maxime. C'eſt à l'in-

à l'industrie du Romancier à se disculper de maniere, qu'on soit content de lui, ou qu'on le paroisse. Je n'en trouve pas de meilleure raison que celle qui est fondée sur l'inconstance de toutes choses; des cœurs & des esprits, aussi-bien que des corps. Il faut bien que chacun s'y accommode : on a beau faire, la nature ne demande pas moins de variété que l'amour. Ou si cela ne suffit pas, une saillie est bien-tôt échapée ; il n'y a qu'à dire avec cette ingénieuse Fille de la Comédie.

Corneille fausse illusion.

Cela fut bon jadis, mais au tems où nous sommes,
Ni l'Hymen ni la foy n'obligent plus les hommes ;
Leur gloire a son brillant & ses regles à part,
Où la nôtre se perd, la leur est sans hazard,
Elle croît aux dépens de nos lâches foiblesses,
L'honneur d'un galant homme est d'avoir des Maîtresses.

Enfin

Enfin ce qu'on peut dire contre l'Amour eſt que c'eſt une paſſion: Oüi, & tout en nous eſt paſſion, dès l'inſtant que l'on commence à joüir de ſa volonté; avant cela c'eſt inſtinct: on ne fait dans le reſte de la vie que ſe livrer à la paſſion, on change d'objets & de principes; mais dans le Roman toute paſſion devient vertu, & c'eſt le plus bel éloge qu'on en puiſſe faire. Qu'on faſſe de même dans l'uſage de la vie civile & tout ira bien.

CHAPITRE V.

Utilité des Romans pour amuser l'âge & donner le goût des Lectures.

UNe des choses les plus difficiles que je connoisse est d'amuser utilement la jeunesse des personnes de condition, & de leur donner le goût des Lectures : car pour les autres on en vient aisément à bout. Fatiguées par des études gênantes, dont le désagrément est augmenté par le peu de talent de ceux à qui l'on confie leur instruction, elles ne peuvent souffrir un Livre dès que le moment de leur exercice est fini, ou quand elles ne sont plus sous le joug d'un impitoyable précepteur. Car on met pour l'ordinaire auprès d'elles un M. *Bobi-*

net, qui ne les regale que de regles du Deſpautere, ſi c'eſt un cavalier : ou ſi ce ſont des Demoiſelles, on leur donne une gouvernante beate, qui les contraint de lire attentivement & ſans relâche *l'Introduction à la Vie Dévote*, & qui leur fait admirer avec quel agrément le ſage Auteur ſait répréſenter la *Bouquetiere Glyceira*, * qui fagotte un petit Bouquet tiré des plus belles fleurs d'un parterre. Et comme on trouve, dit-on, plus d'onction dans l'antiquité de l'original, que dans la reviſion ſi polie & ſi correcte du *Pere Brignon* Jeſuite qui fut ſuprimée à ſa naiſſance, on leur montre qu'il y a des choſes qu'il ne faut ni *loüer, ni vituperer*. Auſſi Dieu ſait comme elles ſe donnent carriére dès que ſouſtraites à la Tyrannie d'une mauvaiſe éducation, elles peuvent joüir d'elles-mêmes. La plûpart craignent

* C'eſt par-là que commence ce Livre qui eſt admirable d'ailleurs.

gnent si fort de trouver des Livres pareils à ceux, qui les ont rebututé dans la jeunesse, qu'elles ne connoissent pas d'autre moyen d'éviter ce nouveau piége, que d'abandonner entiérement la lecture.

Cela me fait souvenir de ce qui est arrivé à un grand Prince * l'honneur de la France par sa respectueuse soumission pour le Roi son pere, par la bonté toujours égale de son caractere, la douceur liante de ses mœurs, son atachement sincere pour ses amis, sa tendre compassion pour ses inferieurs. Dès qu'il fut marié en 1680. il ne pût s'empêcher de s'écrier avec joye. Oh ! nous allons voir à present si Mr *Huet* voudra m'obliger encore à étudier l'ancienne Géographie. Et l'on peut avoüer que depuis qu'il fut sorti des mains de ses Précepteurs, un livre le rebutoit, tant on avoit fatigué

* Feu Monseigneur le Dauphin fils de Loüis XIV.

fatigué sa jeunesse docile & soumise, par des études dégoûtantes & peu conformes à son Auguste naissance. Je riois malignement un jour de voir que la saillie ingenuë, mais prudente de ce Prince avoit tellement frapé M. Huet, qu'au bout de quarante ans il en conservoit encore le ressentiment & l'aigreur jusqu'à s'en mettre en colere. Si l'on avoit eu soin de manier sagement & adroitement son esprit par une agréable & utile variété de lectures, tantôt instructives, tantôt amusantes, on lui auroit conservé ce goût si nécessaire aux personnes de son rang. La verité vivante & organisée redoute souvent de se presenter à eux ; & peut être seroient-ils ravis de la trouver dans un livre. Alors s'ils en rougissoient, la honte leur en seroit salutaire & ne feroit tort à personne. Ils auroient le tems de la digerer, de la meu-

rir, & même de l'embrasser ; au-lieu qu'on a peine à se rendre quelquefois à un inferieur quelque sage qu'il soit, qui vient vous reprendre en face. Quoiqu'on sente qu'il a raison, on ne veut pas le voir triompher d'une victoire, plus avantageuse néanmoins au vaincu qu'au victorieux. Mais n'importe on ne veut point rendre les armes, l'amour propre y résiste : & cet amour propre est un terrible compagnon ; s'il nous fait faire quelquefois de bonnes actions, il a bien soin de se dédommager par nombre de sotises dans lesquelles il nous précipite.

J'ai toujours loüé l'agréable industrie, dont on se servit pour aprendre à lire à Monsieur *Gaston* de france ; son caractere vif, mutin & peu constant dans une même résolution s'étoit déclaré dès l'enfance ; cela ne lui permettoit pas de s'apliquer long-tems à une même

même chose ; ainsi on ne pouvoit venir à bout de le faire passer deux fois sur une même leçon. On ne voulut pas le pousser, mais on s'aperçût qu'il aimoit extrêmement la Guerre. On se servit de ce goût pour l'amener au point que l'on souhaitoit. On lui fit peindre des soldats dont l'un s'apeloit. A. l'autre B. un troisiéme C. & ainsi du reste ; on en forma des Compagnies, des Bataillons, des Régimens qui portoient les noms que l'on pouvoit former de ces soldats Alphabetiques, & ce Livre industrieux se conserve dans la Bibliothéque du Roi, où l'on se fait un plaisir de le montrer. Cette conduite réussit, & donna même au Prince le goût de la lecture. Il prit ensuite celui des Livres, qu'il porta si loin que les riches dépouilles de sa Bibliothéque ont augmenté considerablement celle de sa Majesté, & en

font même un des principaux ornemens. On a fait à peu près dans ce goût-là, un livret intitulé *Bellum Grammaticale* dans lequel sous l'idée de Guerre, de Batailles, de Siéges, on explique fort ingénieusement en une trentaine de pages toutes les difficultez de la Grammaire Latine. Voilà les temperamens que prennent des gens sages & industrieux, pour insinuer à leurs éleves les instructions qu'ils rejetteroient peut être si on les leur proposoit de face ou d'une maniere trop nuë & trop découverte. C'est une foiblesse, dira-t'on, il faut la surmonter dans les enfans; & qu'importe pourvû que par ce foible, par cette passion, que par cette répugnance même, je sache vaincre adroitement celui qui ne veut pas se prêter de bonne grace aux enseignemens qu'on lui présente.

Ce sont-là ces voyes sages, connuës

nuës seulement de ceux qui ont une juste idée de l'ame & de ses bizarreries, qui ont étudié la nature de l'esprit, qui connoissent le caractere & la force de l'imagination. Et ce sont celles que je voudrois employer pour amuser utilement de jeunes personnes par les Romans & pour leur inspirer du goût, ou du moins pour leur ôter l'inflexibilité du verre & leur donner la souplesse de l'or. Je dirai d'abord, pour éviter toute équivoque, que les esprits dociles qui se livrent d'eux-mêmes aux instructions, n'ont pas besoin de ces innocentes ruses. Soit qu'ils préviennent, soit qu'ils suivent leurs Maîtres, elles deviennent en quelque sorte inutiles. Cependant on trouve dans la plûpart de ces Livres un goût, une délicatesse, un tour ingenieux, agréable & séduisant, dont les maîtres ne sont pas ordinairement capables.

Un homme prudent & attentif les pouroit mettre en œuvre avec beaucoup d'avantage, plus à titre de divertissemens que de préceptes. Mais pour les autres qui se roidissent contre les maîtres ou qui se dissipent trop aisément, je me servirois de toute mon industrie ; je n'épargnerois pas même les *Contes des Fées*. Sous ce merveilleux qui frape l'imagination de l'enfance, facile à émouvoir ; ils contiennent des mœurs admirables, soit dans les caracteres, soit dans les événemens extraordinaires, soit dans les récompenses & les punitions qu'on y fait paroître. Et ces Livres ingénieux qu'on n'avoit pas manié d'abord avec assez de dextérité, se sont renouvellés sur la fin du siecle dernier, avec un goût exquis dans la maniere de conter, une finesse dans la morale, une délicatesse dans les sentimens qu'on trouve mal-aisément

ment dans les grands ouvrages. Ils ont amusé, ils ont instruit; que vouloit-on de plus ? Et à proportion de l'âge & des lumieres, je ferois avancer les cohortes de mes amusemens instructifs, dans les Troupes de Romans que je ferois défiler peu à peu devant mes éleves, & je ferois tant que je viendrois jusqu'aux Romans de politique. Ils y prendroient du goût, pourvû qu'on ne les prodiguât point, & qu'on en permît une lecture moderée par forme de récréation seulement & de divertissement; car il y auroit lieu de craindre qu'on ne les goûtât point, si on en étoit trop libéral; l'avarice de certaines faveurs les fait souvent estimer. J'ai quelquefois admiré l'inimitable talent de ce grand homme; le Héros de la vertu & de la probité, le plus beau génie & la plus belle ame, la plus lumineuse, la plus droite, la plus sa-

ge que j'aïe connuë, le cœur le plus parfait que notre siecle ait vû. Il avoit chez lui de jeunes Seigneurs fils de deux de ses amis; il tiroit plus d'avantage, plus de profit du badinage & de l'amusement de ses récréations, que six maîtres n'auroient fait de toutes leurs instructions pesantes & mesurées; il leur inspiroit tout ce qu'il vouloit de grand, d'utile, d'instructif, d'agréable, même par le seul enjouëment d'un recit enfantin: & cette jeunesse vouloit toujours être auprès de lui. On sent bien que je veux parler de feu M. de Fenelon Archevêque de Cambray; il est le seul à qui je vouluſſe prodiguer tous ces caracteres dont je suis avare pour tous les autres.

C'est erreur, dira quelqu'ame dogmatique & préceptoriale; il ne faut point accoutumer la jeunesse à ces ménagemens, il en faut ti-

rer

rer une obéïſſance pure & complette : les laiſſer récréer à leur loiſir & ſelon leur goût, & tirer d'eux après cela tout le parti que l'autorité a droit d'en attendre ; c'eſt juſtement le moyen de ſe faire haïr, & de rendre inutiles les meilleures inſtructions. N'eſt-on pas obligé d'employer cinquante ſortes d'induſtries pour inſpirer la vérité aux gens les plus raiſonnables, pour les empêcher de ſe trop écarter ? Aux uns il faut de l'éloquence, aux autres de la Poëſie, à quelques-uns des caracteres & des portraits ; c'eſt que tous ces gens-là ſe prennent par l'imagination. Ceux qui ſont ſenſibles aux mouvemens du cœur ſe laiſſent aller aux ſentimens, vifs, tendres, paſſionnés, qui les remuënt & qui les agitent. Il y en a quelquefois de plus faciles à perſuader ; une image, un tableau, une figure emblematique fera plus d'impreſ-

ſion

sion sur eux que les preuves les plus fortes & les plus décisives ; ils se conduisent par les yeux. Quelques-uns ne se déterminent que par des autorités étrangeres, ils veulent qu'on leur montre des gens qui ayent déja pensé ce qu'on veut leur persuader ; ils ne peuvent marcher que dans des chemins battus & frayés. Montrez-leur une douzaine d'autorités plus ou moins, vous en venez à bout ; mais bien peu se rendent à la raison pure, simple, toute nuë, parce qu'il y a peu de gens chez qui l'on voye agir l'esprit & la raison. J'ai trouvé admirable la réponse de cet homme qui avoit fait un fort gros Livre sur l'immortalité de l'ame ; il y avoit compilé sans distinction en faveur de ce dogme ce qu'il avoit pû ramasser de preuves, bonnes, médiocres, mauvaises : tout y étoit ; on lui reprocha son peu de choix. Oh ! dit-il, vous ne connois-

noiſſez pas l'homme ; cette mauvaiſe preuve qui n'eſt rien pour vous, ſera excellente pour un autre, & il ne poura goûter celle que vous croyez déciſive & admirable : ſi l'ame des hommes eſt d'un même genre, elle n'eſt pas certainement de la même eſpece en tous. Je penſe qu'il y a une auſſi grande difference entre leurs ames, qu'entre la fabrique extérieure de leurs corps ; ſoit que les divers climats, ſoit que la vanité des temps, ſoit même que la premiere nourriture forment ou augmentent cette difference. Celle des Chinois, des petits Tartares, des Ethiopiens ne different pas moins entr'elles, qu'elles different de celles de nous autres Européens ; & entre celles des Européens, il y a encore une difference ſenſible à tous, mais connuë ſeulement de ceux qui ont étudié la nature ; & quelle difference entre celles des

Amé-

Américains, des Affricains & des Européens ? Voilà donc ce que je veux pratiquer à l'égard de la jeuneſſe : il faut ſe ſervir de la ſituation actuelle de leur ame, profiter de la flexibilité de leur imagination, les prendre par les ſentimens du cœur, ils en ſont ſuſceptibles ; ou ſe ſaiſir enfin de leurs ſens extérieurs pour les conduire où l'on veut ; & rien n'y peut contribuer davantage que les contes, les hiſtoriettes, les narrations fabuleuſes ; ils ſont avides, ou du merveilleux qui ſe trouve dans les uns, ou des incidens des autres ; une fauſſe Hiſtoire leur donne enfin le goût d'une véritable. Cet homme ſage l'avoit bien connu, lorſqu'il conſeilloit à un de ſes amis de n'employer d'abord que les hiſtoriettes amuſantes pour engager un jeune homme à prendre le goût des lectures. Mais venons à un exemple, cet homme habile qui a traduit

Arnauld d'Andilly.

le

le *Don Quixot* ; les uns disent, c'est M. Arnauld le Docteur, je n'en crois rien ; d'autres l'attribuënt à M. de la Chaise, qui a fait sur les Mémoires de M. de Tillemont cette belle Histoire de S. Loüis ; d'autres à M. de S. Martin qui étoit de Caën. Qu'a-t-il prétendu faire ? Réjoüir, direz-vous, dégoûter des Romans de Chevalerie, donner en badinant quelques instructions réelles en faisant voir les folies amoureuses & les extravagances d'un Chevalier errant qui fait tout pour une Maîtresse qu'il n'a jamais vûë : Et c'est aussi ce que je conseille ; amusez, divertissez, égayez les heures perduës d'une agréable jeunesse ; mais que tout tende à un but, à une fin honnête : pouvez-vous mieux faire ?

CHA-

CHAPITRE VI.

Utilité des Romans pour inspirer des mœurs, réprimer les passions, en éviter les piéges, & pour connoître les usages du monde.

PAssons à quelque chose de plus détaillé & de plus précis. Je supose une mere qui veut inspirer des mœurs à sa fille, elle va la mettre dans le monde ; mais avant que de l'y conduire, elle veut l'instruire & l'endoctriner. Il y a bien des choses à lui faire observer, la chasteté de cœur, la pureté des actions, aussi essentielle que celle des intentions, la sageſſe de la conduite, la modestie des regards, la temperance de la langue, la retenuë même des oreilles, la douceur de la conversation, des respects mesurés pour

des

des ſuperieurs, une vertueuſe complaiſance pour ſes amis, une charitable & compatiſſante affabilité pour ſes inferieurs. Tout cela demande bien des ſoins, des atentions & du détail ; s'il n'étoit queſtion que de cette généralité, l'inſtruction ſeroit bien-tôt donnée. Il ne faudroit pas de livres, un quart d'heure d'entretien en feroit l'affaire ; mais chacune de ces maximes peut être variée dans l'execution de cinquante ſortes de manieres. Quelque ingénieuſe que ſoit une mere, quelque expérience qu'elle ait, elle ne peut pas diverſifier ſes avis dans tous les ſens convenables à la pratique la plus commune de la vie ; l'uſage & la fréquentation ſont le dénoüement, ils ſont même la pierre de touche des préceptes. Je regarde ces avis comme la ſcience d'un Ingénieur, qui n'a pas encore pratiqué de terrain.

Sur

Sur le papier ses desseins sont beaux, ses fortifications admirables, ses ouvrages bien soûtenus, sa place réguliere, & selon toutes les aparences elle sera imprénable ou peu s'en faut : mais veut-il en faire l'aplication sur le terrain ? Voilà tout son plan dérangé ; ou son terrain est trop resserré, ou bien il est commandé, ou peut être qu'il se trouve gêné par un marais impratiquable, un torrent, une riviere, il faut donc travailler sur nouveaux frais. Machiavel s'est avisé d'écrire sur l'art militaire, on le prendroit à son Livre pour un grand Capitaine. Cependant ce grand donneur d'avis, non plus que cinquante autres Italiens qui l'ont suivi, n'étoit pas capable de ranger un Escadron ou un Bataillon, pas même de faire faire l'Exercice à une Compagnie. Il y a bien de la difference de la plus belle théorie à la moin-

moindre pratique. Et c'eſt-là ce qui arrive dans les inſtructions : un ſeul jour paſſé dans le monde, renverſe quelquefois tous les avis de la quinzaine. Ainſi il faut recommencer tout de nouveau. Oh ! ce monde, vous le trouvez dans le Roman avant que d'y entrer, vous y voyez les préceptes mis en éxécution par des gens polis & des gens ſages, tels enfin qu'on les pouroit deſirer pour amis ou pour conducteurs de ſes actions. Ils vous ménent par la main, il ne faut que les écouter & les ſuivre. On ne doit pas s'imaginer que les Romans partent tous de l'imagination de leur Auteur, que tout y ſoit idées chimériques, avantures fabuleuſes, inventions agréables. Ce ſont la plûpart du tems des portraits réels de ce qu'une perſonne atentive & repanduë dans le monde y a vû & découvert ; il n'y a ſouvent

que

que les noms de changés, ou quelques circonstances ajoutées ou suprimées pour ne pas dévoiler les acteurs.

Il y a dans les instructions un détail de minuties, dans lequel on ne peut entrer, & qui n'est pas possible de prévoir ; elles ne sont rien dans le fond, mais elles deviennent quelquefois importantes par leurs suites. Ces minuties se trouvent dans les Romans, & tel les y blâme qui auroit bien fait peut-être de les y avoir observées. Allons plus loin ; je consens qu'une Mere atentive, qu'une sage & habile Gouvernante ait assez de pénétration pour avoir tout remarqué, qu'elle ait l'esprit de détail pour se souvenir de tout, qu'elle ait même le talent d'y faire entrer une jeune personne, ce ne sont toujours que des avis : ainsi ils ont un air dogmatique & magistral, qui porte avec soi une sorte

te de ſéchereſſe plus rebutante pour les jeunes perſonnes que pour celles qui ſont plus avancées. Ils ne font pas toute l'impreſſion qu'ils devroient, parce qu'ils ne ſont point animés par l'exemple, qui augmente ſouvent la force du précepte, lorſqu'ils montrent en combien de manieres on le peut pratiquer; & c'eſt-là ce qu'on trouve dans les Romans. Les narrations, les perſonnes, les entretiens, cette varieté de faits, d'incidens, de caracteres, de portraits, tout y ſoutient le précepte, en fait voir l'uſage & l'aplication, & quelquefois même en inſinuë les exceptions les plus ſages, quand ils en ſont ſuſceptibles. On peut dire alors que le précepte eſt vivant, & ceux-là font bien plus d'effet que les autres.

J'ajoûterai enfin qu'une Mere, qu'une Gouvernante, ce n'eſt qu'une ſeule perſonne, au lieu que la

la lecture de cinquante petits Romans, sont autant de Maîtres qui instruisent chacun de ce qu'ils ont vû. Ainsi par-là une jeune personne sans sortir de sa chambre a déja vû ce qui se passe dans deux cens conversations ou compagnies qui sont peintes dans ces ouvrages. Il n'y a point de doute que cinquante Maîtres bien instruits ne valent mieux qu'un seul, quelque sage qu'il puisse être.

Tout ceci ne regarde que les vertus morales, ou les regles de conduite qu'on veut inspirer. C'est bien autre chose dès qu'il s'agit de se mettre en garde contre les passions, ou d'en éviter les piéges. Il faut convenir que la grande passion est l'Amour ; c'est l'aimant de l'humanité, c'est la vie de l'ame, c'est même la clef de tout l'Univers, c'est beaucoup dire, mais je ne donne point dans l'excès ; les autres passions sont dignes

gnes à peine d'être les ſuivantes de celle-là. Elle produit des biens infinis priſe à propos, c'eſt le ſeul regal du cœur quand on ſçait en uſer avec diſcrétion ; c'eſt le baume de toutes les belles actions : Dieu ſçait auſſi les échapées qu'elle fait faire aux perſonnes qui n'en connoiſſent pas la juſte doſe, cela conſiſte en un point preſque imperceptible. Je ſçai qu'il n'eſt pas moins dangereux d'être trop inſtruit que de ne l'être point aſſez ; mais il y a un ſage milieu entre trop & trop peu. Oh ! comment s'y prendra une mere pour en venir à ce point fixe, à cet exact équilibre ? elle donnera des principes généraux à ſa fille, j'y conſens. Hé ne ſçait-on pas qu'avec des principes on eſt ſouvent atrapé, ou bien l'on fait quelquefois des impoliteſſes cruës & indigeſtes ; & quoiqu'en diſent les Pédagogues, il y a ſouvent autant

de peril dans une vertueuse impolitesse que dans une chute secrete & bien voilée ; les avis ne peuvent pas prévenir tous les piéges, il n'est regiſtre qui tienne, on trouve tous les jours de nouveaux expédiens. Il n'y a pas long-tems qu'on a dit qu'on ne s'avise jamais de tout : cela n'a fait qu'augmenter depuis, les filets sont aujourd'hui si déliés, que ceux de Vulcain n'étoient que des filets de Novices, en comparaison de ceux que fabriquent nos Ouvriers ; on s'y prend sans le sçavoir, & l'on y est quelquefois fort avant sans croire même qu'on puisse y venir. Le détail est à craindre, les conversations & les compagnies ne font pas sentir le desordre ; elles se contentent d'y donner entrée. Les Histoires du monde ordinaire disent trop de crudités, on n'ose les entendre, ni les faire connoître à la jeunesse. Comment faire donc?

donc ? Liſez de beaux, liſez d'agréables Romans ; ils tiennent toujours au-deçà de l'Hiſtoire : ainſi l'on n'y voit rien de ſcandaleux. Cependant ils découvrent les piéges, font voir le danger qu'il y a de s'y expoſer, & donnent les moïens de les éviter, ou du moins ceux d'en ſortir quand on s'y eſt engagé. Cet homme qui connoiſſoit ſi bien l'amour avoit raiſon de dire : « Si vous avez jamais des fil-» les, laiſſez-les lire : * une fille qui » n'a rien lû croit qu'on n'a garde » de la tromper, & n'en eſt que » plûtôt priſe ; il eſt de l'amour » comme du jeu, c'eſt prudem-» ment fait que d'en aprendre tou-» tes les ruſes ; non pas pour les » pratiquer, mais afin de s'en ga-» rantir. Il y a bien d'autres dangers à fuïr que ceux de l'amour ; la jalouſie, la curioſité, la médiſance, l'adulation, le mépris, la vanité, le luxe ; tout cela eſt à

* La Fontaine dans ſa Pſychée. Liv. 2.

la suite d'une jeune personne qui entre dans le monde. Il n'y a pas une de ces passions qui ne se métamorphose de vingt manieres differentes, pour voir comment elle surprendra jusqu'à ceux qui s'en méfient ; c'est par la lecture qu'on les peut éviter, je veux dire une lecture d'ouvrages instructifs & détaillés tels que sont nos Romans, qui tournent les moindres passions de tant de côtés qu'il n'est pas difficile de les reconnoître, quoiqu'elles se presentent sous l'habit sage & honnête de la vertu. Les Livres dogmatiques ne vont pas jusques-là, ils sont moins faits pour instruire que pour ennuyer.

Enfin il y a un usage du monde, qu'il n'est pas permis d'ignorer ; cet usage n'est ni dans la pratique de la vertu, ni dans les mœurs, ni dans la suite des passions ; ce sont des graces, mais qui ne sont pas tout-à-fait personnel-

nelles. C'eſt un talent qui conſiſte plus à faire valoir les autres qu'à ſe faire valoir ſoi-même ; il conſiſte dans un tour adroit à faire ſentir ſans affectation ni fades loüanges combien on doit eſtimer ce que les autres diſent ou font de bien ; à leur déferer ſans s'y ſoumettre baſſement ; à parler à propos, mais toujours juſte & en termes convenables ; à s'expliquer même ou par un ſage, ou par un ingénieux ſilence On n'a pas toujours l'eſprit aſſez vif, pour prévoir ſur le champ tout ce qu'il faut faire là-deſſus dans les entretiens particuliers, il eſt bon de s'y préparer ; & c'eſt par les Romans ſeuls qu'on le peut faire : c'eſt ſur quoi tous les autres Livres ſont en défaut ; les ſituations où l'on repreſente les Acteurs donnent lieu de ſe préparer pour une pareille occaſion. On n'y réüſſit peut-être point d'abord ; mais avec un peu d'expérience, on

vient à bout d'en sçavoir plus que les Romanciers ; on surpasse quelquefois ses Maîtres. Des Auteurs ont prétendu y supléer d'une autre maniere, l'un dans son Traité de la *Civilité Françoise* & dans les Livres qui en sont la suite ; un autre dans *l'art de plaire dans la conversation* ; un troisiéme dans *les conseils salutaires d'un pere à son fils* ; enfin mettons-en un quatriéme dans *les avis d'un pere à sa fille*. On y voit ce que j'ai déja dit des préceptes, des régles, des maximes ; mais on n'est pas toujours à côté d'une jeune personne pour lui dire, c'est ainsi que cela se doit pratiquer : voilà comme il faut s'y prendre ; faites ici l'aplication d'une telle maxime, cette réponse n'est pas juste ; prenez cette parole sur le pied d'une agréable raillerie. Oh ! cela se trouve tout fait dans le Roman, il n'y a qu'à suivre.

Je le veux bien, répondra-t-on, met-

mettons une jeune perſonne à même des Romans pour voir ce qui arrivera ? Donnons-lui par exemple l'*Hiſtoire des Favorites*, les *Galanteries des Rois de France*, les *Illuſtres Françoiſes*, les *Belles Grecques*, la *Fauſſe Clelie*, le *Comte de Clare* & quelques-autres inſtructions de cette nature. Mais je ne l'entens pas ainſi, je prétens qu'il n'y ait pas moins de choix dans les Romans & dans les autres lectures amuſantes, que dans tout ce qui peut ſervir à l'inſtruction de la jeuneſſe, & même à l'édification des ames. On ne conſeille pas à tout le monde les *Maximes de la Vie ſpirituelle du P. Guilloré*, le *Chrétien intérieur* & les *Oeuvres ſpirituelles de M. de Bernieres*, la *Pratique de Malaval*, les Ouvrages d'*Harphius*, de *Ruysbrock*, de *Taulere*, ni telles autres ſpiritualités alambiquées. Je ne voudrois pas auſſi jetter une jeune per-

sonne dans tous ces Romans-là ; ils ne sont point assez Romans, un peu moins d'histoire y feroit merveille. Il faut se fortifier dans l'art d'écouter & d'entendre avant que de voguer dans cette Mer ; après cela on peut aller loin, mais il faut commencer par quelque-chose d'un peu moins vif.

Hé bien ! ne les jettons que dans les grands Romans, ces Livres si sages, si graves, si mesurés. Mais n'en sçait-on pas les inconvéniens & les couleurs avec lesquelles le Satyrique de nos jours a representé la fadeur de ce Provincial qui disoit *tout Cyrus* dans ses longs complimens ? Ignore-t-on les idées que ces sortes de lectures ont quelquefois inspiré à des personnes qui qui avoient de l'esprit, de l'agrément & de la raison ? Gâtées par des vûës Romanesques, elles ne goûtoient plus le naturel ; tantôt par des façons de parler précieuses

ſes elles vouloient avoir un rang diſtingué du reſte de l'humanité ; une autrefois pouſſées par des goûts d'avanturieres, elles ne veulent pas moins que des Ducs ; il leur faloit de l'étoffe à Héros. Trop d'habitude avec les grands fait prendre ſouvent de faux airs de grandeur. Un Comédien qui repreſente tous les jours ſur le théatre des caracteres de Rois ou de Princes, ſe croit Prince avant que d'y monter, & même après qu'il en eſt deſcendu ; mais ce n'eſt point ce que j'apelle uſer de ſes lectures, ce n'eſt pas profiter des Romans. C'eſt dans les converſations paroître Livre au lieu d'être homme ; c'eſt vouloir être Auteur juſques dans les entretiens familiers, je veux au contraire qu'on ſoit naturel ; c'eſt-là que ſe doit porter l'attention d'une mere intelligente, ou d'un gouverneur habile, chercher à raprocher de l'agréable fa-

cilité de la vie toutes les idées des Livres, au cas que quelques-unes sortent un peu trop des bornes de cette aisance naturelle qu'on a si bien accommodée à nos mœurs.

CHAPITRE VII.

Usage & effets des Romans dans les differens Païs, dans les differens siécles, dans les divers âges de la vie : caracteres d'esprits ausquels ils peuvent convenir.

DE tout tems on a aimé les narrations fabuleuses, on les aime encore dans toutes les nations : c'est le goût de l'humanité, les vérités, même les historiques, sont trop nuës pour la pouvoir amuser long-tems ; la simplicité ne l'accommode pas, elle ne la remuë point assez, il faut satisfaire son imagination : & ce ne peut être que par des événemens extraordinaires, merveilleux & surnaturels. Il est inutile de dire, comme l'ont fait quelques-uns :

Ho ! les Asiatiques sont les plus crédules de tous les peuples, les Orientaux n'aiment que les fables ou le fabuleux jusques dans l'expression, jusques dans la maniere de parler. La Grece a eu le nom de menteuse; mais nous autres sommes bien plus véridiques, nous ne voulons que le vrai : A peine sommes-nous capables d'effleurer le mensonge, où d'écorner même tant soit peu la vérité ? Je souhaiterois seulement pour la curiosité que tous ces prétendus crédules fussent en état de bien examiner nos Histoires : qu'ils se moqueroient agréablement de notre grand, de notre héroïque amour pour la vérité ! Et les Grecs, qui en douze ou quinze cens ans n'ont produit que cinq ou six Romans, riroient bien de se voir traités de menteurs par des gens qui en moins d'un siecle en ont peut-être donné deux ou trois mille. C'est ainsi que cha-

chacun parle pour soi, on se croit toujours meilleur que son voisin, sur tout dès qu'il s'agit de la vérité; tout homme est menteur, mais il n'y a personne qui ne se croye excepté de la régle generale.

Je m'imagine cependant que quelque bonne ame dira que cette crédulité ne convient qu'aux infidéles, tels sont les Idolâtres & les Mahométans, les Juifs mêmes; car pour nous autres Chrétiens, pour nous autres Catholiques nous sommes pêtris de la plus pure vérité: elle est toute entiere chez nous, & Dieu sçait comme nous la cultivons; elle nous sort de tous côtés. C'est bien dit & c'est aussi mon sentiment. On s'est déja bien moqué de toutes ces antiques fadaises, dont les Païens ont amusé les peuples & réjoüi le sérieux de leur Théologie. Mais quel plaisir, par exemple, d'entendre ce qu'on dit de la naissance de Mahomet;

homet ! que sa mere accoucha de lui sans douleur, qu'il tomba quand il vint au monde le visage contre terre pour honorer Dieu ; & qu'en se relevant il s'écria, qu'il n'y avoit qu'un Dieu seul qui l'avoit choisi pour son envoyé ; qu'il nâquit circoncis ; que les Démons furent alors tous chassez du Ciel ; que le feu des Perses qui avoit toujours éclairé & brûlé s'éteignit tout à coup, qu'un palmier sec pousſa des feüilles & du fruit ; que des sages-femmes d'une beauté extraordinaire s'y trouverent sans avoir été mandées ; qu'il y assista même des Oiseaux qui avoient pour bec des Jacintes, dont l'éclat brilloit depuis l'Orient jusqu'à l'Occident ; & pour n'en rester pas au terme de la naissance, car ce seroit de la bagatelle, peut-on voir sérieusement cette belle & grande portion de la Lune qui vient se nicher dans sa manche ? Mais il eut la charité,

tant

tant il étoit bon de la renvoyer à son ancien domicile pour ne la pas laisser imparfaite. Que ne peut-on pas dire de l'obéïssance aveugle de ces deux arbres qui se joignirent ensemble pour le venir trouver dès qu'il les eut apellés, & qui à sa parole s'en retournerent fort modestement à leur place. Quelle joye ! joye maligne cependant, c'est celle que je veux dire. Quelle joye donc ne ressent-on pas, en lisant que par tout où le Prophete passoit, il n'y avoit ni arbre ni pierre qui ne le saluât avec respect, & qui ne lui dît avec cordialité, *la Paix soit sur vous Apôtre de Dieu* ? Vouloit-il avoir de l'eau, il ne faisoit que secouer les doigts, aussi-tôt il en sortoit des Fontaines jaillissantes, qui dans la plus grande sécheresse fourniſſoient de l'eau à tous les Soldats & à toutes les bêtes de charge d'une armée nombreuse.

breuſe : il n'y a que des infidéles capables d'amuſer le peuple par de ſemblables imaginations. Mais quand de vrais croyans, quand de bons & zélez Chrétiens, auſſi ſcrupuleux ſur la vérité que nous le ſommes, avançons des choſes qui s'éloignent un peu du cours ordinaire de la nature, nous craignons de nous trop haſarder ; on ſent bien néanmoins que cela eſt du plus vrai, tant par le poids des autorités que nous en raportons, que par l'utilité même des faits prodigieux. Mais n'inſiſtons pas là-deſſus, parlons plûtôt de ce qui regarde la crédulité des nations : je ſçai que les Orientaux ne donnent pas moins que nous dans les narrations extraordinaires ; que ſouvent le naturel, quoique beau, les dégoûte, qu'il leur fait mal au cœur. Ils aiment donc les Romans, mais ce ne ſont pas, comme les nôtres, des Romans d'amour. C'eſt

C'eſt ou de la politique, ou de la morale, ou même de l'hiſtoire romancée ; & s'il le faut dire, ils s'en ſervent même pour faire trouver leur religion, ou plus agréable, ou plus gentille, ou plus majeſtueuſe : cela dépend de leur goût, ou du tour qu'on donne au Roman. Et quand nos Miſſionnaires ont voulu faire goûter à ces peuples l'Hiſtoire du Sauveur du monde, il a bien falu y mettre ce petit régal qui leur fait tant de plaiſir ; car l'Evangile auroit encore été trop ſimple pour eux. C'eſt la conduite que le Pere *Jerome Xavier* s'eſt cru obligé de tenir dans ſa Vie de JESUS-CHRIST qu'il a fait en Langue Perſanne ; quelques hiſtoriettes ajoutées à la vérité de l'Evangile ont fait l'affaire. C'eſt dommage que ce brave Pere n'a pas eu les faux Evangiles que nous avons aujourd'hui, qu'il n'a pas connu les Traditions

Ju-

Judaïques au sujet de JESUS-CHRIST ; il auroit bien autrement enflé son Histoire. Ce seroit la chose du monde la plus agréable & la plus amusante.

Oh ! que ces Asiatiques réüssiroient bien en Romans d'amours ! avec une imagination belle, vive, féconde, décorée même d'images gracieuses avec un stile énergique & figuré, que ne feroient-ils pas ? Que je les plains de ne pas donner de ce côté-là ; mais le peu de considération qu'ils ont pour les femmes leur ôte tous les préliminaires de l'amour, ils vont d'abord au point décisif ; ainsi point de vrais Romans pour eux, les trois quarts de l'amour sont chez eux en pure perte ; le quart qui reste est si peu de chose, qu'il seroit honteux d'en faire un Roman ; ils n'ont point l'amour d'imagination, ils n'ont que celui de la réalité. Eh ! les vilains. Les Persans

sans se veulent-ils marier ? ils ne peuvent voir leurs femmes que quand tout est expédié ; c'est-à-dire, quand la femme est vraiment femme, & eux vrais maris. Cependant pour peu qu'ils se voulussent prêter, ils auroient encore une ressource dans leurs esclaves, dont quelques-unes valent souvent mieux que des femmes épousées, & ont peut-être les sentimens plus vifs, plus tendres & plus délicats. Mais quel régal y auroit-il pour un Roman de voir un amant qui va au Marché acheter des maîtresses, comme on achete des attelages de chevaux, de mulets, ou de beufs ? Cependant il faut avoüer que nous avons quelques Romans sur cette nation, l'*Illustre Bassa*, *Zulima*, *Sapor* ; mais ces Romans ne viennent pas d'eux : c'est nous qui les avons fabriqués plûtôt sur nos mœurs que sur le goût de la nation.

Les

Les CHINOIS & les grands Tartares ſont trop ſérieux & trop flegmatiques pour s'apliquer à ces bagatelles ; il leur faut du dogmatique ; ils n'ont pas d'imagination : ils n'ont que de l'eſprit. Ainſi point de Roman ; cependant rien ne leur ſeroit plus utile, on les rendroit par-là plus gais, plus vifs, plus enjoüés ; ils ſont ſociables par politique & par interêt de nation : ils le deviendroient peut-être par goût, par ſentiment & par inclination : ce n'eſt pas qu'ils aiment la vérité plus que les autres. Les merveilles qu'ils nous debitent de l'antiquité prétenduë de leur nation, nous montrent bien l'agrément qu'ils trouvent comme les autres dans un fabuleux grand & majeſtueux. Peut-être aurions-nous de leur part quelque choſe de gracieux en Roman, ſi un de leurs Rois n'avoit eu la ſageſſe de faire périr tous leurs

Livres

Livres plus de 400 ans avant les l'Ere Chrétienne ? Peut-être y trouveroit-on encore quelque chose d'agréable en ce genre, si des voyageurs spirituels & intelligens sçavoient nous faire connoître cette nation par son bel endroit ; c'est-à-dire, par l'amour : Car flegmatiques & tempérés, comme ils sont, l'amour doit être chez eux une belle vertu ; ou je conseillerois d'y porter quelques-uns de nos beaux Romans pour les faire traduire en leur Langue, cela augmenteroit l'estime qu'ils commencent à concevoir pour nous ; on en tireroit plus d'avantage que de tous ces grands Matématiciens qu'on leur envoye si infructueusement. Il faut prendre les hommes par leur foible, & l'amour est heureusement celui de toute l'humanité.

Nous ne sçavons que dire des anciens EGIPTIENS, ni des ETHIOPIENS,

PIENS, & je crois qu'il n'y a pas grande perte : mais les MORES ſont de tous les Affricains ceux qui ont le plus galamment manié l'amour. Ils s'y ſont pris tout autrement que le reſte des Muſulmans. Que de gentilleſſes dans tout ce qu'ils faiſoient pour les Dames ! perſonne n'en a mieux connu le mérite, ni plus agréablement cultivé les talens. Leur amour étoit tendre, vif & induſtrieux : cependant rien n'y étoit accordé à la paſſion ; c'eſt-à-dire, que l'amour ne leur faiſoit pas comme à nous commettre beaucoup de fautes ; c'étoit chez eux une vertu de réflexion. Ce ſont-là les gens qui méritoient de faire la conquête de l'Univers. On a tiré de l'Hiſtoire d'Eſpagne quelque choſe ſur leur maniere de faire l'amour, &c. *Madame de Villedieu* l'a repreſenté dans *les Galanteries Grenadines* ; d'autres en ont parlé dans

les

les Guerres civiles de Grenade : mais ce ne ſont que des copies, & dans ce genre rien ne vaut les originaux.

Les MORES ont inſpiré ce même caractere aux ESPAGNOLS qu'ils ont eu ſi long-tems ſous leur domination : mais cela s'eſt bien corrompu depuis. Ils avoient fait des Romans ; & l'on ne peut avoir autant d'amour & d'imagination qu'ils en ont montré ſans les faire agréables & inſtructifs. Par-là ils ont goûté doublement le plaiſir de cette vertu : celui de la preſence peut aller loin ; mais l'abſence eſt inévitable, & la réminiſcence qui ſçait y ſupléer, ne laiſſe pas d'être ſenſible & flateuſe, quand elle eſt ſoutenuë par des deſcriptions vives d'objets gracieux, par des portraits ſéduiſans, par des converſations touchantes. Les Eſpagnols ont ſuivi les traces de leurs maîtres en amour, peut-être même

les

les ont-ils poussées trop loin ; car leurs saillies amoureuses surpassent celles des autres nations ? Mais quand ils veulent se renfermer dans les bornes de la vertu, rien n'est plus agréable que leur amour ; un sang vivant & animé plus que par tout ailleurs, une imagination vaste & brillante, des sentimens tendres, un génie industrieux, un silence même passionné, une constance à l'épreuve, une fidélité héroïque ; & tout cela est relevé par le peu de liberté qu'ils ont à faire l'amour. Oh ! ç'en est le sel ; cette contrainte les rend inventifs jusqu'au point qu'on pouroit les regarder comme les créateurs des ruses & & des finesses amoureuses. Jugez après cela s'ils sont capables de se procurer par des Romans des idées propres à les séduire eux-mêmes ; ceux qu'ils ont faits portent ces caracteres : ils nous ont donné le

mo-

modéle de ces compoſitions, & peut-être les avons-nous ſurpaſſés. La Chevalerie s'en eſt mêlée; comme ils ne ſont pas moins braves qu'amoureux, ils ont fait de la valeur & de l'amour, le plus agréable & le plus ſavoureux de tous les mélanges. Cependant ils ont ſenti comme nous, mais bien plutôt, le deſagrément des grands Romans, & ſe ſont jettés du côté des hiſtoriettes & des nouvelles. Don *Juan de Timoneda* les commença il y a plus de 160. ans; mais celles de *Michel de Cervantes* ont emporté le prix ſur les autres, & nous-mêmes qui avons tant d'eſprit n'avons encore rien fait de meilleur.

Les ESPAGNOLS ont porté cet eſprit de Roman juſques ſur la religion. Que de jolies choſes n'ont-ils pas debitées à ce ſujet? Tout y eſt neuf, c'eſt par-là qu'ils brillent encore aujourd'hui. Je ſou-

haite qu'ils conservent cette admirable fécondité d'imaginations dévotes & spirituelles ; rien ne donne à la doctrine un air plus enjoüé, elle est assez triste d'elle-même. Ne fait-on pas bien de la relever par ces agréables inventions ?

Les Anglois ont suivi les Espagnols, & nous ont devancés par les Romans de Chevalerie de la Table ronde ; mais s'ils ont primé sur nous, en récompense nous avons bien pris notre revanche ; l'on voit par-là que l'amour du faux les a occupé comme les autres. Cependant ce n'est plus tout-à-fait le fond de leur caractere ; ils donnent aujourd'hui dans l'extraordinaire, mais dans un extraordinaire plus utile qu'agréable. Ce n'est pas que l'amour ne régne autant chez eux que chez nous, & qu'ils ne soient capables de le traiter aussi agréablement que les

au-

autres ; ils ont cependant moins de gentilleſſe que de profondeur dans l'eſprit, & ce n'eſt pas un défaut ; leur imagination qui eſt forte & vigoureuſe, n'eſt pas ſi propre à ces ouvrages d'agrément, que la nôtre qui eſt plus enjoüée, plus legere & plus variée ; ils ne ſe repaiſſent pas de ſentimens tendres & délicats : les ſpéculations amoureuſes ne ſont pas de leur goût ; ils vont peut-être trop vîte au fait : ainſi le Roman n'auroit pas une juſte étenduë. Ce n'eſt point aux hommes qu'il faut s'en prendre ; car je me perſuade qu'ils ne demanderoient pas mieux que de trouver un peu de réſiſtance : mais les femmes n'en ont point aſſez ; néanmoins le régal ſeroit bien plus apétiſſant pour l'un & pour l'autre ſexe. Les Dames y dévroient un peu plus compter ſur leur beauté, leurs graces & leur eſprit ; elles ſe verroient bien

plus recherchées des Cavaliers, s'ils étoient obligés de compter un peu moins sur leurs bonnes fortunes ; l'amour deviendroit pour eux une science, au lieu que c'est un métier : mais c'est peut-être un goût de nation ; en ce cas on auroit de la peine à le réformer. On en viendroit sans doute à bout en quelques-unes, mais cela ne suffit pas ; il faut que que cela soit général, autrement on feroit tort aux Romans d'amours. Aussi en ont-ils donné fort peu ? Ils en ont produit cependant quelques-uns d'historiques & même des moraux dans ces derniers tems.

Nous n'avons guéres tardé à copier les Espagnols & les Anglois, d'abord nous nous sommes jettés sur les Romans en Vers ; & comme nos Peres n'y entendoient pas beaucoup de finesse, ils croyoient qu'il suffisoit de rimer

mer de la Proſe pour faire un Poëme ou un Roman. On dit communément que celui *d'Alexandre* commencé au douziéme ſiecle par le *Poëte Euſtace*, continué depuis & fini par *Alexandre Paris*, eſt le premier de nos Romans. Il a été ſuivi de bien d'autres bons & mauvais ſur toutes ſortes de matieres, juſques ſur le *Kyrie eleïſon*; comme ſi ces deux mots de la Meſſe étoient le nom d'un grand Héros. Il y en a d'Hiſtoriques, de Satyriques, de Moraux & quelques-uns même de Chrétiens. Car dans ces tems-là on croyoit que rien n'étoit agréable ſi l'on n'y fourroit quelque échantillon de dévotion: on alloit à Confeſſe pour mieux faire l'amour enſuite. JESUS-CHRIST & Apollon; Cupidon & le Saint-Eſprit; la Sainte Vierge & Venus, tout marchoit de compagnie dans les premieres compoſitions de nos

Heureusement de tout cela, il n'y a d'imprimé que le *Roman de la Rose*; c'est ce que nous aurons lieu d'examiner encore un peu plus soigneusement. On s'est jetté depuis dans la Chevalerie, à l'imitation des Espagnols & des Anglois, c'est le goût qui a le plus régné parmi nous. Nous étions alors très-braves, l'amour n'alloit qu'en second dans toutes nos opérations, au lieu que la bravoure est obligée maintenant de lui céder la place; & de l'air dont nous nous y prenons, je doute que notre courage se releve si-tôt. Les contes vinrent ensuite, quoiqu'on joüât dans les plus agréables compagnies, on diversifioit si bien le tems qu'avant ou après le jeu on sçavoit égayer l'esprit par quelques petits contes. C'est-là que l'amour régnoit presque seul; mais il n'y étoit pas conduit avec cette douceur, cet agrément, cette tendresse,

dreſſe, dont il a été ſuſceptible dans tous les tems. C'étoit une narration qui repreſentoit toujours quelques tours de ſoupleſſe, dont un Cavalier, un Prêtre, un Moine, une Nonnain ſe ſervoient pour arriver au but commun de l'humanité ; car de tout tems on les a régardé comme les colonnes & les arc-boutans de l'amour de fait. Jamais gens n'ont été & ne ſeront plus déciſifs ſur ce Chapitre : occupés de choſes ſérieuſes, ils n'ont pas le tems de ſoupirer. Ces petites narrations eurent d'abord le nom de *Fabliaux*, & ont eu depuis celui de *Nouvelles* & de *Contes* ; nous en avons ſuffiſante proviſion, tant manuſcrits qu'imprimés ; & quand ils ſont ingénieux & délicats, ils font encore nos plus cheres délices. Enfin au commencement du XVII. ſiecle nous ſommes venus aux grands Romans d'amour : leur compoſition,

mais non pas leur lecture, a fini vers l'an 1660. On s'est jetté depuis dans les petites Historiettes, les Nouvelles historiques qu'un Auteur peut faire en une quinzaine, & qu'un Lecteur peut finir en deux ou trois heures tout au plus. Les Contes des Fées leur ont succedés, & nous en sommes aujourd'hui aux Histoires secretes; c'est un Titre séduisant dont on se sert pour tromper le goût de ceux qu'un amour toujours languissant avoit droit de rebuter. Ne reconnoit-on point à tout cela le vrai caractere de la nation? Toujours en mouvement, jamais fixée sur le même objet; nous n'avons de bien arrêté dans nos mœurs que l'amour du changement. Notre goût varie & se renouvelle en matiere de Romans, comme en toute autre chose; il est quelquefois particulier, mais le plus souvent universel; nous goûtons tout pour-

pourvû qu'il y ait de l'amour : ne ſommes-nous pas heureux ?

L'ITALIE vint enſuite : vive & ingénieuſe, elle fit paroître ſes ſaillies dans ſes Contes ſpirituels qu'elle a fournis ſi abondanment : Car outre le *Boccace* que nous en regardons comme le Pere ; elle a produit depuis le *Pogge*, le *Maſuccio*, le *Morlini*, le *Bandelli*, le *Gyraldi*, le *Sanſovino*, le *Paraboſco*, le *Firenſuola*, & maint autre que la mémoire ne me fournit pas à preſent. Elle s'eſt jettée depuis dans les Romans d'amours : & quoique le courage & la bravoure ne faſſe plus l'eſſentiel de ſon caractere, elle n'a pas laiſſé de donner un peu dans la Chevalerie par les Rollands & les Morgants, mais cela ne couloit pas de ſource ; ainſi elle n'a pas été fort loin en ce genre.

L'ALLEMAGNE en general eſt trop ſérieuſe pour gouter les gen-

tilleſſes de l'amour. Elle ſe livre un peu trop bruſquement à la réalité ; peut-être a-t-elle ſes raiſons. Occupée plus utilement d'ailleurs, elle ne veut pas ſe détourner de ſes vûës principales par des ſentimens tendres, qu'on eſt longtems à conduire au but : cela n'eſt pas ſeulement dans le peuple ; les gens polis, les courtiſans mêmes s'en reſſentent. C'eſt un mauvais goût, qui les prive de bien de jolies choſes ; car qui ne ſçait que le plaiſir eſſentiel eſt plus dans l'imagination que dans la réalité. Je ne ſçai ſi avant le *Theurdanck* elle a produit quelques Romans ; l'on ſçait que ce Livre très-rare, même dans la nation, contient les Avantures amoureuſes de l'Empereur Maximilien I. écrites en Vers Allemands par le Chapelain de ce Prince, qui fut la bravoure & la tendreſſe même, & publiée du vivant même de Maximilien.

Les

Les Allemands ne laissent pas de goûter nos manieres, & de traduire quelques-unes de nos plus agréables Historiettes. Qu'ils seroient loüables s'ils pouvoient donner dans cet amour délicat, tendre & passionné ; s'ils sçavoient joindre cet agrément à leur solidité, ce seroient les plus parfaits & les plus heureux de tous les peuples ; avec un aussi grand fond de réflexions, l'amour seroit pour eux toujours vertu & jamais passion.

Les HOLLANDOIS ne sont pas moins réflexifs que les Allemands, mais ils sont un peu plus froids ; ils ne connoissent en amour que les voyes de fait. Et même quel flegme n'y aportent-t-ils pas ? L'imagination est la plus tranquile de leurs parties, cependant ils devroient connoître que tout jusques dans leurs étangs & dans leurs canaux se livre aux préliminaires avant que de venir à l'amour ef-

fectif ; mais le caractere de la nation ne veut de sentimens que ceux qui peuvent aporter quinze ou vingt pour cent d'interêt annuel ; c'est-là qu'ils placent leur tendresse. Ce n'est pas mal fait ; mais il faudroit y joindre quelque chose de plus, & tout en iroit mieux: J'espere qu'ils y viendront ; cherchans à profiter de ce qu'il y a de bon dans toutes les nations, il est difficile qu'à la fin ils n'en prennent pas tous les agrémens. Ils commencent à se réformer un peu, le luxe leur plaît, & nos petits Romans ne laissent pas de les amuser ; mais il faudroit qu'ils en fissent de leur chef & de leur invention.

Le NORD est là-dessus plus intraitable que la Hollande, cependant ils ont déja de grandes dispositions à donner dans le Roman ; ils aiment le fabuleux, personne n'a tant brodé l'Histoire, que

que l'ont fait la plûpart de ces peuples. Je n'en juge pas seulement par les contes & les fadaises que nous ont debitées *Joannes* & *Olaus magnus*. C'étoient des Evêques & de plus des Evêques réfugiés à Rome, ainsi ils ont donné dans la Fable ; mais la plûpart de leurs Historiens l'ont pris aussi sur le même ton : cependant ils aiment à voyager, ils emporteront donc un jour dans leur Païs le gracieux des autres nations ; je le souhaite pourvû que ce ne soit pas pour nous en dépoüiller.

Qu'on ne s'imagine pas qu'il y ait des siécles affectés particuliérement aux Romans ; de tout tems la crédulité, l'amour & les femmes ont régné ; ainsi dans tous les tems les Romans ont été suivis & goûtés, qu'on en fasse & qu'ils soient bons, je réponds du succès ; vous sçavez ce qu'on a dit de l'amour considéré même

dans

dans l'enfance du monde. Eve étoit fidéle ; mais bien prit à son époux qu'il fut alors, à ce qu'on dit, seul homme dans la nature.

Sarrasin. *Car bien qu'Adam fut jeune, vigoureux,*
Bien fait de corps & d'esprit agréable ;
Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme & ne pas coqueter.

Et croyez que si nous n'avons pas de Romans de ces tems-là, c'est qu'il faloit connoître & bien pratiquer l'amour avant que de le peindre ; & quand on l'a bien connu, oh ! pour lors on l'a montré sinon tel qu'il est, au moins tel qu'il devroit être pour faire une impression toujours égale sur le cœur & sur l'imagination. Il est vrai cependant que plus les siécles ont été éclairés, polis & civilisés, plus ils ont donné dans les Romans, & l'amour y a toujours pris le caractere du tems.

Brave

Brave quand on a été courageux ; impétueux quand on a été brusque & pétulant ; doux & languissant quand on a été tendre & délicat.

Je crois aussi que les Romans conviennent à tout âge : mais il faut en sçavoir faire une prudente & judicieuse distribution ; le vin qui est le lait des Vieillards, est souvent nuisible à une jeunesse vive, active & pétulante ; & les rafraîchissemens, si nécessaires aux boüillonnemens du premier âge, ruineroient la santé des vieilles gens. Pourquoi ne veut-on pas que je dise la même chose des Romans ? Faisons donc avec économie cet utile & agréable partage, en bon pere de famille donnons à chacun ce qui peut lui apartenir ; ainsi l'enfance aura pour elle ce que nous apellons *Contes des Fées*, *Mille & une nuit* & autres amusantes bagatelles, elle ne sera pas

la plus mal partagée ; mais si elle y prend goût, c'est une bonne marque. On peut tout espérer d'une jeunesse qui veut aprendre, le fond en est bon ; insensiblement on l'a tourne à bien. A l'adolescence, c'est-à-dire, à tout ce tems où le sang est dans sa plus grande effervescence, ce tems ne laisse pas de s'étendre loin ; nous lui donnerons des Romans polis, civils & instructifs. Cet âge est assez actif, il est bon de le tenir un peu en bride, de lui aprendre à se posseder; & si l'on veut qu'il dure longtems, il faut lui montrer qu'il doit plus dépenser en politesses, en tendres sentimens, en soins & en attentions, qu'en réalité ; enfin qu'il lui est permis de se ruiner, s'il se peut, en préliminaires ; mais d'économiser sagement les biens essentiels de la vie, honneur, plaisirs & santé. C'est donc à cet âge que sont destinés l'*Astrée*

trée avec le *Berger extravagant* qui en eſt la critique ; *l'Illuſtre Baſſa*, le *Cyrus*, la *Clelie* & tous ces autres Héros de la douceur & de la tendreſſe. L'âge vraiment viril où l'amour eſt accompagné de quelques réflexions, demande des Romans qui le puiſſent entretenir long-tems dans cet heureux milieu ; c'eſt un âge de maturité, on y joüit tranquilement de ſon bien ; on y ſavoure le plaiſir qui eſt précedé de la réflexion : & la réflexion n'y eſt pas fâcheuſe, parce que le plaiſir n'y eſt jamais porté à l'excès. Oh ! dans cet âge les petites Hiſtoriettes, les Nouvelles amoureuſes & hiſtoriques, & tous autres Praticiens ſages & modérés ſont capables d'entretenir l'heureuſe temperature, néceſſaire pour joüir longtems & agréablement. Car s'il eſt un âge où l'on ne doive pas émouſſer la pointe du plaiſir, c'eſt celui-là ;

lui-là ; il y auroit tout à craindre pour les suites.

Mais pour la vieillesse, il faut la réveiller, il faut la piquer non-seulement par un ragoût délicat, mais même par un sel vif & actif. Ce n'est pas pour rendre les Vieillards amoureux, à Dieu ne plaise, cela seroit vilain ; mais au moins faut-il les empêcher de perdre tout-à-fait le goût des plaisirs ? Ils se croiroient morts s'ils n'avoient pas de tems en tems d'agréables échapées. C'est alors que nos Contes, nos Nouvelles & nos autres Joïeusetés sont d'une grande ressource : rien n'y est de trop, ni *Decameron*, ni *Heptameron*, ni *Cent Nouvelles*. Je me souviens avec joye d'un vieil Magistrat âgé de 82 ans ; il avoit été fort brave garçon en son tems, mais il étoit un peu tombé ; cela n'est pas extraordinaire : à cet âge il médisoit, mais avec une sorte de complainte ;

Plus ne ſuis ce que j'ai été ,
Et ne le ſçaurois jamais être.
Mon beau Printems & mon Eté ,
Ont fait le ſaut par la fenêtre.

Cependant il faiſoit ſa lecture ordinaire des *Contes de la Fontaine* , & avoüoit qu'il ſe ſentoit encore. Il eſt toujours là , me diſoit-il , Monſieur , il eſt toujours-là , en frapant deux ou trois petits coups ſur le front. Rien n'eſt donc plus propre que les Romans pour rajeunir un Vieillard ; ils tiennent en haleine les gens d'un âge mûr , & temperent la jeuneſſe. Peut-on rien de meilleur , de plus utile , de plus gracieux : il n'y a pas de recette qui vaille celle-là ? Une lecture de Quinte-Curſe rendit la ſanté au Roi de Naples Alphonſe I. Qu'auroit-ce donc été s'il avoit eu les *Amadis* , *Lancelot du Lac* , l'*Orlando furioſo* , ou l'*Innamorato* , il ne ſeroit jamais mort ,

mort, où il seroit revenu à l'âge de vingt ans ?

Enfin parmi tous ceux dont nous venons de parler, il ya des caracteres d'esprit, il y a des situations où le Roman est utile ; il devient même quelquefois nécessaire : alors je le regarde seulement comme une lecture amusante, comme un délassement. Je supose, par exemple, un homme occupé d'affaires difficiles & sérieuses, qui demandent de la discussion, de la contention d'esprit ; mais il ne peut soutenir long-tems son travail sans se dissiper : s'il sort il perdra ses idées & ses vûës. Hé bien ne croyez-vous pas qu'un tel homme ne puisse passer agréablement une heure à la lecture d'un Roman enjoüé, bien écrit & amusant : ce sera un Auteur même, car il faut parler pour tout le monde. Mais je ne parle pas d'un *Pere Alexandre*, d'un *Pere Tho-*

Thomaſſin, d'un *M. Burman* & d'autres gens qui ne dépenſent rien en eſprit ; il n'y a que leurs yeux & leurs doigts qui travaillent : je parle d'un homme de réflexion, de méditation : je parle d'un homme obligé de comparer des textes, des actes, des titres & d'autres pieces peu gracieuſes. Il ſe trouve fatigué, un ſimple repos ne lui ſuffit pas ; il l'ennuye au contraire & le décourage ; car vous le ſçavez.

Deſbender l'Arc ne guérit pas la playe.

Nous l'avons dit autrefois, & les Italiens nous l'avoient apris. Cependant il veut ſe diſtraire & réjoüir ſon imagination pour recommencer avec plus de courage ; il trouve du goût, il reprend des forces dans un Roman ; le lui défendrez-vous ? Pour moi je lui conſeille de le prendre tel qu'il vou-

voudra, n'importe. Ce seront d'autres gens d'un caractere morne & sombre, abandonnés à eux-mêmes, ou livrés à des lectures sérieuses ; ils deviennent tristes & mélancoliques, ils sont incapables d'affaires. Il n'y a qu'à les égayer par des lectures amusantes, & vous les rendrez hommes : Hé bien ! qu'à cela ne tienne, ne leur épargnons pas même les plus vives & les plus agréables ; quoiqu'en disent les Pédagogues de la vie humaine.

Fin de l'Usage des Romans.

PIECES CURIEUSES

SUR

LE POËTE ROUSSEAU,

Suprimées en Hollande.

BIBLIOTECA UNIVERSITARIA ALESSANDRINA

AVERTISSEMENT.

POUR *l'intelligence des deux Pieces qui ſuivent, il eſt bon de ſavoir qu'un Curieux faiſant imprimer à Amſterdam une nouvelle Edition des œuvres de* REGNIER, *l'un de nos Satyriques françois, avec des Notes hiſtoriques pour accompagner les Remarques grammaticales qui avoient déja paru ſur ce Poëte. Une fantaiſie entra dans la cervelle du nouvel Editeur ; ce fut de dédier cette Edition à Rouſſeau, par une Epitre ſatyrique, ſous le Titre d'*ELOGE HISTORIQUE DE M. ROUSSEAU. *L'Edition*

alloit paroître en 1731. *lorſqu'un Correcteur infidéle, ou pour mieux dire fripon, nommé* Loüis Thimothée, *s'aviſa d'en donner avis à l'*Abbé de Vayrac, *qui étoit pour lors à la Haye. Cet Abbé voulut s'en faire un mérite auprès de Rouſſeau, & ce dernier prit la liberté d'en écrire à M. Don* Loüis d'Acuña *Ambaſſadeur & Plenipotentiaire de S. M. Portugaiſe, dont il étoit connu, le priant d'interpoſer ſon crédit auprès des Etats Généraux pour faire ſupprimer cette Epitre ou Eloge hiſtorique, comme il vous plaira l'apeller.* Don Loüis, *l'un des plus ſages Miniſtres de l'Europe, fut étonné d'une pareille de-*

demande de la part de Rousseau, & dit que ce Poëte avoit assez attaqué de personnes de mérite, pour être attaqué lui-même à son tour : ainsi il récrivit à M. le Duc d'Aremberg qu'il ne pouvoit se mêler de cette affaire.

Rousseau, éconduit de ce côté-là, se tourna vers M. le Marquis de Fenelon, *Ambassadeur de S. M. T. C. auprès des Etats Généraux. Mais il fut étourdi de la réponse de ce prudent & vertueux Seigneur, qui dit avec une simplicité, qui ne respire que la sagesse :* " *Qu'il* " *venoit de relire ses instructions,* " *& qu'il n'y avoit rien vû qui* " *regardât les affaires du Par-*

 " *nasse*,

» *naſſe, ni les differens des Poëtes*
» *& des Auteurs: Que d'ailleurs*
» *M. Rouſſeau n'étant plus ſu-*
» *jet de S. M. T. C. il ne con-*
» *venoit point à ſon Miniſtre*
» *de ſe mêler de lui, ni de ce qui*
» *le regardoit.* On *ignoroit cette ſage réponſe, lorſqu'on écrivit la Lettre qui ſuit à M. le Marquis de Fenelon. Mais on ne ſera peut-être pas fâché de la voir ici.*

Enfin Rouſſeau ſuplia M. le Duc d'Aremberg de ne le point abandonner dans cette occaſion eſſentielle. Ce Seigneur eſt très-bon, tout le monde le ſçait; & il voulut en donner une preuve ſenſible à Rouſſeau. Il écrivit donc à M. le Comte Sinzendorff

dorff *Miniſtre de S. M. Impériale à la Haye. Sur le champ cet Ambaſſadeur part & vole même chez le Penſionnaire lui demander au plûtôt la ſupreſſion de l'Eloge hiſtorique de Rouſſeau (ſans doute comme une Piece préjudiciable à l'Etat & ſur tout aux interêts de S. M. I.) il exigea même que l'on empriſonnât inceſſamment l'Auteur, le Libraire & l'Imprimeur de cette Piece. Les Etats Généraux ſont ſages & moderés : ils ſentirent bien qu'une demande auſſi vive, en matiere auſſi peu importante, alloit directement contre la liberté qui fait la baſe & le fondement de la République. Leurs Hautes*

*Puissances se contenterent donc par une sorte d'égard pour M. le Comte Sinzendorff, d'écrire aux Bourguemestres d'Amsterdam pour leur marquer de ne point laisser paroître l'*Eloge historique de Rousseau, *sans y faire quelques corrections. C'est ainsi que malgré la sagesse & l'austérité de ces Illustres Républicains, le crime & le criminel trouvent de la protection jusques dans la Hollande, au mépris des Edits les plus severes & dans la matiere la plus importante qu'il y ait pour tous les Etats policés.*

L'affaire en étoit-là lorsque M. le Duc d'Aremberg *vint à Paris en* 1732. *une personne qui pre-*

prenoit quelque part à cette Piece eut l'honneur de l'aller ſaluer, & de le ſuplier même comme Prince très-équitable, de vouloir bien ſuſpendre les diligences qu'il faiſoit faire à la Haye au ſujet de cette Piece. Qu'on eſperoit de l'amour qu'il avoit pour lès Lettres, qu'il n'interromproit pas le cours de cette diſpute littéraire, qui pouvoit éclaircir bien des faits ſinguliers & peu connus. Ce Prince ne s'expliqua pas préciſément; mais il demanda communication de cet Eloge: ce qui fut fait ſur le champ. Il en lut environ le tiers, & dit avec bonté & même avec tranquillité: Mais M. Rouſſeau n'a-t-il pas raiſon de ne vouloir pas

qu'on imprime cette Piece ? Sans doute, lui repliqua-t-on, Monſeigneur, ſans doute : Mais M. Rouſſeau a-t-il obtenu un Privilege excluſif de ſatyriſer tout le monde, & de n'être pas ſatyriſé lui-même ?

Sur ces entrefaites arrive M. de Laſſeré, *homme plein d'eſprit & de reſſource en tout genre ; & pour faire ſon éloge en un mot, l'un des favoris de M. le Duc d'Aremberg, il lut ſur le papier qui étoit entre les mains de ce Prince ;* Eloge hiſtorique de M. Rouſſeau. *Oh !* dit-il, *je ſuis content, Eloge hiſtorique de M. Rouſſeau : c'eſt mon ami ; c'eſt le meilleur de mes amis. Il y a long-tems que*

cela

cela devoit être fait ; de grace faites moi l'amitié, Monsieur, de me le communiquer, cela me fait trop de plaisir ; que je le lise, Monsieur, je vous en prie. Oüi, sans déplacer, dit M. le Duc d'Aremberg, soit, dit M. de Lasseré, j'aurai bien-tôt fait, je le dévorerai.

M. de Lasseré lut donc cette Piece fatale, & jamais homme ne témoigna tant d'inquiétude ; à peine se possédoit-il dans cette lecture : & le spectateur ne pouvoit s'empêcher de rire malignement de la sotise des hommes, de ceux même qui ont le plus d'esprit, de délicatesse & de goût (car certainement personne n'en a plus que M. de Lasseré) de

penſer qu'on puiſſe faire ſérieuſement un Eloge hiſtorique de Rouſſeau. Il faut avoir de la condeſcendance pour ſes amis ; mais il ne faut point être aveugles à leur égard. Si nous leur paſſons des vices, l'amitié y eſt ſouvent obligée : il ne faut pas obliger les autres à les adorer.

M. de Laſſeré finit enfin ſa lecture dans le tems qu'on finiſſoit toutes ces réflexions. Il s'éleva ſur le champ & dit; c'eſt-là l'ouvrage d'un calomniateur : Oüi, Monſieur, lui répondit-on ? Mais on peut, dit M. Laſſeré, intenter un Procès de calomnie à l'Auteur de cette Piece ; je le crois, comme vous le dites, Monſieur, lui répliqua t-on ;

& si vous avez un conseil à donner, c'est celui-là : Rien n'est plus grossier, rien n'est plus fade, dit M. de Lasseré ; je le pense de même, lui dit-on, Monsieur ; mais avec le tems cela deviendra plus leger & plus délicat. La conversation finit par des exclamations de la part de M. de Lasseré, & par des railleries de la part du spectateur ; toujours cependant en presence de M. le Duc d'Aremberg, que sa prudence empêcha de rien dire.

M. de Lasseré & son ami M. Rousseau se sont encore donné bien des mouvemens : on ne s'en donne pas davantage en matiere d'Etat ; cependant ils n'ont

pû empêcher la Piece de paroître. Je la publie donc & la donne pour ce qu'elle eſt, peut-être la trouvera-t-on curieuſe par la qualité des faits qu'elle renferme ?

EPITRE

EPITRE DEDICATOIRE

DE LA

NOUVELLE EDITION

DES POESIES DE REGNIER,

Mais ſuprimée en Hollande.

A M. ROUSSEAU,

Le Modéle des Poëtes Satiriques François.

A QUI pourrois-je mieux dédier cette nouvelle Edition du premier Satirique de notre Poëſie Françoiſe, qu'à Vous, MON CHER ROUSSEAU, qui faites une ſi brillante figure dans la moderne Satire. On auroit dû pen-

penſer à vous rendre cet hommage dès la premiere Edition, qui en fut publiée à Londres en 1729. mais on ne trouvoit pas ſans doute ce travail aſſez accompli, pour vous faire cette offrande : on ſçait avec quels égards & quels reſpects on doit traiter les perſonnes de votre conſidération.

J'aperçois déja vos ennemis qui murmurent & qui cherchent à blâmer ma démarche ; mais je m'embaraſſe peu de leurs diſcours. Vous êtes le ſeul, MON CHER ROUSSEAU, auprès duquel j'oſe prendre la liberté de me juſtifier ; & je crois que vous-même m'avez déja prévenu. Vous vous dites actuellement, *Scarron* a bien dédié un Livre à Guillemette, chienne de ſa ſœur ; *Furetiere* n'a-t-il pas fait une belle Epitre Dedicatoire au Bourreau ? *Deſpreaux*, l'illuſtre Deſpreaux, n'a-t-il point adreſſé une Epitre à ſon Jardinier, qui n'é-

n'étoit qu'un valet ? HORACE ne l'avoit-il pas fait avant lui ? He ! pourquoi M. G. D. P. qui n'est lui-même qu'un Avocat, ne m'offriroit-il pas son travail ? Ne suis-je pas le Poëte régnant de notre siecle : n'occupai-je pas le Trône de la belle Litterature. Ainsi je puis bien lui tenir lieu de Tête Couronnée, & recevoir sa Dédicace avec quelque bonté.

Vous parlez toujours comme un oracle, MON CHER ROUSSEAU, & vous pourriez ajouter à ces raisons, que tous les jours on fait des *Avis*, ou des *Epitres Liminaires aux Lecteurs*. Or, soit dit sans vous déplaire, cela regarde aussi-bien le fils d'un Cordonnier, qu'un Roy, ou quelque Prince, qui prend la peine de lire un ouvrage. Ainsi je suis sûr à present que cette Epitre passera sous vos auspices.

J'aurois bien pû, je le sçai, offrir mon travail à quelque homme

me puiſſant, à qui j'aurois ſanglé par le nez des éloges qu'il ne mérite pas, & ne méritera même de ſa vie, dureroit-elle encore deux ou trois paires de ſiècles. Mais vous le ſavez, je haï ces manieres baſſes & rampantes : je ſuis né libre : Et comme nous nous connoiſſons depuis long-tems, j'en uſerai très-cordialement avec vous.

Avoüez, MON CHER ROUSSEAU, que l'on pourroit faire un admirable paralelle de votre Poëſie avec celle de nos plus illuſtres Poëtes ; ſur-tout avec les deux Satiriques, que nous a fourni le Parnaſſe François. REGNIER, qui a débroüillé notre Satire, ne l'avoit qu'ébauchée, il s'étoit contenté de cenſurer les vices, ſans rien dire des perſonnes qu'il avoit toujours eu ſoin de reſpecter. Par-là il s'imaginoit ſans doute engager l'homme vicieux à ſe corriger & à rendre

dre graces intérieurement au Poëte, de lui avoir indiqué la bonne voye, sans le décrier dans le monde ; chose toujours odieuse aux plus déterminez débauchez. Mais cette conduite aprouvée de son tems, étoit trop sage & trop moderée pour le nôtre. Elle faisoit rire trop de personnes, & n'en faisoit pleurer aucune : c'étoit, vous le sentez, c'étoit une Satire informe ; elle instruisoit, sans donner lieu à la malignité des hommes, d'insulter ceux qu'il n'avoit pas nommément désignez. Il s'est écoulé plus d'un demi-siécle avant que nous ayons eu la consolation de trouver, que nous ayons même admiré ce Poëte Satirique, qui ne s'est pas contenté de décrier le vice. BOILEAU est enfin venu, a persécuté jusqu'aux personnes, qu'il croyoit vicieuses. Nous avons eu le plaisir de lire & de relire même plus d'une fois dans les ouvra-

ges

ges de ce Poëte les noms de Colletet, de Cottin, de Pelletier, de Pradon, de Perraut, de Bourſaut & de beaucoup d'autres, reſpectables par-tout ailleurs, que dans les Vers de DESPREAUX. Mais enfin ce Poëte n'en vouloit qu'à ſes ennemis, ou à ceux qui n'étoient point ſes adorateurs. Ainſi ſous ſon regne la Satire ne fut pas encore pouſſée où elle pouvoit aller.

Ce point de perfection vous étoit réſervé, MON CHER ROUSSEAU; vous avez laiſſé à d'autres le ſoin d'attaquer (1) le vice, auquel

(1) M. Rouſſeau l'a dit avec beaucoup d'énergie dans ſon Epitre à Clement Marot:

. . . . Je tiens qu'en fait d'écrire,
Le meilleur eſt de rire ſans pincer.
Nous ne devons les vices careſſer;
Mais d'autre part il ne les faut reprendre
Trop aigrement. Les Hommes à tout prendre,
Ne ſont méchans que parce qu'ils ſont fous.
Ce ſont enfans moins dignes de courroux
Que de riſée.

Il a donc raiſon dans ſon ſyſteme de ne pas

quel même vous avez ſuggeré les moyens de continuer impunément ſon chemin ; vous vous êtes contenté de dénigrer la vertu ; vous lui avez donné une teinture de ridicule, dont il n'y a que les eſprits bien faits & les ames bien placées, qui puiſſent librement ſe débarraſſer. La Religion même, oüi (2) la Religion, qui juſques à vous avoit été impénetrable aux traits de vos Confreres en Satire, ne fut pas à l'abri des coups les plus vifs de votre plume. Voilà ce

attaquer le vice. A quoi ſerviroit-il de dénigrer des hommes qui ſont fous, ou de crier perpétuellement contre leurs folies ?

(2) M. Rouſſeau n'a jamais attaqué aucun dogme particulier de la Religion ; peut-être ne les connoît-il pas, & bien leur en prend : il a ſeulement parlé contre la Religion en general, quand il a dit dans ſon *Incrédule*

Papiſtes, Siamois, tout le monde raiſonne.
L'un dit blanc, l'autre noir ; & ne s'accordent point,
Chacun des deux me dit, ma créance eſt la bonne.

ce que n'avoient pas fait nos deux Poëtes Satiriques. Ils étoient trop ſages, ils étoient trop réſervés pour manier ce genre de Poëſie avec la vivacité & l'énergie que vous lui avez donnée. Mais vous les avez bien autrement ſurpaſſé, MON CHER ROUSSEAU; *Regnier* n'avoit nommé perſonne, *Deſpreaux* n'avoit déſigné que ſes ennemis, ou les gens de lettres qui ne l'eſtimoient point aſſez ſuivant ſon goût. Un tout autre prodige éclate dans vos ouvrages : amis, ennemis ; ſuperieurs, inferieurs ; honnête homme, ſcelerat ; vices & vertus, tout eſt confondu dans vos

Qui croirai-je du Talapoin,
Ou bien du Docteur de Sorbonne ?
Aucun ; mais je demande un juge ſur ce point,
Qui ſoit juge, ſincere, & n'épouſe perſonne,
Ce ſera le bon ſens, qui leur dit en deux mots :
Vous êtes tous les deux, bien fourbes ou bien ſots.

Et M. Rouſſeau continuë juſqu'au bout ſur le même ton.

vos incomparables Satires. C'eſt ce qu'on apelle le période de la Poëſie Satirique. Il n'y avoit que vous, qui fuſſiez capable de cette ſuprême, de cette ſublime perfection. Avouez qu'il eſt divertiſſant de voir dans vos Satires les portraits de vos amis, tels à peu près (3) que vous les auriez copiés d'après les Groteſques de (4) *Calot*,

(3) C'eſt ainſi que l'Abbé *Courtin* eſt accommodé dans les Vers de M. Rouſſeau. Tantôt il lui adreſſe une Ode, comme à l'un de ſes Héros, tantôt il en donne un aſſez groteſque crayon, dans le Rondeau qui commence, *En manteau court, en perruque tappée.* Et pourquoi cet Abbé s'aviſe-t-il auſſi de ne pas aprouver de mauvais Vers que M. Rouſſeau prétendoit être bons ?

(4) CALOT fut un célebre Deſſinateur & Graveur Lorrain, qui a vécu vers le commencement & même au milieu du XVII. Siecle Il excelloit ſur-tout dans les petites Figures & même dans les ſujets bizarres & ſinguliers ; de ſorte que par une maniere de parler proverbiale, on a dit depuis, les Groteſques de Calot. Il avoit tant de feu & de vivacité, qu'un trait ne ſortoit pas de ſon crayon, ou de ſon burin qu'il ne fut animé.

Calot, ou les bizarres crayons de (5) *La Fage*. Il vous eſt même glorieux d'y avoir drapé juſques à vos patrons & à vos (6) bienfaicteurs. Perſonne ne s'étoit encore

(5) LA FAGE fut un Deſſinateur des plus hardis & des plus extraordinaires du dernier ſiécle. Comme il étoit plus ſouvent au cabaret que dans ſon cabinet, un coup de crayon bizarre & ſingulier, qu'il donnoit ſur une cheminée, valoit ſouvent mieux que les Etudes des Maîtres les plus corrects, parce qu'il y avoit beaucoup de feu & de caractere dans tout ce qu'il faiſoit.

(6) C'eſt ce que M. Rouſſeau a daigné faire à l'égard de M. de Francine, l'un de ſes protecteurs, de ſon propre aveu. Il a ſoin de l'apoſtropher en ces termes dans ſa *Francinade*.

Le Directeur de ce Bureau de joie,
Eſt un Ribaut des plus francs qu'il s'en voie;
Pipeur, Eſcroc, Sycophante, Menteur,
Fleau des bons, des fourbes Protecteur;
Ne connoiſſant foi, loi, Dieux, ni Déeſſes;
Fors celle-là, qui préſide aux ſoupleſſes,
Au vol furtif, aux fourbes; en un mot
A cette ſainte il fut toujours dévot, &c.

Il avoit eu ſoin avant ce tems-là de le faire à l'égard de M. Roullier du Coudray au ſervice duquel il avoit été; comme il a eu la bonté de le faire depuis pour M. le Duc

core aviſé de ſuivre cette route : elle n'avoit pas été frayée ; mais heureuſement vous nous en avez donné l'exemple. Ainſi les Protecteurs des Poëtes & des gens de lettres n'ont qu'à ſe bien tenir : nous

de Noailles, qui avoit eu l'honneur de faire du bien à Rouſſeau.

Mais cet exemple de M. le Prince Eugene eſt de plus fraîche date & bien plus curieux. En voici l'Hiſtoire, telle que je l'ai ſçûë à Vienne, même peu de tems après qu'elle y fut arrivée. Bonneval, comme ancien Lieutenant General, eſperoit & demandoit même un Gouvernement en Hongrie ; il donna ſon mémoire au Conſeil de Guerre : il auroit obtenu ſa demande, ſi un Lieutenant General plus ancien ne s'étoit pas trouvé en concurrence avec lui : il fut donc préferé à Bonneval ; ce dernier perdit la tête, qu'il n'avoit pas eûë fort bonne juſques-là. Il s'imagina ſottement que M. le Prince Eugene chef du Conſeil de Guerre l'avoit deſſervi dans cette occaſion. Sur le champ il réſolut de s'en venger : quoiqu'il dût aux bontés de ce Prince toutes les graces extraordinaires, dont il avoit été comblé par l'Empereur Leopold & depuis par l'Empereur Joſeph ; & même par le ſage & vertueux Prince qui occupe aujourd'hui ſi dignement le Trône Impérial. Et loin de reſpecter cette tendre & conſtante amitié, dont

nous leur ferons eſſuyer impunément de longues & cruelles Satires : vous nous autoriſez par votre conduite. Il n'eſt ni Prince, ni Tête Couronnée, qui puiſſe aujourd'hui être à l'abri de nos cen-

il étoit honoré par M. le Prince Eugene de Savoye, Bonneval ſe livra entierement à ſon intemperie ; des Chanſons lui parurent la voye la plus ſimple & la plus efficace pour y réüſſir. Mais quoique Bonneval ait beaucoup d'eſprit & même de cette ſingularité bizarre qui eſt propre à la Poëſie, il n'étoit pas néanmoins aſſez Poëte pour oſer entreprendre ſeul des couplets Satyriques. Il implora le ſecours de Rouſſeau, qui ne ſe le fit pas dire deux fois. Il trouvoit dans la qualité de bienfaicteur que M. le Prince Eugene avoit à ſon égard, un Titre plus que ſuffiſant pour ne pas épargner ce Prince : ce fut même un aiguillon qui le porta à mettre dans ces couplets toute la vivacité & le ſel mordicant qu'il ſçait ordinairement répandre contre ſes amis & ſes protecteurs. Les couplets furent donc bientôt en état : Bonneval fourniſſoit les penſées, & Rouſſeau ſe chargeoit d'en revêtir la Poëſie de ces traits piquans, qui font le régal de ces ſortes de Pieces. Les couplets coururent dans Vienne, & y furent generalement mépriſés : on eut même en horreur l'ingratitude de leurs Auteurs, qui ne

cenſures. Vous nous l'avez bien fait connoître par ces couplets ſatiriques contre M. *le Prince Eugene de Savoye*, que vous diſtillâtes à Vienne en 1721. dans le Laboratoire du *Comte de Bonne-*

faiſoient pas difficulté d'avoüer le tout: mais le Prince Eugene leur interdit ſagement l'entrée de ſon Palais. J'ignorois toute cette Hiſtoire lorſque j'arrivai à Vienne ſur la fin de 1721. & j'eus l'imprudence, avant que de prendre langue, d'aller voir Bonneval & Rouſſeau. M. le Prince Eugene m'en fit une ſorte de reproche, rempli de bonté : ainſi je me gardai bien de retourner chez Bonneval. Pour Rouſſeau il ſe mit affectueuſement à s'attacher à moi, à peu près comme les mouches ou les frelons s'attachent à ce qui peut leur être utile. Bonneval & Rouſſeau allerent dans les Païs-Bas en 1722. ils virent les mécontentemens des Provinces, des Villes & des Seigneurs contre le Gouvernement tyrannique du Marquis de Prié, Lieutenant General & Intendant des Païs-Bas qui étoit une créature du Prince Eugene : Bonneval & Rouſſeau ne pouvant ſe venger ſur le Prince ſe jetterent ſur le Favori. Bonneval eut ſoin de procurer aux mécontens les moïens de faire paſſer juſques à l'Empereur leurs Mémoires contre les malverſations du Marquis de Prié, qui étoit, puiſqu'il le faut dire,

val. Vous eûtes la bonté d'accommoder ce Prince en enfant de bonne maiſon. C'étoit, j'en conviens, une marque ſenſible de votre reconnoiſſance : vous le faiſiez ſans doute pour le remercier de quatre mille

un peu trop vivement protégé par M. le Prince Eugene de Savoye, alors Gouverneur General des Païs-Bas ; Rouſſeau ſe mit de la partie ; car il ne pouvoit pardonner au Prince ſon bienfaicteur le mécontentement qu'il avoit fait paroître ſur ce que Rouſſeau lui avoit fait l'honneur de le ſatiriſer dans des Vers. Enfin le Marquis de Prié fut chaſſé des Païs-Bas ; & M. le Prince Eugene, en abdiquant ce Gouvernement, eut en échange le Vicariat de l'Italie : & l'on envoya en ſa place la Séréniſſime Archiducheſſe ſœur de l'Empereur aujourd'hui régnant. Voilà quelle eſt la clef de la grande affaire que Bonneval s'eſt faite dans les Païs-Bas ; qui enfin l'a conduit par bien de mauvaiſes manœuvres juſques à ſe retirer chez les Turcs, pour y prendre le Turban, marque extérieure de la Religion Mahométane ; quoique Bonneval n'eut pas encore eu le tems d'en choiſir aucune. Il eſt à croire que le Grand Seigneur, rempli de l'équité ſi naturelle aux Souverains, lui enverra ſans doute par quelque muet le Cordon de ſoye qu'il a tant de fois mérité. Mais à bon compte

mille livres de penſion annuelle, que vous aviez la bonté de recevoir genereuſement de ſa part. Vous lui en avez donné pour ſon argent : s'il vous avoit mieux payé, vous auriez eu ſoin de l'étriller tout autrement. Vous fûtes cependant un peu ſurpris de voir que vos couplets ſatiriques, loin d'être chantés dans les aſſemblées de Vienne, comme vous l'eſperiez, ne firent que s'attirer l'indignation de tout ce qu'il y avoit d'Auguſte & de Grand dans cette capitale de l'Empire. Madame *la Comteſſe de Walſtein* (7) ſi reſ-

Bonneval s'eſt bien gardé de mettre toute cette Hiſtoire dans ſes Mémoires contre le Marquis de Prié, qu'il a fait faire par ſon ami Rouſſeau. Il a eu ſoin, en la paſſant ſous ſilence, de ſe couvrir de tout ce qui le pouvoit honorer ; quoique d'ailleurs il ait ſoin de citer ſouvent dans ces Mémoires ſon cher & féal M. Rouſſeau, le fidele interprete de ſes fantaiſies.

(7) Madame la Comteſſe de Walſtein étoit ſœur de Madame la Ducheſſe Douairiere d'Aremberg. Ces deux Dames, l'hon-

pectable par ſon mérite & par ſa naiſſance, vous interdit d'abord ſa maiſon : beaucoup d'autres, par un ſcrupule d'honneur & de probité, ſuivirent ſon exemple. Cependant M. le Prince Eugene, en ne vous admettant plus chez lui, ne laiſſa pas de vous faire toucher à ſon ordinaire la même Penſion. S'il croyoit vous punir comme Poëte en vous défendant l'entrée de ſon Palais ; comme Prince rempli de ſentimens, il avoit compaſſion des beſoins de l'humanité, dont infailliblement vous auriez été privé ſans ſa généroſité.

Vous fites bien cependant, MON CHER ROUSSEAU, vous fîtes bien d'avoüer (8) au Prince que vous aviez

neur de leur ſexe par leur probité & leur vertu, ſont l'une mere & l'autre tante de M. le Duc d'Aremberg, ces deux illuſtres perſonnes, reſpectables à la Cour de Vienne & à celle de Bruxelles, ſont réellement reſpectées de tout ce qu'il y a de gens d'honneur qui ont le bonheur de les aprocher.

(8) Rouſſeau fit cet aveu, lorſqu'à la

aviez adouci ces couplets, & que vous aviez terriblement modéré l'acrimonie que Bonneval y vouloit répandre. En cela vous vous êtes comporté en Poëte brave & courageux : Oüi, vous avez raison, MON CHER, c'est prudemment, c'est industrieusement imaginé que de tenir en respect ces arrieres Cadets de Maisons Souveraines, pour leur aprendre par vos Satyres à révérer en vous le fils aîné du Dieu des Vers.

Au moins c'est ainsi que je vous regarde : en cela j'adopte vos idées ; & je crois que depuis cet heureux jour, depuis ce précieux moment, auquel Apollon créa l'Univers Poëtique, il ne s'est pas encore

priere de S. E. M. le Comte de Sinzendorff, Grand Chancelier de la Cour Impériale, M. le Prince Eugene de Savoye voulut bien pardonner à Rousseau l'affaire des couplets satiriques. Mais M. Rousseau reculoit alors pour mieux sauter, comme on l'a bien vu depuis dans ce qui est arrivé aux Païs-Bas.

trouvé de Poëte qui pût, raillerie à part, vous aller à la ceinture. Que n'êtes-vous pas dans le Poëme héroïque, qui est le sublime de notre Poësie? HOMERE, VIRGILE, l'ARIOSTE & le TASSE ont fait de grands Poëmes épiques; & si vous vouliez vous en donner la peine, vous les feriez encore beaucoup plus longs. ARISTOPHANE, PLAUTE, TERENCE & MOLIERE, ont fait des Comédies très-estimées; mais vous vous êtes bien gardé de les suivre: vous avez pris des routes toutes nouvelles. Aussi quelle réussite n'avez-vous pas euë? Il n'y a que votre *Flateur* (1) ou vous étant avisé dès l'an 1697. qu'il parut, de vous copier fidelement vous-même, vous vous êtes presque surpassé! Quel goût, quel feu, quel naturel dans vos Opera? Non,

(1) *La Comédie du Flateur*, où Rousseau s'est lui-même caractérisé, parut pour la premiere fois en 1697.

Non, QUINAUT, l'aimable & le tendre Quinaut n'en a jamais fait de tels. Auſſi vous y êtes-vous mis à votre retour de Dannemarck. Vous aviez l'ame ſaiſie, vous aviez l'imagination remplie de ces vives idées qu'inſpirent les glaces & les neiges de tout l'Hemiſphere Septentrional. Vous aviez pris alors un nom de Guerre, je le ſçai, c'étoit celui de Verniette. Mais, MON CHER ROUSSEAU, vous avez beau vous déguiſer, il en faut toujours revenir au nom paternel, qui eſt non-ſeulement écrit, mais même gravé ſur votre front & dans toute votre phyſionomie.

Si vous vous donniez la peine de faire des Tragédies, les caracteres y ſeroient ſans doute mieux pouſſés que dans *Eurypide*, *Sophocles* ou *Eſchyle*. Vous auriez plus de grandeur que *Corneille*, plus de correction & de tendreſſe que *Racine*, plus de cruauté que

Crebillon. Ah ! que vous faites ſagement de ne vous pas jetter dans le Dramatique, vous nous feriez mourir d'admiration, & par-là vous deviendriez homicide. Vous êtes plus humain, nous le ſavons ; vous apréhendez même juſqu'au fourreau (1) de votre épée. *Catulle, Martial, Marot, Theophile* & *Maynard* ont fait des Epigrammes licentieuſes. Oh ! vous l'avez bien emporté ſur eux : ce ne ſont que des Novices à votre égard. Mais gardez-vous d'aller en Hollande, car vous ſavez les terribles ravages que ces Sages Républicains font à preſent contre

(1) L'Hiſtoire ſecrete de la littérature nous a fait ſuffiſamment connoître que le brave M. Rouſſeau a reçu plus d'une fois la juſte récompenſe que l'on accorde aux Poëtes Satyriques ; & la crainte d'une continuation du même régal le fit fuïr en diligence, ayant trop d'humanité pour s'en venger. Il a cela de commun avec beaucoup de ſes confreres en Satyres, qui craignent de tirer l'épée.

tre ceux dont vous avez chanté les Amours. Le *Placart* ou l'*Edit* même qu'on y a dernierement publié sur le crime de non-conformité en Amours (2) paroît être fait directement contre vous. N'y allez pas, je vous en conjure, car vous seriez saisi au colet ; & l'on vous y régaleroit des deux extrémitez de ce bas monde, le feu & l'eau. Impitoyablement on iroit jetter vos cendres en pleine

(2) Il est vrai que le chaste & réservé M. Rousseau, s'est terriblement émancipé sur cette matiere, qu'il traite de bagatelles, témoin ces Epigrammes qui commencent :

Un Castillan zelé pour le lays.
Diantre soit fait, disoit un Passager.
Un vert galant se confessoit nagueres.
Un Précepteur logé chez un Genois.
Un Medecin s'accusoit d'avoir fait.
Frere Conrard Hermite plein de suc.
Un vieux Paillard qu'à Rome on accusoit.
Un Moine ayant (c'étoit un Sous-Prieur.)

Toutes Epigrammes où l'arriere Venus est fort loüée par M. Rousseau.

mer, (3) comme on a fait à quelques-uns de vos plus fidéles confreres : c'eſt ſurquoi on n'entend pas raillerie.

Non content d'être comme Phaëton, reconnu pour le fils du Soleil ; ce qui n'eſt pas une médiocre fortune pour le fils putatif* du

(3) C'eſt le ſuplice que l'on a fait ſouffrir à pluſieurs des Non-conformiſtes de Hollande.

(*) *Fils putatif du feu bon homme Rouſſeau*, ce n'eſt pas moi qui le dit. Voici comme s'en explique Maître Satan dans l'Apologie qu'il a faite de notre bon & loyal M. Rouſſeau, en ces termes :

Rouſſeau, dit-on, *renia ſes parens,*
Et les couplets, qui ſont ſes vrais enfans :
Eſt fils ingrat, domeſtique infidéle,
Perfide ami . . . Tout doux plume cruelle ;
Traître Saurin, tu le connois bien mal,
Oncques je n'eus ſerviteur plus loyal,
Meilleur ami. Le reſte eſt un miſtere :
Il renia le mari de ſa mere ;
Son pere non. A l'égard des couplets,
Pour le certain c'eſt moi qui les ai faits.
Voyez l'Anti-Rouſſeau, pag. 527.

Oh ! perſonne ne doute que Satan ne doive être bien informé de la vie, des mœurs

du feu bon homme Rousseau, vous avez voulu monter de plusieurs degrez, & vous élever même jusqu'au suprême honneur de la divinité. Mais gardez-vous bien d'imiter en tout feu M. Phaëton votre frere. Avec cette sagesse que nous vous connoissons, vous prétendîtes suplanter Minerve, en vous ingérant dans le Gouvernement des Païs-Bas, dès que vous y fûtes arrivé. Ainsi les intrigues odieuses, les mouvemens secrets, les conferences nocturnes, les mémoires contre M. le Prince Eugene de Savoye ne furent point épargnés. Vous avez raison : c'est bien à faire à ce Prince à se mêler de conduire des Peuples. Non, il n'y a que vous, MON CHER

& des actions de M. Rousseau, sur l'esprit & le cœur duquel il continuë de verser avec profusion ses agréables influences. D'ailleurs, c'est bien de l'honneur pour lui d'être regardé comme fils putatif du bon homme, par lequel il a été élevé & nourri.

ROUSSEAU, qui ſoyez capable d'un commandement ſage, prudent & modéré, qui ſçait ſe faire aimer & reſpecter de tous ceux qui ſont confiés, ou du moins qui doivent être confiés à vos ſoins. Il y a long-tems que l'on s'en eſt aperçu en France : & c'eſt une faute irréparable à tous les Princes de l'Europe de ne vous avoir pas choiſi pour le chef de leurs conſeils. Vous ſçavez ce qu'a dit un Poëte de la Minorité du Roy Loüis XV. heureuſement régnant :

C'eſt Law qui gouverne aujourd'huy
L'Etat & la Finance,
Et l'Eſpagne d'Alberoni
Redoute la puiſſance :
Tout ſeroit au même niveau,
Si le Corps Germanique,
Nous faiſoit voir auſſi Rouſſeau
Chef du Conſeil Aulique.

Que vous êtes bien aſſorti ! certai-

tainement vous auriez dans votre suprême ministere un succès à peu près pareil à celui de ces renommés personnages qu'on a daigné mettre en paralelle avec vous.

Je me souviens d'avoir lu autrefois dans la *Satyre Menippée*, que les affaires essentielles du Gouvernement de notre France devoient pour le bien de l'Etat être maniées par des Docteurs en Theologie, ou du moins par des Graduez nommés. Mais on s'est trompé, MON CHER ROUSSEAU, je pense plus sainement ; il faudroit mettre tous les Poëtes à la tête du Gouvernement de l'Univers, & vous pardessus tous. O Dieux qu'il pleuvroit de beaux événemens ! Quelle volupté, quelles délices goûteroit alors Apollon, le pere de la lumiere & de la Poësie, d'éclairer ce bas monde, qui seroit conduit & gouverné par ses plus chers enfans !

Mais

Mais M. le Prince Eugene qui s'aviſa l'an 1722. de vous écarter ſi ſagement de Vienne où vous faiſiez le noble métier de Nouvelliſte précoce & de Picoreur (1) de Nouvelles ſecretes, ne s'imaginoit pas qu'en vous releguant en Angleterre (2) ſous prétexte d'y faire

(1) *Picoreur*, eſt proprement un Fureteur, un Voleur ſecret, un Partiſan qui n'eſt point avoüé par le General. C'eſt pourquoi on dit *aller à la Picorée*; c'eſt-à-dire, aller fourager ſecretement & ſans ordre. C'eſt ce que Rouſſeau faiſoit à Vienne, il alloit picorer de tous côtés des Nouvelles qui n'étoient pas encore meures, pour les dire à un Secretaire qui les mandoit ſur le champ à ſa Cour, qui en faiſoit uſage.

(2) Je n'oublierai jamais ce que m'a dit un de mes amis: il étoit allé à Vienne en même-tems que moi; c'eſt-à-dire, en 1721. & vrai-ſemblablement il n'y étoit point allé pour des bagatelles. Quelques jours avant que d'avoir Audience de M. le Prince Eugene de Savoye, il avoit fait l'honneur à Rouſſeau de l'aller voir, & ils parlerent fort de Poëſie antique & moderne. Dès que le Prince vit cet ami, il lui dit: mais vous avez vû Rouſſeau? Oüi, Monſeigneur, lui dit cette perſonne, nous n'avons parlé que de Poëſie. Je le ſçai,

faire imprimer vos Poëſies, vous auriez ſoin en paſſant dans les Païs-Bas de lui ourdir une trame qu'il auroit bien de la peine à débroüiller. Avoüez que ce Prince fut bien la dupe de ſa prudence ; ainſi précaution inutile dans ce grand homme, auſſi-bien qu'en beaucoup d'autres.

On aſſure cependant que vos démarches dans les Païs-Bas n'eurent pas le ſuccès que vous en attendiez. Mais un habile homme com-

répondit le Prince, mais prenez garde à vous. Ce Prince étoit bien informé que Rouſſeau alloit à la découverte de Nouvelles ſecretes, pour en informer une perſonne qui ſçavoit s'en ſervir. Et ce fut dans ce tems-là même que M. le Prince Eugene ſe ſervit du prétexte de l'impreſſion que Rouſſeau vouloit faire de ſes Poëſies pour l'écarter de Vienne, où il étoit fort ſuſpect au Miniſtère, & l'envoyer en Angleterre. Ce qui s'exécuta vers le milieu de l'an 1722. que M le Prince Eugene eut de nouveaux ſoupçons du digne métier que Rouſſeau faiſoit à Vienne. Il n'a pas fait difficulté d'avoüer depuis qu'il y avoit fait ſouvent le métier d'Eſpion.

comme vous ne manque jamais de reſſource ; & puiſque vous n'avez pu être Minerve la prudente ; puiſque vous manquâtes ce poſte qui vous convenoit ſi fort, vous faites bien de vous en tenir aujourd'hui aux fonctions de cette divinité complaiſante qui rendit tant de ſervices au ſouverain des Dieux. Les Jupiters de vos quartiers trouvent en vous un officieux Mercure que vous remplacez induſtrieuſement par les agréables & utiles fonctions dont vous vous aquitez ſi bien : agréables pour ceux que vous ſervez, & utiles pour votre avancement. C'eſt agir en habile homme, il n'y a pas de plus ſûr moïen d'être mis au rang des Dieux : c'eſt par-là que le fils de Jupiter a fait une ſi éclatante fortune. Je voudrois pour la rareté du fait, que vous fuſſiez témoin de mon zéle pour tout ce qui vous regarde : & ſoyez perſua-

suadé que je n'ai pas peu à combattre. Mais je vous le proteſte ici à la face de toute la Nation Poëtique & Littéraire ; je veux toujours être votre défenſeur, tel & même plus ardent que vous me voyez aujourd'hui. Ainſi notez, MON CHER ROUSSEAU, notez bien, je vous en ſuplie, ſur votre Agenda, que je vous conſidere, que je vous reſpecte ; j'allois dire que je vous adore, mais vous n'êtes pas encore au rang des Dieux. Vous y parviendrez cependant, dès que nous aurons déplacé ce vieux Mercure de la Fable qui n'en peut plus, & que ſes fatigues ont mis ſur les dents. Cependant ne marquez pas, je vous en prie, que je ſuis de vos amis. A Dieu ne plaiſe ; comme vous les avez tous accommodez d'importance, je ne veux pas que la poſtérité me voye dépeint dans vos ouvrages avec ces traits extraordinaires & quel-

quelquefois véridiques, sous lesquels nous voyons caractérisés tant d'illustres personnages, de qui, comme un autre Reimbrant, vous avez daigné nous donner de bizarres portraits.

Je sçai qu'on vient récemment de vous attaquer, MON CHER ROUSSEAU ; mais je vai faire un grand & terrible ouvrage contre ce nouveau Commentateur de Clement Marot. Dequoi s'avise cet Embrion d'insulter un aussi grand homme, & de vous reprocher d'avoir pris vilainement le bien d'autrui en copiant cet illustre Poëte (1) dans quelques Epigram-

(1) Hé bien, si M. Rousseau a copié quelquefois Clement Marot, il a fait ce qu'il a dû. Il s'est déclaré son ami & son confrere. Or entre amis & confreres les biens sont plus communs qu'entre parens ; ainsi ce qui est à M. Rousseau est à M. Marot, & ce qui apartient à M. Marot apartient réciproquement à M. Rousseau. Et ce dernier n'avoit-il pas dit ?

grammes, qui n'avoient point encore paru dans le Recuëil entier de ses Ouvrages ? Vous verrez comme je régalerai ce compagnon: je lui ferai bien connoître que si vous avez eu d'un de vos amis le Recuëil, où il prétend que vous avez copié quelques Epigrammes de

Ami Marot, l'honneur de mon Pupitre,
Mon premier Maître acceptez cette Epitre,
Que vous écrit un humble nourrisson,
Qui sur Parnasse a pris votre écusson,
Et qui jadis en maint genre d'Escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.

Ainsi toute apologie est inutile à cet égard ; & comme une abeille, il va lui-même non sur les fleurs, mais encore dans les boutiques, tirer le miel tout fait, & la cire toute formée. Il ne s'en cache pas ; il le dit si bien dans sa Lettre au Sieur DE MACHI. *Si vous avez quelque bon Conte à m'envoyer, faites m'en part, & s'il est propre à mettre en Epigramme, je tâcherai de ne le point gâter.* C'est en deux mots la justification de M. Rousseau.

Mais pour satisfaire les Curieux qui seront peut-être bien-aises de sçavoir les deux Epigrammes que l'on reproche à Rousseau d'avoir copiées de Clement Marot. Les voici donc :

de Marot ; alors vous avez seulement emprunté & non pas volé la pensée, puisque sans doute vous avez rendu le Livre ; au-lieu que si vous avez tant fait que de l'acheter de vos propres deniers, alors

Epigramme CCLVIII. de Cl. Marot suivant la nouvelle Edition.

D'UN CORDELIER.

Un Cordelier d'une assez bonne mise,
Avoit gagné à je ne sçai quel jeu,
Chausses, pourpoint & la belle chemise.
En c'est estat son hostesse l'a veu ;
Qui lui a dit, vous rompez votre Vœu.
Non, non, répond ce gracieux recors,
Je l'ai gaigné au travail de mon corps,
Chausses, chemise & pourpoint pourfilé.
Puis dit (tirant son grand Tribart dehors)
Ce beau fuseau a tout fait & filé.

Et pour note on a mis : Rousseau a impudemment copié la pensée de cette Epigrame, comme il a fait en bien d'autres occasions ; cependant il n'en dit rien. Voici celle du Poëte Rousseau :

Un Cavalier de Landau revenu
Très-mal en point chopinoit chez un Carme.

alors c'est votre bien que vous avez employé, & non pas celui d'autrui.

En chopinant vit sur son bras charnu
Toile de lin, dont la beauté le charme.
Par la morbieu s'écria le Gendarme,
Onc Tisserant ne sçut avec tel art
Filer chemise. Ami, dit le Frappart,
Troussant sa robbe, il n'est que d'être habile,
Vois-tu bien là Messire Jean Choart,
C'est la quenoüille avec quoi je les file.

Mais n'en déplaise à Rousseau, je trouve plus de graces & de naturel dans l'Epigramme de Clement Marot. Voici l'autre Epigramme toujours de la nouvelle Edition de Marot.

Epigramme CCLIX.

D'UN AMOUREUX ET DE S'AMYE.

L'autre jour un Amant disoit
A sa Maîtresse en basse voix,
Que chascun coup qu'il luy faisoit,
Lui coustoit deux écus ou trois.
Elle y contredist: toutesfois
Ne pouvant le cas dénier,
Luy dit, faites-le tant de fois,
Qu'il ne vous couste qu'un denier.

Voici la note sur cette Epigramme: autre pensée copiée encore par Rousseau dans cette Epigramme.

trui. Et là-deſſus je lui citerai ces Vers d'un de nos plus agréables Poëtes :

On dit que l'Abbé de Roquette
Nous prêche les Sermons d'autruy ;
Mais moy qui ſçai qu'il les achette,
Je ſoutiendrai qu'ils ſont à luy.

Le cas n'eſt-il pas égal, & votre juſtification ne ſera-t-elle pas complette ?

En plein Chapitre, un Moine à ſon retour
Compte rendoit des frais de ſon voyage :
Tant pour le coche & tant pour le ſéjour ;
Tant pour le vin & tant pour autre uſage.
Puis quand ce vint aux frais du culetage,
Le Papelard mit vingt livres Tournois.
Lors le Prieur lui dit, par Saint François,
C'eſt trop payé. Trop payé ? dit le drôle,
Je l'ai tant fait, morbieu, que chaque fois
Ne coûte pas au Couvent une obole.

Le nouvel Editeur de Clement Marot a ſoin d'avertir que ces Epigrammes & pluſieurs autres ſont tirées d'un Recueil de Poëſies intitulé ; *Traductions de Latin en François, Imitations & Inventions nouvelles, tant de Clement Marot que d'autres Poëtes*, in 16. *Paris*, chez Etienne Grouleau 1554.

plette ? J'irai même plus loin, car je vous promets que je relancerai bien ces Grimauds de Journaliſtes de Paris, qui ſe ſont aviſés de dire que depuis votre heureuſe ſortie de notre France, votre Muſe avoit quelque choſe d'Etranger & de Gothique. Hé, moquez-vous, MON CHER ROUSSEAU, moquez-vous de leur cenſure à contre-tems. Ne devoient-ils pas ſçavoir qu'écrivant en Suiſſe & en Allemagne, vous deviez vous accommoder pour le ſtile & pour la maniere au caractere des Peuples, qui ont le bonheur de vous poſſeder, & qu'ainſi il vous faloit parler Allemand en François ? Pour moi, toujours rempli de votre mérite, j'admire en cela votre caractere liant & flexible, qui ſçait ſe faire à tout.

C'eſt une ſuite de cet air inſinuant que vous portez à l'excès, juſques dans les plus petites choſes,

ſes, en (10) embraſſant, en baiſant même très-affectueuſement des deux côtés tous ceux qui ont l'honneur de vous aprocher ; connus ou inconnus ; premiere ou centiéme viſite, tout vous eſt égal ; c'eſt par où il en faut paſſer. Vous les accablez de vos ſavoureuſes & tendres careſſes ; vous les régalez de ce ris extérieur & malin, qui vous eſt ſi naturel. Vous avez raiſon de ne vous point embaraſſer ſi l'on s'en moque ; vous ſuivez votre panchant, & cela vous doit ſuffire.

Les

(10) M. Saurin a très-bien caracteriſé M. Rouſſeau dans ce fait qu'il raporte au ſujet de ſes premiers Couplets, dans l'un deſquels il avoit bien accommodé le Sieur Pecourt Maître à danſer. *Il prévint*, dit M. Saurin, *par* DES EMBRASSEMENS *le Sieur Pecourt, au cul de ſac de l'Opera, & lui tint ce diſcours :* " *Il paroit dans le monde une* „ *Chanſon contre vous, que des gens malins* „ *m'attribuent ; mais je vous ai trop d'obli-* „ *gation, & vous avez trop de raiſon de* „ *me compter entre vos amis ; vous ne me* „ *croirez jamais ni aſſez ingrat, ni aſſez* „ *fou, pour vous avoir joüé un pareil tour* ". *Il joignit les ſermens aux* EMBRASSADES, &c.

Les Hommes ſont ſi pervers & ſi corrompus, MON CHER ROUSSEAU, qu'il s'en eſt trouvé d'aſſez hardis, pour dire il y a quelque tems : Oh ! Rouſſeau ne tardera gueres à ſe rendre auſſi chez les Turcs ; je compte aprendre dans peu qu'il ſera enfin arrivé à (11) Conſtantinople. Non, repliquai-je, ne vous allarmez pas, je connois le ſage & religieux Monſieur Rouſſeau : il ſera tout auſſi bon Muſulman ſous un chapeau à Bruxelles, qu'il ſeroit bon Chrétien ſous un Turban ou dans une Moſquée de Conſtantinople.

Je mettrai tout en œuvre pour ſoutenir vos interêts. J'employe-

(11) On ſent bien que cela regarde le fou de Bonneval, l'ami de confiance de Rouſſeau. Mais dès que Rouſſeau a vû Bonneval dans la diſgrace, il a commencé à déclamer contre lui, & à dire que c'étoit un fripon. Si Bonneval en eſt inſtruit, il pourra peut-être dire la même choſe à ſon tour ; & ſans doute avec beaucoup plus de vérité.

rai même, s'il le faut, juſques aux Propheties. Vous ſavez que les Devineurs & les Poëtes ſont beaux-freres : s'ils ne viennent pas de la même mere, ils ont du moins le même pere. Je crois, MON CHER ROUSSEAU, je crois avoir découvert une prédiction qui vous regarde : il ſemble que *Mellin de Saint Gelais* étoit inſpiré, il ſemble qu'il vous avoit dans l'imagination, lorſqu'il a dit :

Un jour en s'eſbattant (12)
Dieu créa le Rouſſeau :
Puis dit, en le tentant,
Garçon, que tu es beau !
Le Rouſſeau ſans ſéjour (13)
Dit, beau, comme le jour.
Dieu print mal ce langage,
Et dit, vois-tu, Rouſſeau,
Tu prens gloire au pelage

D'une

(12) S. Gel. pag. 36. Ed. de 1719.
(13) *Sans ſéjour*] pour à l'inſtant.

D'une Vache ou d'un Veau.
Le pied auras ſuant,
Et le reſte puant, &c.

Avec votre nom, ne retrouvez-vous point ici votre caractere, votre couleur, votre air & tous ces attributs vifs & pénétrans dont parle ici le Poëte ? Il faut avoüer, MON CHER ROUSSEAU, que quand la Nature a deſſein de faire des coups éclatans, elle y prépare toujours les hommes. La mort des grands Princes eſt, dit on, prédite par des Phénoménes extraordinaires ; hé pourquoi la naiſſance d'un Heros de votre trempe ne ſeroit-elle point annoncée deux ou trois ſiecles avant qu'elle arrive ?

Je ne finirois jamais, ſi je voulois vous prendre en détail ; mais vous ſçavez qu'on ſe dégoûte des mets les plus délicats, quand on les pre-

ſente trop ſouvent. Et celui qui diſoit ; hé quoi ! toujours perdrix. Avoit-il ſi grand tort ? Je ſuis bien aiſe cependant de vous avertir, que cherchant un ſujet propre à décorer la tête de cette Epitre, le Graveur, homme intelligent, a cru qu'il faloit y mettre un crayon de la plus belle action de votre vie ; c'eſt celle que vous fites, lorſque par le conſeil ſi ſage & ſi moderé du Parlement (14) de Paris, vous nous honorâtes

(14) Conſeil ſage & moderé, donné par le Parlement de Paris à M. Rouſſeau.

DE PAR LE ROI, ET NOSSEIGNEURS DE LA COUR DE PARLEMENT.

" On fait ſçavoir que par Arrêt de ladite Cour, du 7 Avril 1712. la Contumace a été déclarée bien inſtruite contre JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, de l'Académie Royale des Inſcriptions ; & adjugeant le profit d'icelle, a été déclaré dûment atteint & convaincu d'avoir compoſé & diſtribué les vers impurs, ſatiriques & difamatoires, qui ſont au Procès, & fait de mauvaiſes prati-

râtes de votre abſence, pour vous retirer en Suiſſe. Il a crû même que dans la lettre qui (15) com-

„ ques pour faire réüſſir l'accuſation ca-
„ lomnieuſe, qu'il a intentée contre JOSEPH
„ SAURIN de l'Académie des Sciences pour
„ raiſon de l'envoi deſdits vers difamatoi-
„ res au *Café de la veuve Laurent.*

„ Pour réparation dequoi ledit ROUS-
„ SEAU EST BANNI A PERPETUITE'
„ DU ROYAUME ; enjoint à lui de gar-
„ der ſon ban, ſous les peines portées
„ par la déclaration du Roy. Tous & cha-
„ cun ſes biens ſitués en païs de confiſ-
„ cation, déclarés aquis & confiſqués à
„ qui il apartiendra ; ſur iceux & autres
„ non ſujets à confiſcation, préalablement
„ pris cinquante livres d'amende, & cent
„ livres de réparations civiles vers ledit
„ Saurin, & condamné aux dépens ; &
„ ladite condamnation ſera écrite dans un
„ tableau attaché à un poteau qui ſera
„ planté à la *Place de Greve.*

„ *Le quatre May* 1712. *ledit Tableau a*
„ *été par moi attaché à un poteau à la Place*
„ *de Greve, à la maniere accoutumée : ce*
„ *que je certifie être véritable : en foy de-*
„ *quoi moi* CHARLES SANSON, *Exécuteur*
„ *des Sentences Criminelles de la Prevôté &*
„ *Vicomté de Paris, en ai donné copie pour*
„ *ſervir entant que beſoin ſera.*

Signé, CHARLES SANSON.

(15) On n'a pas pu mettre ici cette vi-

mence cette Epitre, il devoit faire préſider à votre naiſſance les trois Graces; non pas celles qui accompagnent ordinairement la mere des Amours, mais celles qui rodent autour de Proſerpine dans le ſombre manoir des morts. Je ſuis ravi que le Graveur ait agi de concert avec moi, pour vous marquer avec quelle conſidération j'ai l'honneur d'être, MON CHER MONSIEUR ROUSSEAU, votre très-humble & très-obéïſſant Serviteur, G. D. P.

Ce 1 Janvier 1731.

gnette ou eſtampe, mais on m'aſſure qu'elles paroîtront toutes deux dans cette belle & magnifique Edition qui ſe continuë en Hollande, malgré les mouvemens que ſe ſont donnés le Duc d'Aremberg, Rouſſeau & ſa ſequelle.

LETTRE

LETTRE

A S. E. M. Le Marquis DE FENELON,

Ambassadeur de S. M. T. C. auprès des Etats Généraux des Provinces-Unies.

A Paris le 19 Mars 1731.

MONSEIGNEUR,

Quoique je n'aye pas l'honneur d'être connu personnellement de Votre Excellence, je prens la li-

berté de lui écrire au ſujet d'une Lettre d'Amſterdam qui vient de m'être communiquée. Il paroît par cette Lettre que vous demandez la ſupreſſion d'une eſpece d'Eloge Hiſtorique du Sr Rouſſeau, imprimée à la tête d'une Edition de Regnier qui ſe fait en Hollande.

J'aurai d'abord l'honneur de dire à Votre Excellence, que la Piece n'eſt pas de moi ; elle eſt d'un de mes amis & même de mes parens qui demeure dans les Païs-Bas Catholiques. Il eſt vrai cependant qu'elle m'a été communiquée : j'ai même donné quelques obſervations à l'Auteur, & je puis bien avoir contribué à l'impreſſion par mes ſoins & par mes avis ; en quoi je ne crois pas avoir fait une faute. Je dirai même que ſi j'avois travaillé ſeul à cette Piece, je croirois rendre un ſervice eſſentiel à l'honneur & à la probité. Per-

Permettez-moi de vous avertir, MONSEIGNEUR, qu'on fait prendre le change à Votre Excellence. On n'a point accuſé Rouſſeau du crime infame qui ſe punit aujourd'hui ſi ſeverement en France, en Hollande & en Angleterre. A Dieu ne plaiſe qu'on tombe jamais dans un pareil excès. Il eſt vrai cependant qu'on blâme ce Poëte d'avoir juſtifié dans ſes Poëſies cet horrible crime, contraire non-ſeulement à la Religion, mais même aux principes les plus évidens de la Loi naturelle. C'eſt une queſtion de fait qui ſe peut décider en moins d'une heure. L'Auteur de l'Eloge Hiſtorique a cité pour preuve les Epigrammes mêmes de Rouſſeau, & les a indiquées par leur premier Vers.

Ainſi, MONSEIGNEUR, le fait eſt ſimple. Si Rouſſeau adou-

cit, s'il justifie, s'il rend même agréable cet énorme crime, il est coupable & mérite les plus séveres punitions : & par conséquent l'Auteur de l'Eloge a raison de l'en reprendre. Au contraire le nouvel Auteur est lui-même un calomniateur, digne des plus grands châtimens, si Rousseau n'a rien dit de ce qu'il lui attribuë. Il n'y a, MONSEIGNEUR, qu'à prendre le Livre & vérifier les citations ; ainsi la question se trouvera décidée.

Mais permettez-moi de vous marquer ici avec une franchise qui m'est naturelle, que l'on tend un piége à la religion & à l'honneur de V. E. Si elle avoit à demander quelque supression, ce seroit celle des Poësies de Rousseau. C'est-là ce qui est digne d'un Ministre du Roi très-Chrétien ; c'est ce qui est

digne

digne du neveu de l'Illustre Archevêque de Cambray ; c'est enfin ce qui est digne de M. le Marquis de Fenelon. Il semble qu'il devroit dans les conjonctures presentes de la Hollande faire éclater son zéle, en demandant que l'on punit séverement le Libraire, qui s'est hazardé d'imprimer ces infames Poësies. On n'a osé les faire paroître en Angleterre, mais on l'a fait cinq fois à Amsterdam & à Rotterdam, à la honte du nom chrétien & même de l'humanité. Cependant on n'a pas moins de mœurs dans les Provinces-Unies, que dans les autres états policés : ce n'est que faute d'attention si on ne le fait pas. Or l'Auteur de l'Eloge l'a fait faire cette attention, non pas en termes injurieux & outrageans ; c'est ce qui ne convient nullement à un homme d'honneur :

il le fait au contraire d'une maniere délicate qui inſtruit ſans rebuter. *Ridendo dicere verum quid vetat ?*

Mais je ne puis croire ce qu'on mande ici que V. E. veut faire arrêter l'Imprimeur qui imprime l'Eloge prétendu de Rouſſeau. Quand même ce ſeroit une accuſation en forme, elle devroit ſavoir gré à l'Auteur & à l'Imprimeur d'avoir fait remarquer les abominations qui regnent dans les Poëſies de Rouſſeau : elle devroit même l'encourager dans les circonſtances preſentes, à continuer de dévoiler aux yeux du Public le riſque où ſe trouve la pudeur par la tolérance de ces infames Poëſies. Il n'y a que des gens auſſi corrompus que ce Poëte, qui puiſſent exiger cette démarche de Votre Excellence.

Si vous ſuiviez cette affaire,

MON-

MONSEIGNEUR, quel contraſte ne paroîtroit-il pas entre cette action & le reſte de votre conduite. Pourroit-on s'imaginer qu'un Seigneur, dans la maiſon duquel la probité eſt héréditaire depuis tant de ſiecles, voulut protéger un homme qui attaque par des railleries vives & pénétrantes les principes les plus eſſentiels de la Loi naturelle ? Pouroit-on croire qu'un Ambaſſadeur de France devint le le protecteur d'un criminel condamné & proſcrit par le plus Auguſte de nos Parlemens, & qui n'a évité le dernier ſuplice que par une fuite ſecrete & précipitée. C'eſt ce que l'Auteur de l'*Anti-Rouſſeau* avoit déja remarqué dès l'an 1712. ſans que Rouſſeau même y ait oſé contredire. *La protection de ſes amis de débauche n'a pû le raſſurer contre la crainte d'être trai-*

traité de même que le fut Chaussón (qui a été brûlé.) Plusieurs Juges lui dirent ingénûment que s'il étoit une fois convaincu, il n'y auroit point de misericorde, & que le Parlement ne se relâchoit guere de sa séverité dans une pareille rencontre. Ses Patrons mêmes lui conseillerent de profiter de l'avis, de peur que tout leur pouvoir ne fut inutile pour le tirer d'affaire, quand une fois la Justice auroit des preuves suffisantes pour lui faire son Procès. Allarmé de toutes parts, il résolut enfin de se retirer, esperant qu'au pis aller les correspondances qu'il entretiendroit en France, ne manqueroient pas d'assoupir une affaire, où il n'auroit plus de Partie que M. le Procureur Général (c'étoit M. Daguesseau) les seules loüanges qu'il donne sans cesse à la S..... dépoüillées des circonstances

ces qui aggravent son crime, sont suffisantes pour mériter un châtiment exemplaire. Il a si bien compris cette vérité, que dès qu'il sçût que M. le Procureur Général étoit nanti de quelques Pieces originales de sa façon, il commença à se cacher avec tant de soin, qu'il n'osoit pas même se confier à ses plus intimes, & qu'il a crû long-tems n'être pas en sureté au milieu des Cantons-Suisses. Ce sont-là les propres paroles de l'Anti-Rousseau, aux Pages 92. & 100. Et Rousseau m'a lui-même avoüé à Vienne en Autriche en 1722. qu'il avoit tenté plusieurs fois son retour en France; mais qu'il avoit toujours trouvé un ennemi implacable dans M. Daguesseau; & aujourd'hui il trouveroit un protecteur zélé dans Votre Excellence, quoiqu'il soit à present plus coupable qu'il ne l'étoit alors. Avoüez,

Avoüez, MONSEIGNEUR, que si par surprise vous accordiez votre protection à Rousseau ; avouez que le criminel, non pas le criminel repentant & contrit, mais le coupable obstiné, se verroit protégé par V. E. elle auroit même le malheur dans cette occasion de favoriser le crime averé & reconnu ; & peut-être, par une conduite opposée, il pouroit arriver qu'elle refuseroit sa protection à un homme de probité qui sortiroit du Royaume pour une affaire d'honneur. Ce sont-là les surprises où tombent les Ministres les plus sages ; ainsi se vérifieroit peut-être cette parole d'un de nos plus illustres Ecrivains. *Il faut des Fripons à la Cour auprès des Grands & des Ministres même les mieux intentionnés..... honneur, vertu, conscience, qualités toujours respecta-*

pectables, souvent inutiles : Que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ? (La Bruyere, page 262. x^e Edition) la raison en est simple, le fripon est souple, insinuant, doucereux, maniable & flexible à tout ce qu'on veut, parce qu'il est fripon. L'homme d'honneur a de la noblesse ; sa douceur est majestueuse, il reprend avec bonté, obéït avec dignité, ne plie que sous la régle, résiste souvent & devient quelquefois intraitable. C'est le caractere de la vertu : le fripon est valet, & l'homme vertueux est ami. Oh ! les Ministres ne veulent point d'amis : c'est pourquoi il y en a si peu qui se fassent estimer. Je ne sçaurois vous en donner des exemples ; outre que cette sorte de preuve seroit toujours odieuse, je suis assez heureux pour n'en

n'en connoitre aucun de ce caractere.

Je continuë, MONSEIGNEUR, & je dirai ce qui arrivera. Il sera libre à Rousseau sous la protection de V. E. de justifier le plus énorme de tous les crimes ; & il ne sera pas permis de lui en faire suporter toute la honte. Par qui même cette permission si loüable seroit-elle refusée ? par un Seigneur rempli de mœurs, de probité & de religion. C'est ce que je n'ose imaginer qu'avec horreur.

Je supose même que V. E. poursuive auprès des Etats GG. l'emprisonnement de l'Imprimeur & la supression de l'Eloge prétendu de Rousseau : Voici, MONSEIGNEUR, ce qu'on fera. Leurs Hautes-Puissances sages & attentives sur toutes sortes d'accusations, & principalement sur celles

de

de cette nature, examineront la chose avec leur maturité ordinaire. Elles discuteront soigneusement quel est le coupable de l'accusé ou de l'accusateur. La Ville même d'Amsterdam prendra fait & cause pour l'Imprimeur, qui est l'un de ses Bourgeois, & qu'on ne peut arrêter que quand il est reconnu coupable ; c'est un des Privileges de la Bourgeoisie de cette Ville. Alors ce seront certainement les Poësies de Rousseau, qui seront condamnées & suprimées ; peut-être même brulées par autorité publique : au lieu qu'on encouragera le nouvel Auteur qui s'éleve contre les Apologies qu'on y fait du plus honteux de tous les crimes. Par-là d'un different particulier d'Auteur à Auteur V. E. en va faire une question de droit public, dans laquelle l'autorité des

Puis-

Puiſſances ſe trouvera compromiſe. Hé ! MONSEIGNEUR, laiſſez Rouſſeau ſe tirer d'affaires avec le nouvel Auteur de ſon Eloge ; c'eſt le plus ſimple & le plus loüable pour V. E. Ne vaut-il pas mieux que la haute eſtime que l'on a pour vous ſoit employée à faire le bien, que de lui voir protéger le plus affreux de tous les crimes ?

Je dirai plus, l'accuſation n'eſt pas nouvelle ; vous le verrez par l'Hiſtoire des Poëſies de Rouſſeau. J'étois en Hollande en 1710. lorſque je vis Gacon à Rotterdam qui venoit y publier les Oeuvres de Rouſſeau. C'eſt une faute qu'il fit : ce qu'il y avoit de mauvais devoit être enſeveli dans un éternel oubli. Cependant Gacon eut ſoin de ne point lâcher le poiſon ſans y mettre un préſervatif par l'Anti-Rouſſeau qui fait le troiſiéme Volume

lume de son Edition. C'est dans ce Volume qu'il s'éleve avec beaucoup de force contre les abominations du Poëte. Gacon ne lui reproche pas seulement d'avoir justifié, aprouvé, vanté & loüé ce crime horrible : c'est aux pages 64, 76, 88, 91, 92, 96, 99, 100, 159, 275, 369. il l'accuse encore, pag. 94 & 275. d'en être complice. Cependant, MONSEIGNEUR, on n'a point inquieté les Libraires de Rotterdam qui publierent deux fois cette Edition ; & si on l'avoit fait, ç'auroit été pour avoir imprimé les Epigrammes infames de Rousseau, & non pas pour avoir imprimé l'Anti-Rousseau. Pourquoi donc voudroit-on inquiéter aujourd'hui l'Imprimeur du nouvel Eloge, puisqu'on ne fit rien alors contre ceux de l'Anti-Rousseau ?

De-

Depuis ce tems-là Rousseau a fait imprimer lui-même ses Poësies en Hollande & en Angleterre. Ne croyez pas, MONSEIGNEUR, qu'il ait suprimé ou désavoüé les horreurs auſquelles il s'étoit abandonné ; loin de le faire, il a suprimé lui-même l'Anti-Rousseau, qui étoit le contre-poison de son Livre. Et comme l'Edition d'Angleterre ne renfermoit pas les infamies qu'on lui avoit reprochées tant de fois & en tant de manieres, il les envoya sur le champ en Hollande pour les y faire imprimer séparément ; & depuis il a contribué à augmenter la nouvelle Edition d'Amsterdam, où toutes ces infamies se trouvent en plein. C'est ce que j'ai sçu de son Libraire même sur la fin de l'année derniere.

Ainsi, MONSEIGNEUR, puiſque

que Rouſſeau ne ſe repent pas de ſes crimes, eſt-il juſte de le ménager ? Puiſqu'il répand toujours le poiſon dans les eſprits & dans les cœurs avec la même impudence, il n'y a point de Livre qui ne doive être à ſon égard un Anti-Rouſſeau. Et Leurs Hautes-Puiſſances toujours ſages, toujours exactes ſur les mœurs, n'auroient-elles pas lieu de repreſenter à V. E. qu'il ne convient pas au Miniſtre d'un Roi vertueux de ſe rendre le protecteur d'un homme qui perſiſte toujours dans le plus énorme de tous les crimes. Hé ! que ſçait-on même ſi ce n'eſt point par la lecture des infamies du Poëte Rouſſeau, malheureuſement tolerées en Hollande, que les affreux deſordres inconnus juſqu'alors dans les Provinces-Unies, ont infecté depuis quelque tems les membres

de

de cette sage République ?

J'envoye une copie de cette Lettre à l'Auteur de l'Eloge Historique de Rousseau, afin qu'il prenne ses mesures avec l'Imprimeur d'Amsterdam, au cas que celui-ci vint à être inquieté.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin du I. Tome.

TABLE

TABLE
DES MATIERES de l'Uſage des Romans.

A.

Achille ſe met à pleurer. Page 47
Adoleſcence, Romans qui lui conviennent. 328
Age viril, Romans qui lui conviennent. 329
Alagona, Jeſuite trempe dans l'Aſſaſſinat de Henry IV. 98
Alcandre le Grand, ſes amours. 149
Alexandre brûle le Palais des Rois de Perſe. 247
Allatius (Leon) cité. 80
Allemagne, ſon caractere pour les Romans & pour l'Amour. 321
Alphonſe I. Roi de Naples eſt guéri par la lecture de Quinte-Curce. 331
Amans qui veulent aimer ſans poſſeder, comment traitez. 241
Ames des hommes, leur difference. 279
Amyot peu ſcrupuleux. 172
Amis, ſi les Miniſtres en ont. 155
Amour fait le fond des Romans, 38. Caractere eſſentiel d'un Roman, 221, &c.

Il faut le traiter, 122. Eſt néceſſaire, 230, &c. 234. On doit le faire connoître, 231, 232. N'eſt pas ſagement traité dans l'Hiſtoire, 232. Quand il eſt bien traité eſt une choſe louable, 130, 131. Doit dominer le cœur. 194

Amour, vertu & paſſion. 232. 234. Leur difference, 234, 235. Tout amour veut de la joüiſſance. 237, &c.

Amour, paſſion. 235, &c.

Amour Vilain, doit être éloigné des Romans. 221, 222

Amour des anciens Romans, de quel caractere, 44, 45. Comment traité dans les Romans modernes. 48, 49. &c.

Amour propre, ſon utilité. 212

Amour, s'il eſt deſintereſſé, 243. Ce qu'il fait faire, 244. Maux qu'il produit, 245. Quand eſt paſſion, 245. Difference de l'amour de vertu & de l'amour de paſſion, 249, 288, 289. N'a de gentil que les préliminaires. 254

Amour & le Roman ſont redevables l'un à l'autre. 254

Amour reprend ſes droits. 255

Amour de Roman, s'il eſt fade, 258. Cérémonieux & pourquoi, 258, &c. De Roman ſon défaut, 260. Légitime quand & comment il ſe dérange, 262, 263. Eſt le foible de toute l'humanité. 309

Anglois, leur caractere pour les Romans & pour l'Amour. 314. &c.

Annales de la Cour & de Paris. 163

Anne de Bretagne, l'Hiſtoire de ſes Amours. 150

Antoine, ſa paſſion pour Cleopatre. 247

Antonio (Nicolas.) Chanoine de Seville, aprou-

aprouve les Romans ſages & bien faits. 126
Apologues. 29, 34
Apoſtats, raiſon de leur Apoſtaſie, 174. Trait ſingulier de M. Gueudeville à leur ſujet. 174
Arbre de la Croix, ſon Hiſtoire. 80
Arbriſſel (Robert) 172
Aretin (Pierre) 223
Arioſte. 15, 16
Ariſtote proſcrit les Livres impurs. 7
Arnauld d'Andilli attaque les Romans, 9. Conſeille les Romans pour donner le goût des lectures. 289
Arnauld Docteur de Sorbonne travaille à la Morale Pratique, 15. Lit Don Quixot. 22, 23
Arnauld de Bouex reçoit de l'argent des Cartouchiens pour ne les pas couler à fond. 37
Artes Jeſuitica. 15
Aſiatiques, capables de Romans. 306
Aſſouſſy. 177
Aſtrée, Roman un peu licentieux 121. de M. d'Urfé, 192. &c. Défaut qu'on y reprend. 215
Avalos (Ferdinand d') Marquis de Peſcaire ſe forme par les Romans. 130
Avantures de la Madona & de François d'Aſſiſe. 112
Aubigné, ſon Hiſtoire remplie d'obſcenités, 81. Vilain détail de ſon Hiſtoire, 146. Son Baron de Feneſte 158, 159. Combien maltraite Henry III. 168
Avorton, Sonnet à ce ſujet. 228

B.

Babilone ſes Rois. 54
Barlaam & Joſaphat, Roman. 20
Baron de Feneſte, Satyre par d'Aubigné. 158
Baſnage (Jacques) Miniſtre, ſa probité. 177
Bayle cité, 49, 50. Ce qu'il dit ſur les obſcenités, 169. Ce qu'il dit des Avantures de la Madona, 172. Ce qu'il dit de Mademoiſelle de Scuderi. 216
Bellai-Langey, ſes Memoires cités, 55, &c. Faute qu'il commet, 56. dans la note. Défaut de ſes Memoires. 59
Bellum Grammaticale, Livret agréable ſur les regles de la Grammaire Latine. 272
Beſſarion Cardinal, ce qu'il dit des nouveaux Saints. 58
Bibliotheque du Roi augmentée de celle de Gaſton de France. 271
Bibliotheque d'un curieux qui n'eſt compoſée que de Livres ſur l'Immaculée Conception. 80
Billi Chartreux. 20, 21
Blanc (M. le) Miniſtre de la guerre, remarque à ſon ſujet. 165
Boccace, belle réflexion ſur les deſordres de la Cour de Rome, 89, 90. Comment permis par l'Inquiſition. 133
Bochart ſur Enée. 55
Boisrobert. 177
Boivin ſoû-Bibliotéquaire du Roi, communique au Pere Daniel beaucoup de Memoires originaux ſur l'Hiſtoire de France 110. dans la note.

Boniface VIII. Pape. 91
Bonnaventure Desperiers. 137
Bossuet, sa dispute avec M. de Fenelon Archevêque de Cambrai. 237
Boudon (M.) son excès d'amour. 246
Brantome, Caractere de ses Memoires 112. Ce qu'il dit des Rois & des grands Seigneurs, 147, 148. Ses Dames Galantes. 178, 179. &c.
Bravade d'un débauché. 136, 137
Bravoure cede le pas à l'amour. 318
Brignon Jésuite corrige le langage de l'Introduction à la Vie dévote, mais on le suprime. 267
Brunehaut justifiée par Cordemoi. 55
Bussi-Rabutin châtié pour ses Satires, 150. Ce qu'en dit Patin. 161. &c.

C.

Camden sur Elisabeth Reine d'Angleterre. 73, 74
Camus Evesque de Bellay fait des Romans. 27
Cano (Melchior) son sentiment sur les Romans de Chevallerie. 127
Capricci du Botaio. 223
Carlille (Comtesse de) son pouvoir en Angleterre. 85
Cartouchiens gagnent par argent Arnauld de Bouex. 37
Casa Evêque Italien. 223
Cassandre, Roman. 258
Casuistes ont leur Roman. 253
Caussin Jésuite écrit les Amours de Loüis XIII. 149, 150
Cervantes, Auteur de Don Quixot bastonné

né, 159. Ses nouvelles. 315
Champion des Dames, cité. 91
Chapelain, cité. 263
Charron (Pierre) cité. 39. &c.
Chinois, s'ils ont du goût pour les Romans. 308
Chrétiens, s'ils aiment la vérité plus que les autres. 301
Clelie, Roman contient beaucoup de faits historiques. 60, 61. &c. 258
Cleopatre, Roman. 258
Colbert a pardonné. 154
Compassion naturelle à l'homme. 164
Comtesse de Chateaubriant, ses amours. 150
Conte du Tonneau. 141
Conjurations des Fiesques 96. Des Espagnols contre Venise 97. contre Henry III. & Henry IV. 97
Contes impurs sont proscrits. 6, 7
Contes des Fées contiennent des mœurs. 274
Contes se recitoient en compagnie. 318
Conti (le Prince de) son sentiment sur le Siege de Turin. 64
Cordemoi justifie Brunehaut. 55
Corneille, cité. 243, 264
Courtisans, s'ils doivent être critiqués. 156, &c.
Courtisannes, leurs pouvoirs sur les Generaux de la Grece. 102
Curiosité, défaut des femmes. 16
Cymbalum Mundi. 137
Cyrus, Roman. 258

D.

DAgoumer, Professeur. 198
Dames, Voyez, *Femmes*.

Dames, leur colere contre Henry III. 168
Daniel Jesuite, sa Réponse aux Lettres Provinciales. 13
Daniel Jesuite, prétend que Pharamond n'a pas été Roi des François, 54. Défaut de son Histoire, 109. Remarque singuliere sur les Memoires qu'on lui a communiqués, 110. dans la note.
Daphnis & Chloé, Roman peu chaste. 171
Dauphin de France excedé par les Etudes. 268
Débauché qui fait une bravade. 136, 137
Défauts des Romans. 135, 141
Défense, fait trouver bonnes la plûpart des choses. 3, 4
Desperiers (Bonaventure) 138
Despreaux, Poëte bastonné. 158
Desvallées (Marie) ses imaginations. 246
Diane de Castro, Roman de M. Huet. 28
Didon, Amour que lui donne Virgile. 48
Disgrace, on ne doit pas satiriser une personne en disgrace. 163
Don Quixot, par qui traduit en François, 22, 281. La premiere Partie de ce Roman meilleure que la seconde. 159
Ducheſſe d'Etampes. 248
Dumas a fait l'Histoire des cinq Propositions. 13
Dumont, mauvais Livre qu'il fait sur les conquêtes du Prince Eugene. 69
Dupleix, son Histoire remplie d'obscenités 81. Son peu de talent pour développer le secret des Cours. 108

E.

Education mauvaise. 267

Education rude & pesante. 276, 277
Egypte, suite de ses Rois. 54, &c.
Eleonor de Guienne, ses Amours. 150
Elizabet Reine d'Angleterre, contrarieté des Historiens à son sujet, 73, 74. Ses Amours. 151
Enée, s'il a été en Italie. 55
Enlever, est un régal en amour. 259
Equivoques, leur effet different suivant la difference des caracteres. 186
Espagnols font assassiner Henry IV. 97. Respectent leurs Rois, 145. Leur caractere pour l'amour & les Romans. 311, 313 &c.
Espernon (le Duc d') trempe dans le Parricide de Henry IV. 97
Esprit se forme par les Romans, 123. Comment se forme dans un Roman. 216, &c.
Eugene de Savoye (M. le Prince) a connoissance des résolutions du Conseil de France, 63, 65. Belle parole qu'il dit sur la Prise de Lille, 67. Ce qu'il dit sur le passage de la Scarpe, 68. Mauvais Livre sur ses conquêtes, 69. Son portrait & son caractere, 70. Satirisé par Rousseau, voyez les Pieces après la page. 334
Exemple, est un précepte animé. 287

F.

Fables plaisent aux hommes. 299
Fabliaux. 319
Faveur, l'homme en faveur excite la jalousie. 164
Faux-Inca, Roman de M. Huet. 28
Faydit, sa Telemacomanie citée. 6, 18
Fayette (Mademoiselle de la) Maîtresse spi-

ſpirituelle de Loüis XIII. 149, 150
Femmes commandent dans toutes les Cours, 83. On ne doit jamais déclamer contr'elles, 85, 86. Ne ſont pas un ſexe foible, 85. Vers du Roman de la Roſe à leur ſujet, 87. Leur ſageſſe dans la conduite des affaires, 87, 88. Gouvernemens établis par ſucceſſion des femmes plus certain que celui de maſle en maſle, 95. Sont le mobile des grandes révolutions, 96. Très-diſcretes, 96. Entrent dans les affaires de la Religion, 100. Animent tous les mouvemens de l'Etat, 104. Déferences que les hommes ont pour elles, 105. Depuis quel regne elles font des partis à la Cour, 107. Gouverneront toujours les Cours, 108. Leur pouvoir par tout, 108, 109. Leur crédit dans toutes les Cours, même étrangeres, 113. Combien reſpectées par les anciens Gaulois, 114. Leur courage pour apaiſer les diſcordes 115. Combien brillent dans les Romans, 115. De la Cour ne doivent point être ſatiriſées, 160. La pudeur eſt leur partage, 185. Leur délicateſſe en amour. 257
Fenelon, Archevêque de Cambrai, fait le Telemaque 27. Sa diſpute avec M. Boſſuet, 237. Son caractère. 275, 276
Fieſques, leur conjuration contre Gennes. 96
Filles, leur éducation difficile. 282. &c.
Fontaine (M. de la) ſa Pſyché. 16
Fortune excite la jalouſie. 165
Fouquet. 60
Franc (Martin) cité. 91
François I. Roi de France, ſes Amours 150. Maladie dont il fut attaqué. 167, 247
Fran-

François reſpectent leurs Rois, 145. Leur caractere pour les Romans & pour l'Amour, 316, 317, &c. Combien changeans. 320

G.

Galanterie poliment exprimée. 183
Gaſton de France, comment on lui montre à lire, 270. &c. Sa Bibliotéque a fort augmenté celle du Roy. 271
Gaulois, leur reſpect pour les femmes. 115
Gerſon écrit contre le Roman de la Roſe. 5
Gilblas. 198
Giordano Bruno, Apoſtat celebre. 138, 139
Girard, deux Jeſuites de ce nom. 21
Gouvernement nouveau par ſucceſſion des femmes plus certain que par ſucceſſion des maſles. 95
Gregoire VII. Pape. 91
Guerchy (Mademoiſelle de) 226, 227
Gueudeville, parole ſinguliere ſur les Apoſtats. 174, 175
Guillaume, Prince d'Orange & Roy d'Angleterre, reconnoît l'aſcendant que Loüis XIV. a ſur lui, 113. Bon mot à ce ſujet. 114
Guzman d'Alfarache. 198

H.

Habillemens doivent être modeſtes. 181
Heloiſe, ſa délicateſſe en Amours, 103. Vers du Roman de la Roſe à ſon ſujet. 104
Henaut, Sonnet de l'avorton. 228
Henry III. aſſaſſiné 97. Cenſuré dans l'Iſle des Hermaphrodites 145. Se divertit dé-

vo-

votement avec ſes Mignons. 168, 248
Henry IV. Roi de France veut entreprendre la guerre pour une femme, 84, 85. Aſſaſſiné, 97. Hiſtoire de ſon Aſſaſſinat, 98, 99. Cenſuré dans l'Iſle des Hermaphrodites, 146. Ses Amours, 149. Sa bonté. 154
Hermaphrodites (Iſle des) Roman ſatirique. 145
Heroïnes enlevées. 32
Heroiſme véritable, en quoi il conſiſte. 205, 206
Heros, Heroiſme, ce que c'eſt. 42. &c.
Heros de la fable manquent par les mœurs. 50
Heros, qui ne ſçauroit qu'aimer ſeroit un grand ſot. 194
Heros doivent être hommes. 207
Hiſtoire, combien elle eſt imparfaite, 53. Ses incertitudes, 54, &c. 61, &c. Danger qu'il y a de la lire, 59. Combien dangereuſe. 120, 121
Hiſtoire de l'Egliſe par les miracles & les viſions, combien ſeroit amuſante. 78
Hiſtoire contraire aux bonnes mœurs, 81. Eſt le portrait de la miſere humaine. 82, 83
Hiſtoires ſecretes. 320
Hiſtoriettes, quand ont commencé. 200
Hocquincourt, Maréchal de France, n'aime pas comme un ſot. 239
Hollandois, leur caractere pour l'Amour & pour les Romans. 323
Homere moins parfait pour les mœurs que les Romans modernes. 35, 36
Hommes, ſi c'eſt un crime de les faire ou de les défaire, 39, &c. Leurs déferences pour les

les femmes, 105. Leur injuſtice à l'égard des Rois. 144
Huet, ſon origine des Romans, 1. Fait un Roman, 28. Approuve le Roman ſage & bien fait, 119. &c. Ce qu'il penſoit de Scarron, 197. Sa colere contre M. le Dauphin. 268. &c.
Hymen détruit la tendreſſe. 252

I.

Jalouſie, défaut des femmes, 16. Pour l'homme en faveur. 164
Janſeniſtes du Paganiſme. 103
Jean XXII. Pape. 91
Jean Damaſcene fait un Roman. 20
Jeanne Papeſſe. Voyez, *Papeſſe Jeanne.*
Jeſuites attaquent les Romans. 10
Jeſuites & *Janſeniſtes* d'accord ſur un point de morale. 11
Jeſuites permettent les Romans. 18, 19
Jeſus-Chriſt, ſa Vie romancée par Jerôme Xavier Jeſuite. 305
Jeuneſſes, Romans qui lui conviennent. 327
Ildegerte, Roman héroïque. 256
Immortalité de l'ame prouvée par un Auteur, avec de bonnes & de mauvaiſes raiſons. 278. &c.
Incertitude de l'Hiſtoire. 61. &c.
Injuſtice des hommes à l'égard des Rois. 144
Inſtructions ſe tirent de la Fable. 29, 30
Inſtruction doit être le but des Romans. 187
Jouïſſance neceſſaire en amour, ſoit divin, ſoit humain, 237, &c. Combien on mépriſe ceux qui ne ſçauroient en amour arriver à la joüiſſance. 240. &c.

Isle des Hermaphrodites, Roman satirique. 145
Italie fertile en Contes. 321
Italiens ne sont point réservés sur les obscenités. 121
Jules II. Pape. 91
Junon se livre à la joye. 36
Jupiter se livre à la joye. 36, 46, 49
Jurieux, ce qu'il dit de la Papesse Jeanne. 92, 93, &c.

K.

Kontzen Jesuite fait un Roman. 21

L.

Langue Françoise est devenuë chaste. 182
Lazarille de Tormes. 197
Lectures de Livres d'Amours utiles. 291
Legendes sont fabuleuses. 30
Lettres Provinciales. 15
Liberius, Pape. 91
Lille assiegée & non secouruë, 63. Campagne de Lille, comment caracterisée. 67
Livres utiles aux Princes. 269
Long (le Pere le) de l'Oratoire. 61
Loüis XIII. ses Amours. 149
Loüis XIV. son ascendant sur le Roi Guillaume d'Angleterre. 113,

M.

Machiavel écrit sur l'Art Militaire. 284
Magistrats ne doivent pas être critiqués. 162

Mahomet, ſa naiſſance. 301, &c.
Maintenon (Madame de) 60
Maîtreſſe a plus de crédit qu'une épouſe légitime, 101, 106. Talent de celles qui ſont vieilles. 114
Malherbe cité. 195.
Marguerite de Valois, ſes Amours. 151.
Mariage eſt le but des Romans. 190, 253.
Marie de Bourgogne, ſes Amours. 151.
Marie Deſvallées, ſes imaginations. 246
Marie Stuart, ce qu'en diſent les hiſtoriens, 75. Ses Amours. 151
Marot (Clement) cité ſur la joüiſſance en Amours. 239
Maſſé (Jacques) ſon voyage. 141
Maximilien I. ſes Avantures en Roman. 322
Mazarin Cardinal a pardonné. 154
Medina (Michel) de l'Ordre de S. François, ce qu'il dit des Romans de Chevallerie. 131
Meſſaline. 225
Mezerai, ſec & pédant au ſujet des femmes. 107, 108
Mylord Courtenay, Roman. 151
Miniſtres, combien doivent être reſpectés, 153, 154, &c. On doit reſpecter en eux le choix du Prince, 155. S'ils ont des amis, 155. S'ils pardonnent. 156
Mithologiques n'ont point aſſez de mœurs. 50
Mœurs, on ne doit jamais les offenſer, 166. Il en faut répandre dans les Romans, 208. Ce que c'eſt que répandre des mœurs. 210, 212
Moines Apoſtats, ce qu'en dit ſagement M. Gueudeville. 175

Mondejar (le Marquis de) Sçavant Espagnol. 55
Monnoye (le Sieur de la) 227
Montagne, Penſée ſur Jupiter, 46. Cité ſur le mariage. 252
Montauſier (Madame de) 60, 61
Montpenſier (Madame de) fait aſſaſſiner Henry III. 97
Morale-Pratique des J.... 15
Mores, leur caractere pour l'amour. 310
Murat (Comteſſe de) 214
Muret. 177

N.

Nicole attaque les Romans, 8, 9 Trompé par la ſœur Roze. 245, &c.
Noble (le Sieur le) cité, 151. Son Ildegerte. 256
Nobleſſe du ſujet neceſſaire au Roman. 188
Nord, Peuples du Nord, leur caractere pour les Romans. 324, &c.
Nouvelles hiſtoriques. 200, 319

O.

Obſcenités. 169, 183, 186
Oriane, Maîtreſſe d'Amadis, combien de tems elle reſte pucelle. 75
Orientaux, aiment les narrations fabuleuſes. 304
Orleans (Charles Duc d') s'il a été décapité. 57
Orleans (Philippe Duc d') ſon ſentiment ſur le Siege de Turin. 64
Oudin Prémontré Proſélite, ſa vertu. 176, 177

177
Ovide, moins parfait pour les mœurs que les Romans modernes. 35, 36

P.

Papeſſe Jeanne a bien gouverné l'Egliſe, 88, 89, &c. Réflexions à ſon ſujet, 89, &c. Son éloge, 91. Ce qu'en dit Jurieux, 92, 93, &c. Son Hiſtoire fait honneur à la Religion, 92, &c. Les Catholiques devroient ſoutenir qu'elle a gouverné le Siege de Rome. 94.
Paſchal, ſes Lettres Provinciales. 15
Patin, ce qu'il dit de Buſſi Rabutin. 161, &c.
Patru a eu la clef de l'Aſtrée. 193
Pelhetre Bibliotéquaire des Cordeliers, Livre ſingulier qu'il veut faire. 77
Peliſſon. 60
Periers (Bonnaventure des) 137
Perſans, leur caractere en amour 306, &c.
Perſecution, on ne doit pas ſatiriſer une perſonne dans la perſécution. 163
Perſuaſion, on y arrive par divers chemins. 277
Peſcaire (Marquis de) ſe forme par les Romans, 130. Petit Poëte cité. 152.
Phantôme du Janſeniſme de M. Arnauld. 15
Pharamond, Roman. 258
Philoſophes anciens ont des Maîtreſſes. 103
Photius, ce qu'il dit des Romans. 122
Pinto Ramires Jeſuite fait un Roman. 21
Platon proſcrit les Livres impurs, 7. Son ſentiment ſur les Fables. 125
Plutarque parle des plus celebres Courtiſannes. 102

Poëmes anciens, combien dangereux. 35
Poëme héroïque, fin qu'on s'y propose. 190
Poëtes ont deshonoré l'amour. 255
Pompée se perfectionne par la lecture de l'Iliade. 130
Pontchateau, Baron de Bretagne, travaille à la Morale Pratique. 15
Portioncule, Fête des Cordeliers. 80
Possession réelle est le but de l'amour. 242 &c.
Princes du Sang, combien doivent être respectés. 148, 149
Princes & Rois ne sont pas des Statuës. 151
Prince de Condé, ses amours. 151
Prince de Conti, son sentiment sur le Siege de Turin. 64
Prince Eugene a connoissance des résolutions du Conseil de France, 63, 65. Belle parole qu'il dit sur la Prise de Lille, 67. Ce qu'il dit sur le passage de la Scarpe, 68. Mauvais Livre sur ses conquêtes, 69. Son portrait & son caractere, 70. Satirisé par Rousseau. Voyez les Pieces après la page 334
Princesse de Cleves, Roman. 13, 14
Princesse d'Eboli, son pouvoir sous Philippe II. 84
Procope, ce qu'il dit de l'Imperatrice Theodora. 225
Proselites d'Hollande, raison de leur desertion. 174
Psyché, par la Fontaine. 16
Pudeur, est le partage des femmes. 185
Pyrrhonisme historique. 76

Q.

Quinte-Curce, sa lecture guérit un Roi de Naples. 331.

R.

Rabelais cité, 7. Son caractere, 139. Ses railleries sur la Religion. 140
Raillerie ne doit jamais se faire en matiere de Religion. 138
Ravaillac, projette à Naples l'Assassinat de Henry IV. 98
Raynaud (Theophile) Jesuite cité. 8
Reines de France conservent une espece de Jurisdiction. 115
Religieuse mise en pénitence pour avoir lû de bons Livres de dévotion. 18, 19
Religion doit toujours être traitée avec respect, 135. Ne doit jamais être matiere de raillerie. 138
Renoult Cordelier Apostat. 174
Respect pour les Rois. 142, 143, &c.
Richelieu Cardinal n'a jamais pardonné. 154
Robert d'Arbrissel. 179
Rois ne doivent jamais être censurés, 141, 142, &c. Sont nos Dieux visibles, 142. Respectés par les François & les Espagnols, 145. Soumission qui leur est dûë, 145. Se regardent comme Freres, 147. Se respectent dans un Roi leur ennemi. 147
Rois & Princes ne sont pas des Statuës, 151. Belle parole à leur sujet, 152.

Bonté de leur caractere, 154. Doivent être respectés dans leurs Ministres. 155
Rois de France, leurs galanteries. 151
Roland le furieux. 15, 16
Romans, Traité sur leur origine, 1. On se déchaine contre, 2. Et pourquoi, 29, &c, 32, &c. Reprennent faveur, 6. Sont plus sages que les mithologistes, 50. Ils sont préferables à l'Histoire, 53, &c. Epargnent les difficultés de la Geographie & de la Chronologie, 75, 76. Sont le Tableau de la sagesse humaine, 83. Font briller sagement les femmes, 115. Representent ce qui se passe dans le cours ordinaire de la vie, 116. Approuvés par M. Huet Evêque d'Avranches, 119, &c. Leurs mauvais effets, 120. Comparés avec les Poëmes héroïques, 128. Leur avantage, 123. Sa difference d'avec l'Histoire, 211. Forment l'esprit, 218. Traitent l'amour avec sagesse, 232, 233. Trop étendus, quand ont cessé, 200. Leur défaut, 201. Conditions qu'ils doivent avoir, 134. Défauts à éviter, 135. Défauts qu'ils peuvent avoir, 153, 163, 166. Sont comme des Tableaux qui doivent être vûs de tout le monde, 171. Maximes qu'il y faut observer, 188. Comment representent l'Amour, 248, &c, 251. Finissent au mariage, 253, &c.
Roman & l'Amour sont redevables l'un à l'autre, 254. Fait reprendre ses droits à l'Amour, 255. Leur utilité pour amuser l'âge & donner le goût des lectures, 266. Comment doivent être presentés à

la jeuneſſe, 274, 275. Inſpirent des mœurs, 282, &c. Font connoître le monde, 285. Beaucoup de leurs Avantures ſont réelles, 285, &c. Fait éviter le piége des Paſſions, 288. Font éviter les piéges de l'Amour, 291. Ne doivent pas ſe lire indifferemment, 295. Inconvéniens qui peuvent arriver de leur lecture. 296, 297

Romans des Orientaux. 304, 305

Romans, leur Uſage dans les differens Païs, 299, 304, 305, &c. Dans les differens Siecles, 323, 324, &c. Dans les divers âges de la vie, 325, 331. Dans les diverſes Profeſſions. 332

Romans Grecs, leurs défauts. 215

Romans anciens étoient en Vers François. 35

Romans de Chevallerie, 129. Obſervent peu de vraiſemblance. 205

Roman de la Roſe attaqué par Gerſon. 5

Roman de la Roſe, Vers en faveur des femmes. 87

Roman de la Roſe, ce qu'il dit d'Heloiſe, 104. Cité ſur Saturne, 183. Moraliſé, 209. Cité ſur la joüiſſance en Amour, 238. Cité. 263

Roman Comique de Scarron. 15, 16, 196, 197

Romanciers modernes ſont ſages. 229

Roſaire, Livre Eſpagnol à ce ſujet. 80

Rouſſeau le Poëte a été vigoureuſement baſtonné, 158. Fait l'éloge de la Sod. 224, 225

Rouſſeau, traits ſinguliers qui le regardent. Voyez les Pieces qui ſuivent la page 334

Rouſſet, mauvais Livre qu'il continuë ſur les conquêtes du Prince Eugene, 69

S.

Sageſſe de Charron citée. 39
Saints Privilegiés. 79
Saint-Evremont cité. 239
Saint Jacques, s'il a été en Eſpagne. 55
Saint Jean Damaſcene fait un Roman. 20
S. Loüis demande congé à la Reine Blanche ſa mere pour aller coucher avec la Reine Marguerite ſa femme. 106
Saint Martin Traducteur de Don Quixot. 22
Saint Pavin. 199
Saladin, Amant d'Eleonor de Guienne. 150
Sapho citée ſur l'Amour. 235
Sarraſin cité. 47
Satire contre les Superieurs, combien dangereuſes. 153
Satiriques ſont ordinairement baſtonnés. 157
Scarron, Roman Comique. 15, 16, 48, 196
Scuderi (Mademoiſelle) ſes Romans. 216
Segrais, ſa Zayde. 13, 14
Sevarambes, leur Hiſtoire. 141
Sexe feminin fait la plus belle portion des Cours, 83. Voyez *Femmes*; plus vertueux qu'on ne le dit communément. 184
Sicion, ſon Royaume. 54
Sigogne, Poëte cité. 222
Sœur Roſe trompe M. Nicole. 245, &c.
Sorbiere, ce qu'il dit du Roman & de l'Hiſtoire. 117

Sou-

Soumission aux Rois. 145
Souternon (le Marquis de) sacrifié, quoiqu'il ait fait son devoir. 66
Souverain se respecte dans un autre souverain. 147
Surin Jesuite, son excès d'amour. 246

T.

Tartares, s'ils ont du goût pour les Romans. 308, 309
Telemacomanie citée. 6, 18
Telemaque de M. de Fenelon. 27
Tellier Jesuite, a fait l'Histoire des cinq Propositions. 13
Thays Courtisanne. 247
Theodora Imperatrice. 225, &c.
Theologie prouvée par les miracles & les visions, combien agréables. 78, 79, &c.
Theologiens, leur conduite dans les décisions. 32, 33
Theurdanck, Roman Allemand. 322
Timoneda (Jean de) commence à faire de petits Romans en Espagne. 313
Turenne. 205
Turin, son Siege. 63, 64

V.

Varieté necessaire en amour, 250, & en tout. 264
Varillas, caractere de ses Histoires. 112
Verité, craint de se presenter aux Princes, 269. Déplaît aux hommes. 299, 301
Verneuil (la Duchesse de) trempe dans le

le Parricide de Henry IV. 97
Vieilleſſe, Romans qui lui conviennent. 330, &c.
Villiers (Abbé de) écrit contre les Romans, 23. Fait un Roman. 25
Virgile moins parfait pour les mœurs que les Romans modernes, 35, 36. Donne de l'amour à Didon. 48
Uniformité, dégoûtante en amour. 252, &c.
Voyage de Jacques Maſſé. 141
Urbain VIII. Pape, envoye des bouquets aux jolies femmes de Rome. 90

U.

URfé (le Marquis d') Reſtaurateur des Romans, 192. Repris. 214
Vrai, ſemble neceſſaire dans les Romans. 204
Uſages du monde s'aprennent dans les Romans. 292

X.

XAvier (Jerôme) romance la Vie de J. C. 305

Z.

ZAyde de Segrais. 13, 14

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

ERRATA.

PAg. 55, *ligne* 17, trie, *lisez* tire.
Pag. 79, *ligne* 2 crioient, *lisez* liroient.
Ibid. *ligne* 18, savoureuser, *lisez* savoureuses.
Ibid. *ligne* 18, extaser, *lisez* extases.
Pag. 135, *ligne* 6, coute, *lisez* coule.
Pag. 153, *ligne* 13, de capital, *lisez* capital.
Pag. 155, *ligne* 18, d'aparence, *lisez* d'aparens.
Pag. 188, *vis-à-vis la ligne* 2, *mettez en marge*, Montagne en ses essais.
Pag. 191, *ligne* 14, Baladins, *lisez* Paladins.
Pag. 209, *ligne* 22, se voit, *lisez* seroit.
Pag. 218, *ligne* 14, commettre, *lisez* connoître.
Pag. 253, *ligne derniere*, idés, *lisez* idées.
Pag. 279, *ligne* 13, vanité, *lisez* varieté.
Pag. 292, *ligne* 23, suite, *lisez* fuite.

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA

72837